

Le volcan sous la mer

ISBN : 978-2-9559687-4-1
Édition La lampe-tempête
lalampetempete@orange.fr

Altra

**Le volcan
sous la mer**

Récit

Édition La lampe-tempête

Comme un pays sans nom où se perd l'oiseleur

Poète inconnu. Papyrus égyptien
Environ 4000 ans avant notre siècle
Traduction de Gustave Roud

Au commencement

Au commencement le voyage s'englué dans la marée noire.
Depuis des semaines on rêve de l'échappée vers l'océan.
Soudain : le désastre.

Un énorme pétrolier fait naufrage au large des côtes atlantiques et la nappe visqueuse, opaque, meurtrière se répand au milieu des vagues qui la poussent inexorablement, avec ses foules de poissons morts, vers la terre. L'image la plus insoutenable est celle des grands oiseaux de mer paralysés par une glu noirâtre, immobilisés sur des rochers que n'éveille plus la jaillissante écume. À perte de vue s'étend une eau épaisse comme un bouillon maléfique, tombé d'un monstrueux chaudron à-demi renversé par les pauvres diables qui en avaient la garde et n'ont pu que s'enfuir, vaincus par l'épouvante. Seuls témoignent sous le ciel déserté les oiseaux mourants, aux ailes collées dans un noir linceul. Ils ne peuvent plus rien voir. Plus jeter le moindre cri. Dans le silence d'un effarement sans bornes l'impuissance nous rend semblables aux lointains seigneurs des vagues, qui ont dansé avec les coups d'air en de fougueuses voltiges et que la marée noire a saisis traîtreusement, les roulant sur le sable où ils étouffent, ou contre les rochers où ils se fracassent.

L'océan n'est pas très éloigné de Paris où vit alors la famille qui vient de quitter Genève, notre ville natale. On a prévu cette année-là un court séjour en Bretagne, sur une côte encore un peu sauvage. La marée noire va provoquer le départ imprévu vers le bleu de la mer plus lointaine, dans la région du volcan éteint mais encore périlleusement présent : le Vésuve. Près de quarante ans après les faits la mémoire se remet en mouvement par hasard, semble-t-il, comme on le verra à la fin du présent récit. Resurgit alors l'ancien voyage à trois vers le bleu de la Méditerranée et la rencontre d'un autre colosse, volcanique lui aussi, en extinction lui

aussi : un patriarche que rien, en tant que femme intimement rebelle à l'atavique sacralisation du mâle, de son puissant monde et de sa sainte Église ne nous prédestinait à aimer.

L'époque de ce séjour est significative, aussi bien pour le couple qui s'est éloigné des croyances mais cherche encore l'insaisissable *élévation* au-delà du pratique et possible, que pour leur fille de sept ans qui n'a pas eu accès à une tradition spirituelle.

C'est le temps de Pâques : la voie presque effacée du renversant passage entre mort et envol de vie.

Est-ce qu'il va reprendre corps, cet éprouvant renversement créateur ? Reprendre corps à l'écart des certitudes religieuses et des raisonnables négations ? Est-ce qu'il va reprendre corps dans notre expérience personnellement vécue ? Est-ce qu'il va dépasser le massacre des oiseaux humains, soumis au désastre de la puissance colossalement aveugle et de l'impuissance noire ?

Dans le premier élan de la jeunesse on aurait rejoint les groupes dynamiques, galvanisés par la révolte et le besoin d'agir, pour aider à nettoyer les plages sinistrées. Mais on n'est plus seule à vouloir et décider. On ne peut plus être libre séparément, sans entraîner les deux autres ou être freinée par leur présence. Il faut tenir compte de Julien avec sa carrière qui assure les moyens d'existence et plus encore de la Petite Aline, qu'on ne pourrait pas emmener. On ne se voit pas lui imposer le cimetière des vagues souillées par la nappe visqueuse et le supplice des oiseaux semblables à des détritiques plutôt qu'à des êtres vivants.

Alors comment résister à l'asphyxiante inhumanité de l'espèce humaine ? On s'accorde sans mal sur un point : on n'accepte pas d'être pris au piège. La marée noire nous unit dans la même résolution : tenter l'impossible pour retrouver le bleu de la mer la plus réellement bleue. Comme si la résurrection des grands

oiseaux mourants dépendait de notre propre envol vers ce bleu lointain, qui d'avance élargit la vision.

Une amie, ayant appris que nos vacances de Pâques ont fait fiasco à quelques jours du départ, vient de nous téléphoner pour mettre à notre disposition son superbe chalet dans les Alpes en Suisse. La facilité de l'installation de rechange, dissimulant l'épave du voyage espéré, nous rebute. Alors quoi? Rester à Paris? Autant dire s'installer dans l'assombrissement, se résignant à l'agonie de l'envol. Autre désastre!

Pour le salut, peut-être, du libre élan, il semble bien qu'on doive en passer par l'échec de l'installation.

Pas question de tourner le dos à la mer, surtout maintenant qu'elle a été si vilement traitée par le pragmatisme des managers du trafic pétrolier, qui remettent à flot avec une ahurissante inconscience et jusqu'à l'ultime illusion de rentabilité des tankers moribonds. Repliés dans leurs bureaux cossus aux étages supérieurs des gratte-ciel, ils considèrent comme une infantile rêvasserie le respect immémorial porté au désert des vagues sur la planète bleue. Ils n'ont plus rien à voir...

Plus rien à voir avec Ulysse
À la longue errance et Pénélope
La résistante aux prétendants

Plus rien à voir avec la noblesse
Des humains en quête
Du plus que solide

Même s'ils sont nés loin des rivages
De la plaine dénudée à la vaste
Instabilité

Soudain Julien se souvient d'avoir entendu parler, par une collègue italienne, d'un curé de la Côte Amalfitaine, au sud de Naples, qui loue à bon marché quelques petites maisons rudimentaires, merveilleusement situées dans les vergers de citronniers qui surplombent la mer.

La marée bleue vient d'entrer dans la cuisine, à Paris! Rassemblés autour de la table ronde pour le repas du soir, qui se termine, on se regarde les trois comme si la lumière du sud et les replis de la nuit profonde s'unissaient dans une étrange allégresse. Elle nous transporte déjà, comme trois enfants dans un jeu plus réel que la réalité, au-delà de la désespérance visqueuse et noirâtre, engluant la pensée. La Petite Aline, en particulier, a l'air d'un lutin pétillant de malice et ses yeux se posent sur nous comme deux vrilles étincelantes. Pourquoi? La princesse de sept ans ne doute pas que ces nouvelles vacances, qui surgissent comme par enchantement, vont lui donner la clef de bien des mystères en l'aidant à comprendre l'italien, cette langue prodigieuse qui permet au roi et à la reine de partager des secrets de grandes personnes. Il leur arrive même, dans les moments de connivence émue ou d'heureuse ébullition, de se lancer dans un air d'opéra! La petite Aline veut comprendre ce qui se passe entre ses père et mère, sombrement séparés souvent dans les conversations françaises... et en stupéfiant accord dans la ferveur qui chante en italien.

Pressentant que le déclic dans la mémoire de Julien ouvre un chapitre essentiel dans le livre de notre vie, on n'est pas moins émerveillés que notre fille devant le renouvellement possible du voyage de Pâques, fidèlement maritime et purifiant, semble-t-il, par un élan solaire, la tache criminelle de la marée noire.

Délit de fuite? Est-ce qu'on cherche à oublier la consternante noirceur de la réalité, comme si l'omnipotente religion du profit, à l'origine de formidables destructions naturelles et sociales, visibles et invisibles, ne s'imposait pas victorieusement aux quatre coins

du monde et ne nous contaminait pas, nous aussi, à notre insu ? Peut-être bien. Il n'empêche que l'appel de la marée bleue embarque déjà la table ronde, dans la cuisine avec vue sur la marée grise des toits parisiens.

La Petite Aline aide à emporter les couverts puis Julien file en quête des guides et cartes d'Italie qui ont déjà beaucoup servi, tandis que la préposée aux comptes fait le point pour voir de quelle façon jongler, financièrement parlant, afin d'obéir à cette nouvelle orientation des proches vacances, déraisonnables à tous points de vue, comme on ne va pas tarder à s'en apercevoir.

Unique évidence : l'évasion privilégiée, avec ses garanties de *luxe, calme et volupté*, ne risque pas de nous paver d'argent ni de mol ou arrogant ennui le chemin vers le large !

Problème numéro un : plus de couchettes dans les trains de nuit, ni de réservation possible de trois places assises, sinon séparées, dans des wagons différents. *Je peux vous proposer trois billets d'avion pour Rome*, dit la jeune employée de l'agence, surmenée, dont le masque aimable se fissure, *mais c'est à prendre ou à laisser, il faut vous décider maintenant, tout de suite...* Pas de vols à bas prix en ce temps-là. Sacré trou dans le budget. Tant pis. Va pour l'avion ! L'idée d'une journée à Rome à l'aller et d'une autre au retour nous enchante. La cousine Jenny habite près de *Piazza Navona* et nous a deux fois logés. On peut compter sur sa présence, vu son travail de guide touristique. Comme on est dans les folies, on y reste. On prolonge le séjour d'une bonne semaine.

Pas si simple... Voilà que s'annonce le problème numéro deux : impossible de joindre la cousine, dont le téléphone sonne comme le grelot d'un petit chien abandonné par sa maîtresse dans le labyrinthe des ruelles romaines. Quant au problème numéro trois, il achève de nous donner le tournis : la collègue italienne vient de partir pour une expédition aux Galapagos et personne, parmi ses

proches, ne connaît le nom du curé aux petites maisons, ni même celui du village où il habite, dont Julien croit se souvenir, sans être sûr de rien. Cette accumulation d'incertitudes enveloppe de lourds nuages le radieux enthousiasme mais advienne que pourra...

Nous voilà donc partis dans les airs, comme trois Lilliputiens dans la poche d'un vrombissant Gulliver. La Petite Aline, plus proche du hublot, est la première à deviner la ligne légèrement plus bleue que le ciel : la mer !

À l'arrivée, absence définitivement catastrophique, au bout du fil, de la cousine Jenny. On aurait dû penser à ses amours fantasques : elle est capable d'avoir laissé tomber les essaims de touristes zélés et d'être partie en tournée pour les beaux biceps d'un artiste de cirque.

Il est trop tard pour prendre le train en direction de Naples. Il faut nous résoudre à faire la queue, longuement, au bureau du tourisme pour demander un logement pour une nuit, même deux si possible, afin de nous laisser le loisir de flâner d'une place et d'une fontaine à l'autre, de revoir les mosaïques byzantines, les tableaux tant aimés du Caravage et bien sûr la Sainte-Thérèse dans son extase, contemplée d'en haut par des spectateurs de marbre au balcon, sculptés eux aussi par le Bernin.

C'est le lendemain des Rameaux.

– Une chambre dans un hôtel modeste ou une pension pas chère ? Sans réservation ? Au début de la semaine sainte ? Vous me prenez pour un magicien, ou quoi ? Encore heureux si vous passez cette nuit dans un lit !

On dort dans un impeccable quatre étoiles au confort international, dans les parages du Colisée. Il n'y a aucune chambre de libre à meilleur marché. Difficile de savoir ce qu'augure ce début du voyage, à rebours du bon sens. La valse insouciance et

périlleuse des cartes de crédit ne faisant pas encore fureur à l'époque, on ne dispose que du petit pécule sonnante et trébuchant de toutes nos économies. Elles diminuent sérieusement après cette nuit forcément unique dans un quasi palace. On commence à envisager une humiliante demande de fonds à la famille genevoise, pas riche et qui ne va pas voir d'un œil amène la mirifique équipée où on s'est lancés à tête perdue.

– *C'est ce genre d'exemple que vous donnez à votre fille ? Bravo l'éducation !*

En attendant de déclencher, si on ne peut vraiment pas s'en tirer autrement, la douche glaciale des commentaires ou des muets sous-entendus à la réprobation plus réfrigérante encore, on est toujours décidés à prendre le train pour Naples, un autre train pour Sorrente puis le car en direction d'Amalfi, en espérant que le village dont croit se souvenir Julien est le bon.

Domage de ne pas pouvoir profiter de toutes les ressources du buffet quatre étoiles au petit-déjeuner. Vite ! En route ! On monte à sept heures dans le bus pour la *Stazione Termini*, ce mardi matin, tiraillés entre une folle confiance et une folle inquiétude. Car la question cruciale demeure en suspens...

En admettant que par miracle nous le trouvions, comment va réagir le curé inconnu ? Lui-même ne connaît ni d'Ève ni d'Adam les trois oiseaux bizarres qui vont lui tomber sur la soutane, déplorablement mal organisés sur le plan matériel et incapables de dissimuler leur pas catholique incertitude sur le plan spirituel. De quel œil nous verra-t-il débarquer dans sa paroisse avec l'espoir ingénu ou plutôt, à son idée, la capricieuse fantaisie de nous poser pendant une dizaine de jours dans une petite maison avec vue plongeante sur la mer ?

Et si le curé ne renvoie pas d'emblée les trois mécréants qui lui demandent son intercession, sans pour autant s'agenouiller devant

l'autel, c'est la maison simple et accueillante, à supposer qu'elle ne soit pas une invention de la collègue italienne, qui pourrait bien ne pas être disponible.

La situation est d'autant plus préoccupante qu'on n'a rien d'un vigoureux trio de hardis globe-trotters, fiers de jeter aux orties le plus élémentaire confort et de dormir à la belle étoile ou dans n'importe quel abri de fortune, quitte à braver la chaleur étouffante, l'humidité glacée, la crasse et la vermine ou à déguerpir sous les imprécations des sédentaires à fusil, irrémédiablement méfiants envers toute espèce d'improductive errance, qui ne sème pas une pluie de sous sur son passage.

Non, on n'a pas la force ou plutôt la dureté indispensable pour assumer sans profond déboussolement la férocité de la nature humaine.

Dans l'étonnant voyage de Pâques, cette année-là, particulièrement significatif dans notre vie à la recherche d'un accord désenglué du pire, c'est surtout la présence de la Petite Aline qui nous met à l'épreuve. Car elle exige de nous l'impossible, qui nous cloue à une angoissante responsabilité et déjà nous enlève hors du tombeau des certitudes sécurisantes ou téméraires :

Ne renoncer
Ni à la vie risquée
Ni à la vie pacifique

Malin piège

Pas grand-chose à voir au-dehors, par la vitre poussiéreuse du train bondé se dirigeant vers le Golfe de Naples. De nombreux passagers doivent rester debout. Qui sont-ils, tous ces gens immobilisés dans le mouvement? Le peu qu'on aperçoit à l'extérieur ou qu'on croit déchiffrer sur les visages dans le wagon n'éclaire pas. Il faut puiser dans les ressources d'un ancien voyage pour tenter de se relier à cette terre volcanique où les mythes de l'Antiquité ne sont plus en activité, eux non plus, sinon dans les grandes profondeurs de la marée humaine, dont le train fait entendre le ressac à n'en plus finir, en surface.

L'entrée des Enfers, que Virgile situe au Lac Arverne, vitreux comme un œil mort dans son cratère déserté par le feu, est pourtant proche de la grotte de la Sibylle, à Cumes. Seulement la vitesse du nouveau voyage efface déjà les parages de la grotte, encombrés de bâtiments sans grâce.

On se souvient d'un lieu à la force magnétique, caché dans une profusion verdoyante. Est-il encore intact? On ne sait pas. La prêtresse affolée par le souffle divin n'est plus là pour répondre par énigmes et prophéties aux inquiétudes.

Reste la mémoire du seuil qu'on a franchi, marchant vers la demeure obscure...

Silence
Un complet silence
Remplace la voix à-demi consciente
Dans la grotte à-demi souterraine
À-demi aveugle et limitée
Comme l'existence humaine
Qui semble ne mener nulle part

Alors le silence taillé à vif
Ouvre le roc et laisse entrer
La mer embrasée par une lumière
D'une si insoutenable intensité
Que le regard s'en détourne
Et qu'une coulée d'or sombre
Illumine les entrailles

Une petite bande de combinards libérés de tout scrupule aura vite fait de nous ramener à la réalité sans autre dimension que les sacro-saints profits, dérisoires ou spectaculaires. On a changé de train à Naples. On débarque à Sorrente. Les étrangers que ne viennent pas chercher les limousines des grands hôtels ou qui ne s'engouffrent pas dans un taxi mais restent en rade, surpris de ne pas trouver à proximité immédiate de la gare le car pour continuer leur voyage, tombent forcément sur ces fourbes à l'allure de pères de famille méritants et débonnaires.

– Le car pour Amalfi ? Bien sûr qu'il est en service ! Il s'arrête là, à droite, devant le poteau, vous voyez ? Seulement, à cause du retard de votre train, vous venez de le manquer. Le prochain ne part qu'à dix-huit heures. Pas de chance ! Bon, vous arriverez quand même avant la nuit, mais ça va vous faire dans les quatre heures d'attente...

Voilà ce que nous dit, l'air navré, un employé de la gare, aimablement sorti de son bureau en nous voyant consulter sur des affiches toute une série d'horaires, où celui que nous cherchons est noté noir sur blanc, avec un départ dans trente-cinq minutes, qui cependant ne correspond pas aux explications du prévenant fonctionnaire polyglotte, ni aux heures indiquées sur le poteau surmonté d'un sigle en forme d'autocar. Déroutés par ce nouveau contretemps, on reste plantés sous le soleil qui tape, devant la station de taxi où languissent trois voitures avec leurs chauffeurs. Le premier demeure plongé dans la lecture d'un journal, déployé

sur son volant. Le second, assoupi sur le siège du passager, la chemise ouverte, découvrant une toison noire et bouclée, a l'allure d'un berger dont les bêtes accablées de chaleur essaient d'oublier les mouches en se réfugiant dans une complète léthargie. Le troisième caresse paresseusement, avec une peau de chamois, la carrosserie de sa belle voiture bleu sombre, dans laquelle il se mire comme un Narcisse vieillissant, qu'une bonne bedaine entre deux larges bretelles semble devoir préserver de la fatale culbute qui a soustrait à la lumière du jour son mythique prédécesseur.

Obligés de faire face à ces trois silencieux personnages qui acceptent sans broncher, devant une gare située sur une ligne secondaire, l'immobile traversée du désert de l'après-midi, en attendant le train de six heures et les éventuels clients, on se sent aussi déplacés, avec notre impatiente confusion, que des danseurs boîteux dans un cénacle de profonds philosophes. Abattus par l'absence d'un conquérant porte-monnaie on reste figés sur le trottoir comme un trio de malotrus, débarquant des cités grises et frénétiques du nord pour s'approprier la lumière du sud, sans faire marcher notablement le commerce ni accepter la moindre contrariété. Le plus sage serait de chercher un restaurant de style familial qui serve encore le repas de midi, car on n'a rien mangé depuis le matin. Mais comment le trouver? L'imbroglio des horaires de car nous démoralise. Est-ce qu'un patron moulu de fatigue acceptera de nous donner une table dans une salle qui se vide de ses derniers dîneurs? Il faudrait en trouver un de particulièrement âpre au gain! Tout ça pour nous attirer les malédictions d'une grommelante patronne, furieuse de ne pas pouvoir décrocher son tablier à l'heure de la sieste et qui fera résonner ses casseroles comme des cymbales guerrières. Quant à la serveuse, s'il y en a une, elle ne desserrera pas les dents, mais fusillera de ses yeux sombres les traîtres aux droits sacrés des travailleuses. La honte d'avoir songé à commettre une si vilaine action nous coupe l'appétit.

C'est alors que le premier des trois chauffeurs de taxi, repliant son journal, paraît s'apercevoir de la présence, à sa hauteur, de la Petite Aline, en train de fourrager dans un sac de voyage pour en sortir Mani l'ours, l'ami en peluche qui l'accompagne partout et dont elle cherche, dans le désarroi qu'elle sent peser sur ses parents, l'affectueux soutien.

– *Come è carina, 'sta signorina... E come ti chiami, bellezza?*

Julien traduit pour la mignonne demoiselle, qui dans un murmure laisse deviner son nom, les compliments du chauffeur. Celui-ci, dont le sourire s'élargit, sort maintenant de sa voiture. Il s'appuie des deux coudes sur la portière ouverte, pour engager une plus ample conversation ou plutôt dérouler une longue tirade, entrecoupée de graves soupirs, de regards levés vers la *Madonna* et d'appels sous-entendus à une autorité à poigne, plus efficace que tous les saints du paradis pour mettre de l'ordre dans ce bas monde. Quelle gabegie règne dans les services de l'État, les Transports en particulier! De trop nombreux fonctionnaires se font un devoir de se ficher de tout, mal payés comme ils le sont, parfois avec un scandaleux retard. Ils se vengent sur les clients... Ils prennent à la rigolade les ennuis que leur incurie impose à leurs compatriotes et plus encore aux touristes. Les malheureux! Ils ne sont pas habitués à des déconvenues du genre de celle dont nous sommes victimes, comme tant d'autres voyageurs, quasiment tous les jours, depuis qu'un nouvel horaire des cars est en vigueur. Les vieilles affiches ne sont même pas munies d'un avertissement et les anciens indicateurs ne seront pas remplacés avant des semaines... Une malédiction semble peser sur ce pauvre pays si mal dirigé par les politiciens, tous pourris... Quelle époque! Sans transition la voix quitte le registre plaintif et part en fanfare...

Où va cette petite famille dans l'embarras? Et pourquoi le chef ne songe-t-il pas à emmener les siens en taxi? Rapidité! Sécurité! Bien-être! La meilleure solution! Elle ne coûte pas si cher que ça.

Rien à craindre ! Vu la mignonne frimousse de la petite demoiselle, le chauffeur fera un prix... Un prix d'ami, qui lui portera bonheur... Car sa femme, sa chère épouse, attend un deuxième enfant et ils espèrent une fille. Le premier, grâce à Dieu, est un garçon...

La Petite Aline, qui ne comprend pas encore l'italien, est préservée des commentaires lourds à entendre depuis des millénaires et qui laissent sa mère, la cheffe de rien, la résistante à la chefferie en tous genres, muette d'impuissante insurrection.

Après trois minutes de tractations avec le présumé chef, le prix s'étant fait plus amical encore et le souci des finances grinçant comme la roue du destin qu'on n'a plus la prétention de freiner : Hop ! En voiture !

Pas le temps d'apprécier le délassant confort des fauteuils...

On n'a pas roulé plus d'un ou deux kilomètres ni quitté les faubourgs de Sorrente que Julien, qui a pris place à l'avant et feuillette le guide bleu, trouve le plan de la petite ville et célèbre villégiature au chic un peu désuet.

Sans aménité aucune il apostrophe le chauffeur. Pour lui demander, tendu comme la corde sous la main d'un tireur à l'arc feignant le plus grand calme, alors qu'il n'est même pas sûr de clairement discerner la cible, de faire immédiatement demi-tour ! De nous amener illico à la vaste place, à cent mètres de la gare, dont la sépare un pâté de maisons qui l'a dérobée à notre vue. Là se trouve, d'après le guide, la station des principaux cars pour les environs et probablement celui que nous voulions prendre, qui va partir dans moins de dix minutes...

Le chauffeur commence par jouer la bonne bête qui continue de trotter bien droit, sans s'occuper des fumeux caprices des passagers de sa carriole.

Quand Julien hausse le ton, il se met à ruer méchamment dans les brancards, hurlant qu'il va nous emmener à la police, pour rupture de contrat. Julien lui rit au nez. Lâchant le volant en pleine course le finaud démasqué s'emballe tout à fait, gesticulant comme un pantin rageur, qui nous crible d'injures en dialecte.

Sous ce crépitement forcené les otages de la banquette arrière n'en mènent pas large. La Petite Aline serre Mani l'ours dans ses bras et on lui caresse maternellement les épaules en essayant d'avoir l'air calme. Difficile ! On s'attend presque à voir surgir un revolver ou un couteau dans la main crispée qui vient de serrer le frein. Crac !

Le chauffeur en ébullition prétend nous débarquer sans autre forme de procès dans une rue déserte, bordée de majestueuses villas Belle Époque, aux luxuriants jardins fermés par de hautes grilles, devant lesquelles notre départ en direction de la Côte Amalfitaine semble devoir s'échouer avant même l'apparition de la mer intensément bleue, sur l'autre versant du cap montagnoux.

La mère quitterait volontiers la voiture infernale. Elle a envie d'échapper au plus vite à cette vilaine histoire et de protéger la tremblante Petite Aline du danger qu'elle sent croître de minute en minute en apercevant dans le rétroviseur la brute enragée, qui montre ses crocs dans la face convulsée du chauffeur.

Julien par contre n'entend pas se laisser offenser et se révolte de plus belle, porté par l'élan d'une juste cause, soutenue par la volonté d'appartenir à la classe des lucides, dont la société reconnaît les mérites et qui ne s'en laissent pas conter.

Car il n'y a plus à en douter : nous sommes tombés dans le plus déplaisant des traquenards, inventé par un petit gang de rusés bons papas, convertis à la morale planétaire de l'argent avant tout. Ils exploitent l'ignorance des touristes, non pas ceux qu'auréolent une

aisance réelle ou feinte de personnages du grand monde mais les plus modestes, qui prennent le car en compagnie des vieillards solitaires et des femmes de pêcheurs ou de paysans, venus faire leurs emplettes à la ville.

Le mariolle aux furibondes invectives ne tolérera pas qu'une de ses victimes puisse avoir l'aplomb d'attenter à son honorable susceptibilité en découvrant son micmac et, pour comble, en osant s'insurger. Le dépit d'avoir manqué son affaire est si violent que le prévenant chauffeur métamorphosé en ennemi sanguinaire semble prêt à en venir aux coups. Julien le menace froidement de lui faire retirer sa patente. À l'arrière la muette se demande, dramatisant les suites de l'esclandre en cours, si la police n'est pas de mèche et si on ne va pas devoir graisser la patte d'un galonné pour ne pas moisir jusqu'au soir dans un commissariat, ou pour être admis à l'hôpital, si les choses tournent au pire.

Tout à coup la voiture repart en trombe... Les pneus hurlent en prenant un virage en épingle à cheveux... le bolide file... dérapant dangereusement d'une rue tranquille à l'autre... en direction de la place proche de la gare, pour stopper brutalement devant l'arrêt où les passagers du car, dont le moteur ronfle, regardent, médusés, notre arrivée en catastrophe.

Julien n'a que le temps de se précipiter sur le marchepied pour demander au conducteur s'il part bien pour Amalfi et de nous faire signe de monter en vitesse, pendant qu'il ramasse les sacs de voyage, que le chauffeur de taxi a flanqués sur la chaussée, le plus loin possible.

Plus tard on rira de cette aventure, surtout Julien qui a joué le rôle en vue et se moquera de la muette qui aime à faire l'éloge de l'échelle brisée, comme elle dit, et qu'on voit prête à fuir pour échapper au diable qui parade en haut ou en bas. Sur le moment, en vérité, on est violemment secoués tous les trois...

Comme si la tache visqueuse
De la tromperie tuait l'envol
Encore une fois

La plus ébranlée est la Petite Aline. Elle ne lâche plus Mani l'ours, l'ami silencieux qui ne risque pas, contrairement aux grandes personnes, d'éclater comme un volcan à paroles pour terroriser les enfants et dévaster en quelques minutes le pays des vacances.

Julien lui a montré le Vésuve, aperçu en quittant Naples. Il a expliqué le sort d'Herculanum et Pompéi. Il a ajouté que le colosse dont la fureur a encore grondé il y a un demi-siècle s'est refroidi. Son grand panache de fumée a disparu parce que sa tête de géant est murée de l'intérieur par un amas formidable de rochers écroulés.

Sans le dire on est alarmée par une ressemblance qu'on entrevoit entre la puissante civilisation qui est la nôtre et ce grand dominateur dont les rejets de lave et de cendres ont fertilisé la terre sur une immense étendue et enrichi de génération en génération les maîtres des domaines agricoles, avec leur entreprenante progéniture, maîtresse des villes. Le corps volcanique, à présent solidifié dans les hauteurs, ne connaît plus la circulation du feu entre les abîmes inaccessibles et la surface habitable, accaparée par l'avidité humaine, ses fourberies, ses abus. Cette tête encombrée de rocs énormes et cette extinction intérieure sont bien plus à craindre que la dangereuse activité des profondeurs. Une explosion terrifiante est possible, disent les volcanologues. Sous la pression du magma comprimé, elle peut déchiqueter le volcan à sa base et détruire tout soupir de vie alentour. Comme la guerre.

Accablement. Fatigue. On est à bout. On n'a pas envie d'avoir à affronter d'autres hostilités, sournoiseries ou malentendus.

On insiste auprès du futé qui a déjoué l'astuce des petits maffieux pour quitter le car au prochain arrêt, celui de Positano. Le trio pourrait se détendre dans une chambre d'hôtel, manger un vrai repas, repartir frais et dispos, de bon matin, à la recherche du curé dans son hypothétique petit village...

– *Tout remettre au lendemain ? Si près du but ? Pas question !*

Julien, pour échapper à sa propre anxiété, qu'il n'avoue pas, tient à être fixé au plus vite, quitte à négliger l'épuisement de l'équipe féminine, pas solidement installée comme lui dans la pratique de la suprématie.

La belle unanimité vole en éclats. La tension monte.

Comme on n'a pas la force d'argumenter ni le culot de faire une scène dans le car au mépris des autres passagers, dont la plupart somnolent, on ronge notre frein en maudissant la loi du plus fort, toujours plus forte que la recherche d'un accord. Ça promet pour la suite. On se dit :

– *Voilà ce qui n'arriverait pas si on avait le bon sens de gagner notre vie et de se garnir les poches au lieu de se perdre sur une voie qui ne rapporte rien, ne facilite rien, ne domine rien. Que faire ? On ne se reconnaît pas en docile servante, mais pas non plus en docile soldate qui monte en grade. Quant à s'enivrer d'indocilité... on n'est pas si aveugle... On aimerait seulement... Quoi au juste ? L'amour ? La liberté ? Du vent !*

Le car en rugissant ballotte son lot de pas pleins de sous d'un virage à l'autre sur la côte escarpée. Remâchant le fil à coudre les lèvres et ficeler le corps entier, on regarde le paysage comme si on était assise au cinéma, pas très émue par un documentaire. La beauté à elle seule ne répond pas aux questions lancinantes. Elle n'est plus la demeure des révélations. Le cœur désabusé ne rénove pas le vert cendré des agaves dressant naturellement leurs flèches

vers la lumière. L'esprit ne vacille pas, touché à mort, à la rencontre du scintillement des vagues en contrebas. Le trio de la table ronde ne retrouve pas le bleu ardemment bleu. La lassitude a pris le dessus, désaccordant les êtres les plus intimement proches et les mieux disposés à s'entendre.

On ne sait vraiment pas où on va. On ferme les yeux.

Disparue au fond d'un cratère
À l'insondable solitude
Même pas prolongée
Par une fumée pensive

On devient la nuit noire où veille
La blancheur des oiseaux de mer
Elle tressaille dans la nostalgie
De la fournaise

Le colosse en deuil

– *Si! Certo! A piedi non è poi troppo lontano dalla fermata!*

Oui, le conducteur du car le confirme : le prochain arrêt correspond bel et bien au village qu'on cherche. Mais il nous faudra encore, pour arriver au but, une petite marche. On est les seuls à descendre. Pas une maison au bord de la route principale, ni sur la pente à proximité. Sous la chaleur déjà rude, qui par contraste avec le printemps parisien nous paraît quasi africaine, nous attend soit une longue montée, soit une descente vertigineuse. En effet le village est divisé en deux parties, l'une dont les quelques maisons semblent imbriquées les unes dans les autres et se confondent presque avec la rive rocheuse tout en bas, où doivent habiter les pêcheurs avec leurs familles, et l'autre un peu plus important tout en haut, parmi les champs étagés en terrasses. Plus loin, à l'extrémité d'une plage en demi-lune, un château moyenâgeux à la tour carrée, massive, a été rebâti en hôtel de luxe. Isolée sur une éminence se dresse, moins éloignée de la route que le village du haut et celui du bas, l'église. Vers laquelle, sans compter y trouver âme qui vive avant l'office du soir, si toutefois il a lieu, nous grimpons.

Porte close, comme prévu. Mais à peine avons-nous le temps de nous retourner, étonnés par un vrombissement de moteur dans notre dos, que nous apostrophe une voix puissante, sortant d'une petite Fiat qui arrive à l'instant en haut de la côte et s'immobilise devant le porche aux trois arcs.

– *Buona sera! Cercate me, Signori, per caso?*

Le curé! Bien sûr que c'est lui que nous cherchons et rien moins que par hasard, comme il semble le penser. Un sacré chef, cet homme, ça se voit tout de suite et une force de la nature.

Grand, massif, ayant largement dépassé la soixantaine sans rien perdre de sa vigueur, la voix tonnante, l'œil acéré, il brandit l'invisible sceptre de son autorité. Comment diable ce formidable patriarche en complet de moderne ecclésiastique a-t-il pu se loger dans la petite coquille de sa modeste voiture, d'où s'est extrait plus facilement que lui un passager tellement frêle, en comparaison du conducteur à la carrure de colosse, que le contraste en est comique?

Ni de l'impressionnant curé, ni de notre trio suspendu à ses paroles, mais de ce frêle passager, un petit homme bruni comme une olive oubliée sur l'arbre, un peu voûté, qui a l'air d'un parent pauvre, ne soufflant mot et dont nous n'avons pas deviné l'humble fonction de sacristain, va dépendre le salut du voyage à l'envol inespéré.

Aucun d'entre nous ne le sait encore et ne peut s'en douter.

La rencontre ne s'ébauche pas sans méfiance ni grandes difficultés de compréhension. D'abord Don Rocco Vitale, l'impérieux curé, fronce le sourcil : il ne se rappelle pas du tout la biologiste italienne qui nous sert de référence. Son nom ne lui dit rien. Et puis... Aïe! Aïe! Aïe! Il se souvient d'avoir en effet croisé cette personne, qui s'est fait passer sans vergogne pour l'épouse légitime d'un architecte milanais, propriétaire d'une maison dans les environs du village, revendue depuis. *Strana gente...* Drôles de gens! Quant à la location qui nous intéresse...

– *Si, va bene, è vero che affitto due o tre case, ma...*

Il est donc bien vrai qu'il loue deux ou trois maisons... Oui, mais elles sont maintenant occupées à l'année par des étrangers, toutes, sauf une. Ah! Il y en a donc une de libre? Quelle chance! Et nous voilà enfournés tous les trois à l'arrière de la petite Fiat à deux portes, serrés, pliés en deux, le menton sur les genoux, en

compagnie du puissant curé et de son frêle passager, qui a aidé à tasser nos sacs de voyage dans le coffre minuscule.

Après une demi-douzaine de virages à décrocher les têtes, car le curé se montre un téméraire avaleur de kilomètres et n'a sans doute pas conscience de sa redoutable imprudence de maître absolu de la chaussée, intronisé qu'il est par l'idée d'un Maître Éternel dominant la réalité jusque dans le sacrifice de ses pouvoirs, brusque arrêt sur le bas-côté de la route principale et bref commandement :

– *Tutti fuori!*

Tout le monde en vitesse s'extrait de la voiture, qui conviendrait mieux à une famille de pygmées qu'à un colosse consacré et à sa suite intimidée.

Non loin du rocher à pic, dans une courbe étroite suspendue sur le vide, la petite maison isolée a l'air d'un refuge de cantonnier, tout à fait adéquat pour notre trio, avec son toit en terrasse, prêt à recevoir de rustiques chaises-longues, posées comme des oiseaux marins entre deux immensités bleues...

Hélas, dans la courte distance séparant du bord de la falaise vertigineuse l'idyllique maison, il y a la route. Étroite bien que principale et déjà sillonnée par de pétaradants véhicules de toutes sortes, qui ne manquent pas de freiner plus ou moins brutalement et de répéter de claironnants coups de klaxon dans le virage, où la visibilité est nulle. Or la circulation, déjà horripilante avec cette cacophonie accompagnant les déléteres bouffées brûlantes sorties des pots d'échappement, ne peut qu'augmenter de jour en jour, vu la proximité des congés de Pâques. Elle va devenir aussi monstrueuse qu'un nouveau cercle de l'Enfer, ajouté à la création de Dante par le cauchemar de la réalité moderne. Quelle déception!

Est-ce que nous avons voyagé si loin pour trouver à notre porte un trafic plus dense, plus bruyant et bien plus dangereux que sur notre boulevard, à Paris?

L'impressionnant curé est d'abord agacé par nos réticences et fâché d'avoir été dérangé pour rien. Puis, prenant conscience de notre désarroi, il se désole de ne pouvoir nous rendre service. Pas question cependant de nous louer la maison pour une nuit ou deux, ce qui nous donnerait le temps de chercher un autre point de chute. Linge, vaisselle, batterie de cuisine ne sont pas laissés sur place à cause des petits voyous en vadrouille, à l'insatiable avidité. Or le remue-ménage que causerait la location donnerait bien trop de tracas pour un si bref séjour.

Au village ou dans les environs, il ne voit pas d'autre possibilité pour nous... *Peccato!* Dommage! Est-ce que nous ne ferions pas mieux de continuer notre route jusqu'à Amalfi, où il n'y a pas uniquement des hôtels de luxe mais aussi de petites pensions ou des chambres à louer chez l'habitant, sans doute déjà retenues pour les fêtes mais il devrait bien y en avoir quelques-unes de libres, au moins ce soir et peut-être demain, si tout va bien? Il pense même pouvoir trouver quelqu'un qui se rend dans cette direction et serait d'accord de nous emmener.

— *Bene così? Siamo d'accordo? Via! Andiamo!*

Bon! Il faut bien être d'accord et obéir au commandement du curé qui a hâte de retourner à ses affaires, autrement plus sérieuses que le dépannage de trois touristes imprévoyants. La mort dans l'âme on retrouve l'étroit siège arrière de la Fiat, puis les virages à rappeler le huit renversé de l'infini.

Cependant le frêle passager à l'avant, laissant entendre pour la première fois sa voix fluette, se lance dans un long monologue, auquel on ne comprend rien, parce qu'il s'exprime en dialecte.

L'impressionnant Don Rocco a l'air de l'écouter avec un étonnement non dénué de perplexité, mais ne l'interrompt de loin en loin que par des *Ma come mai?* ou des *Figurati un pò!* interloqués. Or ces *Comment ça?* et *Qu'est-ce que tu t'imagines?* n'ont pas l'air d'ébranler le causeur, dont le discours vaguement plaintif va son bonhomme de chemin.

Qu'est-ce qu'il peut bien raconter?

La Fiat ayant pris son élan pour grimper le raidillon jusqu'au porche de l'église, le curé freine avec une brusquerie plus brusque encore que celle qui signale son impérieux caractère et se retournant brusquement :

– *Avrei una proposta ancora... L'ultima però! E non sò se vi conviene. No, davvero non lo sò. Andiamo pure a vedere!*

Une proposition encore... Une dernière proposition... Mais le curé semble craindre qu'elle ne nous convienne pas... et même pas du tout. Il a pourtant bien dû voir que nous n'avons fait les difficiles qu'à contrecœur, parce que les inconvénients de la maison coincée dans un virage étaient vraiment de la pire espèce... Faut-il s'attendre à une solution? Ou à une nouvelle déconvenue?

L'hésitation de Don Rocco ne fait que croître, inattendue de la part du patriarche autoritaire qu'il s'est montré jusqu'alors et nous ne savons vraiment pas comment interpréter cette métamorphose, tandis qu'il nous conduit vers le côté droit de l'église. De vastes proportions, elle est d'un style incertain, du dix-huitième siècle sans doute, avec un haut clocher à l'arrière et une adjonction que nous n'avons pas remarquée, collée qu'elle est contre la nef et crépie en clair elle aussi : la cure.

Don Rocco en tient la clef dans sa main, mais avant d'ouvrir la porte et presque timidement, il nous révèle que son sacristain vient

de lui conseiller de nous accueillir dans la chambre qui a été celle de sa mère. Or cette mère, qui a vécu pendant près de quarante ans à la cure, auprès de son fils, est morte un mois avant notre arrivée.

Un tremblement brise la voix de Don Rocco, qui baisse la tête.

Émergeant non sans peine de son abattement, il dit que son sacristain s'inquiète de le savoir tout seul et par moments de sombre humeur, si dérouté par le chagrin qu'il ne supporte pas l'idée d'accepter l'aide d'une servante, qui prendrait la place de sa mère : l'irremplaçable.

Pourquoi ne pas louer cette chambre, avec le salon à côté, qui n'est là que pour la forme, étant rarement utilisé, à cette petite famille d'étrangers? Ils ont l'air convenables et plutôt sympathiques, non? Pas du genre à faire des histoires, ni à demander la lune et les étoiles, non? Ils ne vous dérangeraient pas beaucoup et leur compagnie vous aiderait sûrement à reprendre pied dans la vie, non? Voilà ce qu'a dit le frère passager à la voix fluette : le sacristain tourmenté par le tourment de son curé.

Maintenant la clef tourne dans la serrure.

Tandis qu'en silence on monte l'escalier raide qui mène au-delà du rez-de-chaussée, lieu de réception, avec le bureau du curé et la grande pièce où se tiennent les réunions de paroisse, jusqu'au premier étage, où est situé l'appartement, Don Rocco a pris la main de la Petite Aline, comme pour la guider la première et se donner du courage. Car il lui en coûte, on le sent, de laisser des inconnus pénétrer dans l'intimité de cette maison sans l'ombre d'un faste, où la présence de sa mère disparue risque d'être dérangée par notre intrusion. La Petite Aline, sans le savoir, apaise la mère incarnée par le désarroi de son fils.

Durant tout notre séjour chez Don Rocco cette année-là, une autre ensuite et plus encore dans l'éloignement et le silence, a continué de nous stupéfier la confrontation, dans le même homme, du dominateur armé de hautes certitudes et de l'être vulnérable, désorienté, touché au plus intime de lui-même par la fissure de la mort. On va participer à une métamorphose. On va voir un enrôlé dans la puissance sacrée en train de vaciller sur l'échelle des éternelles grandeurs...

Et de naître
À une vie
Vertigineusement
Nue

Les deux pièces que Don Rocco nous destine sont d'une simplicité sans grâce. Les meubles appartiennent aux séries de ceux que les paysans achètent à la ville parce qu'ils donnent l'impression de la modernité pratique. Aux murs des images pieuses, des photos de famille et sous verre, dans un grand cadre doré, la reproduction d'une vue de Naples, avec le Vésuve, qui fume. Sur le lit et les canapés, des tissus à fleurs et à franges. Aux fenêtres des rideaux blancs brodés à la machine. Peu de lampes et sans charme.

Rien de vraiment personnel, comme si la mère et le fils avaient ignoré que les objets, eux aussi, peuvent être auréolés d'une âme.

Or étrangement
Cette apparente absence d'âme
Va rendre plus perceptible encore la présence
De la vieille mère : une inconnue.
Son âme ne s'est posée visiblement nulle part.
Elle voyage pour toujours au-delà de la maison

Qui sans elle serait cruelle comme une cage
Absurdement privée de porte.
Mais l'ouverture est manifeste.
La disparue échappe ici même aux murs
Et à la mort.
Elle grandit comme grandit l'énigme de la rencontre.

— *Allora... che ve ne pare ?*

Don Rocco, presque craintivement, nous demande ce qu'on pense de cet arrangement possible, qui à l'évidence l'inquiète. On sent qu'il serait blessé de soumettre à discussion quelque chose de sacré, pour lui, mais qui ne relève pas de son sacerdoce. Une tractation, d'emblée, sur le prix de pension, serait d'une impardonnable grossièreté. C'est pourquoi on ne cherche pas à le connaître. On répond seulement que oui, on est très heureux, car rien ne peut mieux nous convenir.

En vérité les mots manquent pour exprimer l'accord qui nous serre le cœur, tant la beauté du paysage devant les fenêtres à présent grandes ouvertes est à couper le souffle, ramenant l'austère et luxueux château sur la rive en contrebas de la route à ses justes proportions : celles d'une forteresse pétrifiée d'ennui...

Alors que l'immensité bleue et le scintillant
Cheminement du soleil sur la mer à perte de vue
Font danser comme un couple amoureux
L'à pic du roc et la douce arabesque de la plage

Au premier plan, image même de l'arrivée à bon port, le petit jardin de Don Rocco, à n'en pas douter l'œuvre de sa mère. Les carrés de légumes sont piquetés de graminées un peu folles depuis que l'approche de la mort a détaché la vieille jardinière de sa

détermination à détruire la diabolique engeance des mauvaises herbes, envahissantes comme les hommes sans foi ni loi et les femmes sans-gêne, qui viennent si dangereusement perturber le service du Bon Dieu.

– *Maman! J'ai faim! J'ai vraiment très faim!*

Pas question, pour la Petite Aline, de laisser sa mère à elle dédaigner la plainte du ventre vide. Don Rocco n'a pas besoin d'avoir appris le français pour comprendre l'urgence de la situation :

– *Ma come mai? Ha fatto solo la prima colazione la vostra bambina? E sono quasi le sei del pomeriggio? Che razza di genitori siete voi? Nel frigo, oggi, purtroppo, non c'è quasi niente, ma ora trovo una soluzione... un momento!*

Et Don Rocco de saisir son téléphone mural pendant que Julien traduit pour la Petite Aline, impatiente de savoir ce que le curé a dit, qu'il nous considère comme une drôle de race de parents pour avoir laissé notre fille sans rien à se mettre de sérieux sous la dent depuis le petit-déjeuner jusqu'à près de six heures du soir. Comme il n'a pas grand-chose aujourd'hui dans son frigo, il est en train de trouver à ce grave problème une solution. Le téléphone sonne et sonne et continue de sonner à l'autre bout du fil, mais le curé insiste toujours et balaie de la main notre proposition d'aller chercher un peu de salami et de fromage à l'épicerie, dont il nous a signalé l'existence au village d'en haut quand il a été question de l'organisation du petit déjeuner et du repas du soir, pour lesquels il met à notre disposition sa cuisine.

– *Enrico... Finalmente! Don Rocco al telefono. Senti, ho bisogno di te. Ti porto amici miei, stranieri, due persone con una bambina, e devono mangiare subito, subito. Buonissimi amici... hai capito?*

À mon tour d'expliquer à la Petite Aline que Don Rocco demande à un certain Enrico, sans doute le patron d'un restaurant du coin, de préparer un repas pour nous, les étrangers, sans forcer sur la note, parce que nous sommes ses amis, ses très bons amis, qui doivent manger *subito, subito...* absolument tout de suite.

Et la Petite Aline de répéter, fixant l'amical génie à l'imposante stature, qui ne peut s'empêcher de rire, la formule magique : *Subito! Subito!*

Cependant, dans ce rôle d'efficace et bénéfique organisateur, l'impérieux commandeur de la paroisse a refait surface, qui tient de sa volonté même de faire le bien le droit de tout diriger et d'être obéi sans discussion.

Sensible à un léger malaise de notre part, il nous assure que la bonne justice ne souffre en rien s'il a forcé Enrico à réintégrer sa cuisine une ou deux heures plus tôt que les autres soirs, parce que lui-même, Don Rocco, s'est porté garant quand son ancien enfant de chœur a eu besoin d'un prêt pour ouvrir une *trattoria*. Elle se trouve à un peu plus d'un kilomètre sur une petite route secondaire, qui relie le village d'en haut à une chapelle où Don Rocco prétend avoir à contrôler les préparatifs pour la procession du vendredi saint, si bien que la Fiat minuscule repart en trombe.

On a bien compris que mère et fille devaient prendre place à l'arrière, laissant le passager masculin s'installer à l'avant.

Le colosse ecclésiastique fonce jusqu'à la terrasse ombragée par deux figuiers, entre lesquels se lit l'enseigne : *Da Enrico lo Sportivo*. Le cuisinier sportif est averti de notre arrivée par une puissante sonnerie de klaxon. On s'extrait de la coquille assourdissante. Déjà le patriarche embraie et disparaît au prochain virage. Quel apaisement ! On s'installe sur des chaises pailées vernies en bleu pâle et le vin frais aidant...

Le voyage se met à osciller rêveusement
Comme une barque amarrée dans la douceur de l'air
Sous les deux grands figuiers aux larges feuilles sombres
Déployées au-dessus des têtes comme des mains
Qui laissent couler entre elles une pluie de graines
Dont la clarté mobile fait tanguer les tables et dessine
Sur le sol en ciment des vagues légères

Mais voilà déjà le premier plat : les *spaghetti alle vongole*. Le patron remplit nos verres, emporte la carafe vide, la ramène pleine et s'en va vers sa cuisine, tandis que le bon chien de la maison reste couché non loin du seuil, gardant l'œil ouvert sur ce qui se passe entre l'intérieur et l'extérieur, attendant patiemment le *secondo* pour avoir droit, peut-être, à un os.

Si l'euphorique espoir d'un embarquement pour le paradis durable va décliner aussi rapidement que la lumière dorée sur le chemin du retour, l'émerveillement de ce repas sous les deux figuiers aux feuilles semblables à des mains ouvertes ne s'effacera pas des mémoires.

Pas plus que la poignante mélancolie qui assombrit la marche, à peine a-t-on quitté la terre promise de la terrasse. Car le raccourci indiqué par Enrico le cuisinier sportif, ex-enfant de chœur du colosse ecclésiastique, est pavé de grosses pierres inégales et bordé de hauts murs. Le raccourci qui mène les trois familiers de la table ronde sans faste ni gloire vers la chambre au lit accueillant et vers le canapé du salon où dormira comme un ange sur un nuage à fleurs la Petite Aline, le raccourci est un raidillon qui descend tout droit, à se rompre le cou.

Il dévale comme un torrent à sec, seulement rempli d'ombre entre des vergers de citronniers lugubrement dérobés à la vue. Ils sont en effet recouverts de longs voiles noirs, tendus à

l'horizontale pour les protéger des brusques gelées et des averses de grêle, encore possibles à cette saison. Du plus haut jusqu'en bas toute la pente est en deuil, submergée par une immobile cascade de toile noire.

On dirait que la marée noire nous a rattrapés.

Ici ou là, dans l'échancrure entre deux pans funèbres, l'éclat vif d'un fruit mûr attire le regard et lui échappe aussitôt, rendant plus désolante encore, face à la mer qui se teint de rose sous le ciel à la tendre effusion...

La caravelle échouée
Dont les voiles inertes
Et la désespérante

Noirceur
Rappellent
Le vendredi fatal

À l'éternel retour

Pas de sac

Sombre métamorphose, à notre arrivée à la cure, de l'imposant maître des lieux. Il nous attend, préoccupé, immobile devant sa porte comme un Vésuve drapé dans le brouillard. Ses traits sont durcis par une sévérité de mauvais augure. On n'a donc plus droit au titre de *buonissimi amici*? Mais pourquoi? Que signifie ce brutal refroidissement?

Est-ce que notre hôte regretterait, ayant eu tout le temps de peser le pour et le contre, l'accueil qu'il nous a généreusement offert sous l'impulsion du frêle sacristain, dans un premier mouvement providentiel pour nous mais qui peut-être, à la réflexion, n'est pas sans poser problème?

L'ère du soupçon s'installe.

De part et d'autre on se regarde comme si la maison ouverte aux étrangers n'avait été qu'une illusion, en train de se dissiper. On n'a plus devant nous le colosse orphelin mais l'homme d'Église, qui nous jauge d'un regard supérieur. Il commence par nous demander nos passeports puis nous ordonne de le rejoindre dans son bureau dès que la Petite Aline sera mise au lit et endormie.

À l'idée d'être soumis à on ne sait quel détestable interrogatoire, qui ne va pas manquer de nous faire apparaître, aux yeux de l'inflexible commandeur de la paroisse, comme des profiteurs qui non seulement ont tourné le dos à la religion mais ne s'embarrassent pas de scrupules pour forcer la main d'un curé, en prenant avantage de son deuil et de sa faiblesse, un grand découragement nous gagne. L'affrontement est par trop inégal entre notre bonne volonté, impossible à démontrer, même si elle a bénéficié de l'appui spontané du sacristain, et les certitudes à l'aura d'éternelle sagesse qui n'en finissent pas de diviser les

humains. Elles paraissent tellement plus dignes de respect que la fragile inspiration qui circule entre eux sans se soumettre à leur emprise...

Quels soupçonneuses pensées, quels préjugés sont-ils en train de reprendre le dessus pour transformer l'hospitalité en méfiance et la reconnaissance en amertume? On en veut d'avance au curé de se prendre pour un Dieu-le-Père nous accablant d'une offensante culpabilité, qu'on ne peut s'empêcher de ressentir, tout en la récusant avec indignation.

Comment sauver le vif éclair
Quand tous les jours et partout
Le froid soupçon avec la danse
De sa langue bifide et sa fascinante
Progression de génie mental
Inexorablement adaptable
Se remet à l'œuvre pour geler
À peine sorti de terre
Ou déjà porteur de fruits mûrs
L'arbre qui ranime ici ou là
Dans l'absurdité de la confiance
Le paradis?

À travers la péripétie du séjour imprévu chez un prêtre dont on ne partage pas la croyance on va prendre plus clairement conscience que le soupçon né de la peur, ou l'éclair de la confiance, transformant l'un et l'autre la perception de la réalité, ne se manifestent pas à la manière d'une puissance extérieure, ni comme un moteur exclusivement intérieur: ils agissent dans l'insaisissable imbrication des expériences personnelles et communes. L'épreuve de leur conflit implique à la fois les racines de chaque histoire, l'instant présent et le fuyant devenir.

Le frêle sacristain ayant laissé partir le plus naïvement du monde à travers le village, comme une traînée de poudre dont il n'imagine pas le pouvoir détonnant, la nouvelle de l'installation à la cure d'une jeune famille d'étrangers, un notable des plus en vue dans la région a comme par hasard croisé le curé au sortir de la chapelle d'où allait se mettre en marche, trois jours plus tard, la procession du vendredi saint.

Prenant en grand seigneur Don Rocco par le bras, l'important personnage lui reproche sans élever la voix, dans les termes les plus respectueux, les plus enrobés de courtoisie, les plus suaves et doucereusement feutrés, sa déraisonnable initiative, certes admirable de charité chrétienne mais non moins coupable d'un dangereux manque de discernement. Est-il pensable, par les temps qui courent, d'introduire dans la maison où s'est dévouée la sainte femme qu'était sa mère, Dieu la bénisse, et de laisser s'implanter en plein cœur de la communauté, des gens dont on ne sait rien ? Le bon prêtre ne s'est-il pas montré d'un angélisme un peu facile en se laissant émouvoir, sensible et bienveillant comme il l'est, par une attendrissante fillette, qui a semblé l'adopter comme un affectueux grand-papa ? Est-ce qu'on n'a pas vu des parents utiliser la gentille présence de charmants bambins pour couvrir de coupables trafics et de sournoises manigances ?

À partir de ce suspicieux grincement, qui laisse entrevoir de possibles ruses et noirceurs de notre part, habilement dissimulées sous une convenable apparence, la crainte saisit le curé. Qui l'assure que nous n'appartenons pas à la mouvance des Brigades Rouges ? C'est l'époque, en effet, où sous prétexte de justice l'esprit de vengeance traumatise le pays, sidéré par les enlèvements, les parodies de procès prolétariens, les condamnations à mort et les assassinats qui font écho, sinistrement, aux brutalités policières, aux meurtres déguisés en accidents, aux bombes explosant en pleine foule et attribuées sans preuves à l'opposition.

Car l'Italie a elle aussi sa marée noire, sous la forme d'une psychose politique, dans la confrontation aveugle entre la domination des grands affairistes et petits profiteurs que réunit la toute-puissante Démocratie Chrétienne, alliée à la mafia, et la sanglante révolte d'une poignée d'intellectuels, jeunes pour la plupart, fanatisés par le culte de la révolution pure et dure. Ces idéalistes à la main lourde croient sincèrement défendre la cause des exploités en devenant les fossoyeurs de la démocratie et des valeurs chrétiennes, dont se gargarisent leurs adversaires, pour faire oublier leurs dents longues d'acharnés prédateurs...

Quelle stupéfaction, dans le bureau du curé, quand il nous avoue les soupçons qui lui sont venus à notre sujet, suite à l'insinuante réprobation d'un de ses paroissiens les plus considérables, propriétaire de nombreux terrains, bâtiments et entreprises, qui porte le titre d'*Onorevole* et est invité régulièrement, autrement dit bien plus souvent que lui-même, à la résidence épiscopale, à Salerne.

Or les soupçons inoculés par l'*Onorevole* ont été soudainement dépassés. Par quel miracle? Comment la méfiance, tellement plus sûre et sensée qu'un abandon risqué à une cordiale entente, non dénuée de quelques inquiétudes, s'est-elle à présent dissipée dans l'esprit de notre hôte, qui a retrouvé sa volcanique ardeur?

Simplement par la dynamique d'un souvenir...

À peine a-t-on pris place sur les deux chaises qui nous attendent comme deux suspects en face du colosse assombri, qu'on se jette à l'eau, l'un soutenant ou relayant la parole de l'autre, d'un ton à la fois décidé, parce qu'on n'a pas honte de déplaire à notre hôte, et navré, parce qu'il nous en coûte de le peiner. On lui annonce, sans trompettes vindicatives mais sans tremblements de timides flageolets, ce qu'on n'a jamais prétendu lui cacher. Oui, on a pris une sacrée distance avec la religion. Il n'a pas été question

pour nous d'un mariage à l'Église. Notre fille n'est pas baptisée. On n'a pas la foi. Pas non plus de doute militant, niant la culture spirituelle. Seulement l'expérience d'un difficile abandon à l'insaisissable. En bref, on ne reconnaît pas son autorité en tant que prêtre, mais uniquement son amitié en tant qu'homme, s'il veut bien nous la conserver, malgré tout.

Or cet élan véridique lui rappelle en un éclair la seule personne pour laquelle il n'a jamais été Monsieur le Curé : sa mère.

À travers les trois étrangers inopinément débarqués dans son existence orpheline, le fils retrouve sa mère et la disparue rallume l'étincelle vive dans la vie de son fils...

L'homme soudain réceptif au don
Quasi surnaturel de la simple égalité

Qui élargit à l'infini le frémissant
Passage entre les vivants les morts
Les absents les différents

Tous inconnus et soudain reliés
Par une limpide incandescence

Fugace incertaine
Comme sortie de la forge

D'un volcan pacifique
En silencieux travail

Dans les entrailles de la mer
Et la libérant des marées noires
Qui désespérément se succèdent

À partir de là le soupçon peut jouer tant qu'il veut de sa langue fourchue pour titiller l'anxiété naturelle et le taraudant pessimisme de certains paroissiens, il a subi un franc revers à la cure, où l'arbre de la confiance, enraciné dans la nuit fertile, se remet à croître. On respire. Don Rocco va chercher une fiasque de vin rouge et ouvre un paquet de galettes au sel. On trinque. On est encore un peu secoués, mais on n'a plus peur d'être mis à la porte.

On ose enfin demander au patriarche consacré, toujours un peu bourru, de nous fixer un prix de pension.

— *Ma che ne so io, del prezzo... Quanto volete darmi?*

Un prix? Qu'en sait-il, lui, du prix? Combien veut-on lui donner? Réponse : tout ce qu'il nous reste sur notre budget de vacances, une fois retiré de quoi payer nos repas de midi, nos achats à l'épicerie, quelques excursions en car dans les environs et le billet pour le retour à Rome. On n'a vraiment pas de quoi faire les magnanimes : la somme finale ne dépasse pas le coût d'un séjour dans la *locanda* la moins étoilée.

— *Per me va bene... Non vi preoccupate... E adesso avrei una proposta per domani, se vi interessa una bella gita...*

Non seulement l'arrangement est accepté, nous déchargeant des préoccupations financières, mais le curé nous propose pour le lendemain une belle excursion. Il nous offre, si ça nous intéresse, de l'accompagner à Salerne, où il enseigne le catéchisme tous les mercredis dans un collège, de huit heures à midi. Ce qui signifie : réveil à six heures, café à six heures trente et à sept heures... *Motore!* Adieu rêveuse matinée, flânerie au bord des vagues et repos sur le sable... Pas moyen d'échapper à la tyrannique bonne volonté de Don Rocco Vitale! On a compris en un clin d'œil, échangé à la dérobée, que si les exploits de la petite Fiat dans les lacets de la côte nous donnent d'avance la chair de poule, il ne faut pourtant

pas songer à contrarier dès le premier jour les plans que notre hôte juge les meilleurs pour nous. Le *si une belle excursion vous intéresse* n'est là que pour la forme. Il ferait beau voir qu'on s'intéresse à fainéanter plutôt qu'à se cultiver ! Nulle autre voie pour nous que l'apparente obéissance, puisqu'il n'est pas question d'imposer à notre tour nos vues et nos désirs...

Pas de doute : la rencontre avec le colosse à la bonté autoritaire promet le plus déroutant des affrontements, pour sauver non pas la parfaite indépendance de chacun, mais le souffle d'une liberté qui se cherche entre des âmes inquiètes, réunies pour un temps par l'énigme des circonstances.

Il ne s'agit d'abord que d'aller de l'avant, sans prétendre y voir clair. On ne découvrira peut-être la portée de l'aventure que bien plus tard...

Dans la solitude
Universelle
De la conscience

À Salerne trois voyageurs encore assommés de fatigue et ensommeillés sont déposés par un Don Rocco bouillonnant d'énergie sur le *lungomare*... l'avenue bordant la mer. Le colosse claironne par la portière, avant de repartir et disparaître au coin d'une rue latérale, l'heure et le lieu du rendez-vous pour le retour : à midi et quart, devant la cathédrale.

Ouf ! Enfin tranquilles !

On n'a plus qu'à se laisser dériver sous les palmiers, vers l'un des cafés qui vient d'ouvrir et va nous offrir un agréable fauteuil à sa terrasse, un mousseux cappuccino, un délicieux moment à ne

rien penser, à ne rien faire, à seulement disparaître comme la fine mousseline de la dernière brume sous le soleil et laisser s'épanouir en nous l'odorante fraîcheur et le bleu scintillant de la Méditerranée, bien loin des oiseaux englués dans la marée noire.

C'est alors que nous anéantit une affreuse découverte : le sac à main, le grand sac de dame avec toute notre médiocre et néanmoins précieuse fortune, nos passeports et nos billets d'avion, est resté sur le siège arrière de la petite Fiat ! Le maudit sac a été saisi en vitesse à l'instant du départ, sans qu'on ait pris le temps de trier son contenu pour ne garder que quelques indispensables coupures et petits sous. Le curé, dans sa hâte, a bien peu de chance d'apercevoir le malheureux délaissé. Il va par contre sauter aux yeux des passants qui battent la semelle le long du trottoir et ne sont pas honnêtes au point de laisser filer une aussi mirifique aubaine.

Quelle poisse ! À présent, que faire ? En admettant qu'on réussisse à trouver, à pied, un collège dont on ne sait pas le nom, dans une ville importante qui doit en compter plusieurs, est-ce qu'on peut débouler en plein milieu d'un cours austère de catéchisme pour appeler au secours Don Rocco et déclencher des hurlées de rires ? Mieux vaut prendre en patience notre fâcheuse posture et nous balader stoïquement, comme si de rien n'était, sur le bord de mer, puis dans les ruelles de la vieille ville. Facile à dire ! Car maintenant qu'on est condamnés à flâner d'un banc public ou d'un banc d'église à l'autre, sans pouvoir manger la moindre glace, ni siroter une limonade, ni grignoter quelques olives ou une poignée d'amandes en nous promenant à travers le marché, la flânerie perd tout son charme et devient même un quasi supplice. D'autant plus que l'humeur orageuse vire à la furieuse tempête. La Petite Aline se recroqueville dans un silence consterné. Accusations, sarcasmes, violentes récriminations pleuvent sur sa mère, la coupable, qui refuse le procès. Elle envoie au diable, à coup de paroles furieuses, le lâcheur qui se croit irréprochable,

s'étant comme d'habitude entièrement déchargé des problèmes d'intendance, mais n'ayant pas oublié le guide bleu, qu'il a tenu en main comme un missel et dans lequel il se plonge à présent pour échapper aux ravages de la tension croissante. Le soleil tape de plus en plus fort. La soif, au voisinage des innombrables terrasses ombragées qui nous sont interdites et des fontaines dont l'eau fraîche risque de ne pas être inoffensive, devient d'une cruauté féroce. La Petite Aline demande l'heure toutes les cinq minutes. Personne ne lui répond. À onze heures déjà l'exaspération de l'attente nous empêche de faire un seul pas de plus en avant. Immobiles nous grinçons des dents sur la place fatidique où est fixé le rendez-vous qui va consommer le désastre, ou nous libérer.

Les dames en noir qui nous ont croisés en allant allumer un cierge devant leur saint préféré nous jettent un drôle de regard en nous retrouvant, après leurs dévotions, assis à la même place, sur une marche d'escalier, l'air morne et comme absents devant la cathédrale admirable de la fin du onzième, dont on a détaillé dix fois les merveilles. Aucune, ce jour-là, n'est parvenue à nous tirer hors des eaux sombres en nous. Même l'envol carillonnant des cloches, à midi, résonne sans joie. Tout nous enchaîne et nous assomme d'ennui, tant nous obsède le doute en forme de sac à main, peut-être perdu, peut-être pas. Les mendiants auxquels on ne peut pas donner la moindre pièce ne s'approchent plus. Avec leurs habits crasseux et leurs corps déformés, ils sont plus à l'aise que les trois bien vêtus à la triste figure.

Don Rocco a du retard, bien entendu. On n'est pas en Suisse, que diable ! Le suspense dure jusqu'à passé treize heures. Le temps de parcourir d'avance tous les cercles de l'enfer administratif et policier dans lequel on risque d'être bouclés à triple tour, englués dans une marée morose de paperasses officielles, gâchant nos vacances en kafkaïennes démarches. La honte nous étouffe à l'idée de faire peser sur notre hôte le poids d'une mésaventure aussi lamentablement dérisoire.

Soudain la petite Fiat fonce sur la place et par la vitre ouverte une main brandit ce qui a l'air d'un drapeau noir de pirates hissé sur un radeau : le sac ! Par chance, le curé a eu l'œil attiré par le naufragé sur la banquette arrière, tandis qu'il parquait sa voiture devant le collège.

Dans une flambée de reconnaissance enthousiaste, on veut inviter le sauveteur à partager avec nous un bon repas au restaurant. Proposition incongrue, frisant le scandale ! En dehors de son ministère, pas question pour un prêtre du *mezzogiorno* de se montrer dans un établissement public. Le même Don Rocco qui ose, en dépit des manœuvres de l'*Onorevole*, porte-parole du tout-puissant qu'en-dira-t-on, nous laisser occuper une chambre ayant un mur commun avec l'église, s'interdit de faire craquer le moule d'un conformisme qui conviendrait parfaitement au pasteur guindé d'une secte anglo-saxonne. Malgré sa carrure de Vésuve en veston, son impérieux caractère et son courage, qui n'est pas mince, notre ami le curé se montre d'une docilité parfaite envers la coutume. Elle n'est pas sans le conforter dans le sentiment d'importance attaché à sa fonction sacrée, qui exige la supérieure prouesse de l'humble soumission... En revanche, dans l'intime compagnie du trio amicalement dissident qui réveille en lui, comme sa mère, une étrange indépendance de cœur, Don Rocco ne s'inquiète plus du grand sérieux attaché à son rôle, ni même de son deuil tout récent et s'amuse franchement, à l'intérieur de la grondante petite Fiat avalant les virages en mordant la ligne blanche, de la péripétie du sac à main. D'une voix plus retentissante encore que celle du vociférant moteur, il accumule les plaisanteries sur les gentils touristes tombés de la lune. Ils rendent la canaillerie si facile que les détrousseurs n'ont même plus besoin de se déguiser en agents de police ou en ecclésiastiques, comme cela s'est vu plus d'une fois dans la région.

— *Ma che bambini siete, voi turisti!*

On bute pourtant, dans cette libre effervescence qui nous traite à juste titre de gamins, nous les touristes, on bute sur une pierre d'achoppement, un obstacle en profondeur, insurmontable, on bute sur une limite obscure que le massif conducteur, lancé à toute vitesse dans le royal ensoleillement du milieu du jour, se refuse obstinément à dépasser et contre laquelle sa gaîté s'alourdit. Ce qui choque Don Rocco et dont il ne se prive pas de faire des gorges chaudes, dans un déferlement d'ironie où pointe un sourd mépris, c'est que le *Professore*, comme il appelle cérémonieusement Julien, impressionné qu'il est par sa qualité de scientifique et d'universitaire, accepte de se promener sans un sou en poche, ayant abandonné le portefeuille avec tous les papiers importants, les billets de banque et jusqu'aux moindres piécettes à la *Signora* : ça, c'est vraiment le comble ! C'est le monde à l'envers ! C'est la fin de tout !

– *Cosa pazzesca!*

Le *Professore* rigole lui aussi de cette pure folie, mais plutôt pour faire plaisir à Don Rocco, pour ne pas entrer en discussion, pour éviter d'avoir à se justifier, à donner d'impossibles ou vaines explications.

Les plus intelligents discours ne changeraient rien
Aux convictions patriarcales. Ils ne feraient que rénover
La domination et consolider plus sûrement
Dans une croissante séparation des cultures
L'ancestrale forteresse du préjugé contre les femmes.
Les femmes et avec elles tous les corps
Qu'elles retranchent de l'éternité.
Les femmes, cette race imprévisible
Facilement enflammée ou ressassant de sournois calculs
De futiles ou prétentieuses pensées.
Aux chefs de famille le devoir de les diriger
Où les conduit la douceur de leur vocation naturelle.

Sur le siège arrière de la petite Fiat, la *Signora* se tait. Elle songe à la vieille mère disparue, coutumière sans doute, elle aussi, durant son existence à peine visible à côté de son monument de fils, d'un silence qui en disait long.

Quant à la Petite Aline, lassée du feu roulant des paroles qu'elle ne comprend pas, sensible en outre à la croissance d'une ombre indéfinissable dans le cocon du vrombissant bolide, elle laisse reposer sa tête contre la poitrine de sa mère qui ne souffle mot, mais dont le regard s'en va vers la dansante floraison de l'écume au sommet des vagues, en contrebas.

Elles paraissent inaccessibles, ces vagues, tant la falaise est abrupte, contre laquelle s'accroche la route étroite. Dans l'un des vertigineux virages, du côté où bée le précipice et se déploie l'immensité marine, d'un bleu plus intense et lumineux que l'aérienne voilure du ciel clair, une minuscule Madone à l'Enfant, nichée dans une réduction de chapelle au-dessus du muret qui borde la chaussée, rappelle la tragédie d'un accident, parmi tant d'autres malheurs qui anéantissent de souffrance, de désolation, d'impuissante répétition des prières...

Sur ce parcours à pic
Entre le roc et les vagues

Ce parcours de la vie
Aux lacets sans repos

Ce grisant parcours
D'une infinie splendeur

Et mortel

Drôle de gifle

Naufrage du *nous* comme du *on* qui sans nier la solitude la partage à la façon d'un fruit aux quartiers et pépins multiples, semeurs d'inconnu. Donc je mentirais si je ne revenais pas, à ce point du récit, et pour comble à l'intérieur même du rassemblement dans l'église, à la réalité de la séparation, qui pèse sur moi de toute son accablante fatalité, ce matin-là, qui est le jeudi d'avant Pâques.

Le délire des vagues et les fantasques envolées du vent étant laissés dehors comme des païens, le grand édifice baroco-classique protège un foisonnement de discrets chuchotis. Soudain la voix des orgues impose le silence. Me voilà non seulement bouclée dans la cage de mon petit monde individuel mais enfermée dans une arche à l'étouffante odeur de sainteté, réservée au seul troupeau des chrétiens du bon bord et mise en cale sèche dans la tradition. Impossible pour moi, dans le lieu où va se répéter le rituel de la communion, de dépasser la douleur de l'isolement.

Je médite vaguement sur le parcours des humains, plein d'ombre, que des lueurs trouent peut-être, fugacement, mais pas la vérité lumineuse. Trop passionnément désirable pour ne pas s'éclipser. Ou trop forte pour ne pas aveugler. En tous cas trop militante pour être partagée dans la foi du curé, à présent majestueusement revêtu de tous les ornements sacerdotaux. Mes ancêtres protestants se rebellent en moi, bien entendu, contre les fastes du rite romain, mais leur puritaine sobriété ne me convainc pas plus que leur sermonneuse intelligence. Quant à Julien, je sais qu'il demeure tiraillé entre les fervents souvenirs de son enfance catholique et ses doutes de scientifique, fidèle praticien de la rationalité. La Petite Aline, impressionnée par la solennelle magnificence d'une cérémonie qu'elle voit pour la première fois, ouvre de grands yeux qui rendent...

Plus profonde
Et incurable
La nostalgie
Du vaste accord

Au bout d'un moment elle me tire par la manche. Elle a remarqué que seuls des petits garçons sont autorisés à participer au rite, déguisés en petites filles avec de longues jupes sombres sous de vastes blouses à dentelles, pour assister les officiants, tous masculins, et leur tendre l'étrange récipient doré à chaînette, qui répand des fumées aux fines volutes délicieusement parfumées.

- *Les dames et les petites filles n'ont pas le droit d'être là-bas ?*
- *Tiens-toi tranquille, ma chérie. Je t'expliquerai ça plus tard.*
- *Oh ! Je sais. C'est parce qu'elles n'ont pas de bougie dans leur culotte.*

Je ris et peste en même temps contre les sacralisations qui séparent. Mais qui donc me retient au bout de ce banc d'église, le plus proche de la sortie, choisi pour pouvoir partir en douce avant la fin de la cérémonie, dès que la Petite Aline va manifester une trop visible impatience ?

Toujours la même inconnue. La mère de Don Rocco.

Elle est morte il y a quarante jours. C'est donc en mémoire et pour le salut de sa mère que le curé a organisé cette messe particulièrement solennelle, en réussissant à faire venir son évêque et deux autres dignitaires, dont le grade m'échappe. Julien s'est placé dans les premiers rangs, pour répondre convenablement à l'hospitalité de Don Rocco et désamorcer, dans la mesure du possible, les critiques circulant dans la paroisse au sujet des trois étrangers reçus à la cure comme dans une ordinaire pension de famille. Il a emprunté une cravate au frêle sacristain et joue son rôle de *Professore* avec toute la gravité désirable.

Moi je ne tiens pas à figurer bien en vue, à la place de la *Signora per bene*, l'épouse de bon ton, dont la discrète présence magnifie, à ses côtés, l'excellence de son mari. J'ai mis mon costume de voyage, veste, pantalon, pull en coton. Je suis là comme entre parenthèses, par devoir de reconnaissance envers le colosse affligé mais sans renier ma vive résistance à toute vérité définitive, sanctifiant les hiérarchies et l'esprit de clan.

Entre devoir de résistance
Et devoir de reconnaissance
Obscure fêlure en croissance

Je ne suis pas la seule à occuper une position qui permet de s'éclipser à volonté. Derrière mon dos un groupe exclusivement masculin ne fait pas mine de chercher à s'asseoir. J'entends les pas furtifs de ceux qui viennent s'y joindre un moment ou qui ressortent.

Soudain le grave marmonnement des prêtres et le grand apparat de leurs gestes immuables sont troublés par des rires étouffés. Tous les regards se braquent sur l'un des enfants de chœur, un sacré diable qui depuis quelques instants, pour échapper à la pesanteur de son rôle sans surprise, s'amuse à contrefaire, derrière son dos voûté, les mouvements tremblotants de l'évêque : un vieillard tout petit, tout sec, tout renfrogné, probablement malade, qui disparaît comme un crustacé dans la majestueuse coquille de sa chasuble et qui tousse ses saintes formules d'un air supérieurement lassé.

À peine Don Rocco, alerté par les gloussements incongrus qui couvent parmi les bancs et se multiplient à l'entrée de l'église, du côté des messieurs debout, s'est-il retourné, que Paf! Et Paf! s'abattent deux gifles retentissantes sur les joues du gamin!

Elles mettent fin au petit jeu comme à la sourde hilarité de l'assistance, foudroyée par un regard noir du curé, où la douleur le dispute à la colère. Comme s'il se sentait trahi dans les profondeurs de son deuil. Son désir immense d'une sanctification de sa peine lui semble bafoué par ses chers paroissiens. N'ont-ils pas vu, depuis des semaines, au cours de la messe, couler les larmes qu'à sa grande confusion leur malheureux curé, d'habitude si naturellement maître de lui, ne parvient pas à retenir, chaque fois qu'il prononce le nom de Marie, Mère du Dieu supplicié?

Ce bref épisode, comique à la fois et d'une tragique envergure, dont les trois autres officiants n'ont pas eu l'air de remarquer le désordre et moins encore la conclusion peu chrétienne, a fait passer sur la cérémonie le souffle vif qui lui manquait. Il a gravé dans ma mémoire les deux faces de la même humanité : le visage du joyeux déluré et celui du prêtre vieillissant, ravagé par la souffrance intime.

À partir de cet imprévu le navire de la lourde église aux poussiéreuses dorures a enfin pris le large et la parole biblique a pu renaître, audacieuse comme à son surgissement.

Un récitant laïc lit un passage de l'Épître de Paul aux Romains. Par cœur je ne me souviens que d'un fragment du texte et quand je le retrouve, tant d'années plus tard, c'est toujours le même vacillement qui m'éclaire, comme une bougie rallumée dans une église absente, où se perpétue la mémoire du colosse orphelin et de sa mère jamais vue...

Car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les dominations, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les puissances, ni les cimes, ni les abîmes, ni quoi que ce soit dans la création, rien ne pourra nous séparer...

On n'entend plus la suite. La limpide incandescence de la non-séparation est si créatrice, hors les noms ressassés, hors l'Histoire

séparant les peuples, hors les Religions ou les Militantismes
séparant les pensées, qu'elle donne au devenir de la parole
transpercée de silence...

Le visage de chaque amour plus fort
Que la marée noire de l'horreur
Ordinaire
Et que le désespoir
D'être né dans un monde
En route pour l'extinction

Le soir même, à la table de la cuisine, devant les trois étrangers
avec lesquels il partage un premier repas, qui va être suivi de bien
d'autres, le colosse affligé nous fait une confession. Elle le remplit
lui-même d'étonnement. Il s'est toujours considéré, dit-il, comme
un homme bien mieux préparé que d'autres à traverser les abîmes
du chagrin. Il a tant de fois, au cours de son ministère, apporté la
parole de consolation dans des familles en deuil. Or à la pensée de
tous les mots qu'il a prononcés dans sa patriarcale sagesse, en
s'imaginant comprendre la déchirure de la mort et plus encore
aider à la dépasser, il est maintenant submergé de honte...

Il a cru dire les choses les plus sensibles et les plus justes.
Il parlait bien et même très bien. Il était sincèrement touché.
Il croyait à sa mission consolatrice...
Mais l'expérience de la mort lui manquait.
Cet homme de la bonne parole reconnaît à présent
Non sans excès d'ardent colosse
Qu'il n'avait rien compris. Rien.
Qu'il n'a pas été à la hauteur de sa vocation.
Qu'il n'a véritablement consolé aucun des endeuillés.
Car aucune parole ne peut partager les ténèbres de la douleur.
Ni l'espérance de la lumière tant qu'elle vient...

Qu'elle vient d'en haut et ne monte pas de tout en bas
De l'épreuve même d'une perte irréparable.
D'un désespoir intime.
De la déchirure du drame commun, personnellement vécu.

Est-ce que Don Rocco, avouant cela, se rend compte qu'il est infiniment plus proche du juvénile et insolent démon, son enfant de chœur, dont il a si vigoureusement chauffé les oreilles, que du vieux prélat, son supérieur tout confit de vénérable autorité, qui sous le cérémonieux empire de ses saintes habitudes a fait semblant de ne rien voir, ou n'a effectivement rien vu? Difficile de le savoir. Ce qui brille, par contre, comme un autre soleil, c'est la rude bienveillance du colosse tourmenté, sa générosité bourrue et sa royale simplicité. Elles se sont manifestées, ce jeudi de la Passion, quelques heures après la messe du souvenir, alors qu'on revenait de la plage où on était partis en exploration, après avoir pris le repas de midi chez Enrico lo Sportivo.

— *Ma ci tenete davvero a spendere tanti soldi al ristorante, quando sarebbe così facile pranzare gratis a casa mia?*

Mi-rieur, mi-scandalisé, Don Rocco nous demande si on tient tellement à dépenser tous nos sous au restaurant, alors qu'il nous serait si facile de manger gratis à la maison, en sa compagnie. Car il n'y a pas de journée, dit-t-il, sans qu'il ne reçoive un beau poisson ou une petite friture de ses paroissiens du bas, de la bonne huile, un poulet ou une bouteille de ses paroissiens du haut, tout ça étant complété par les salaisons et les fromages apportés par ses parents du gros bourg campagnard où il est né, qui lui rendent visite au moins une fois par mois, sans compter les produits de son propre jardin, qu'il n'arrive pas à manger à lui tout seul. C'est ainsi que le soir même apparaît sur la table de la cuisine, accompagnant une copieuse assiette de jambon cru et des œufs brouillés, une magnifique *insalata mista*, où les tomates succulentes se marient à la salade que le curé est allé cueillir en personne et

dans laquelle craquent sous la dent non seulement la chicorée rouge, la frisée verte, la roquette et le pissenlit mais aussi le chardon avec tous ses piquants, car Don Rocco, dans sa grande razzia de verdure, ne s'est pas préoccupé de trier patiemment les bonnes feuilles et les mauvaises herbes.

Non, la patience n'est pas le fort du colosse magnanime, bien plus doué pour la patriarcale tyrannie que pour le respect des êtres et des choses, dont il a tout le mal du monde à tolérer la déroutante résistance au bon ordre, imposé par une bonne intelligence et une bonne volonté bibliquement obéissante. C'est pourquoi il est persuadé, dans son sanctuaire intérieur, que l'heureux événement de notre rencontre ne peut annoncer que l'imminence d'une conversion. Plus aisée, croit-il, du côté de Julien, qui a déjà reçu par son baptême catholique la marque divine, dont la présence est incontestable bien qu'oblitérée par la pratique des sciences, qui par ailleurs en imposent au Ministre du Sacré.

Son goût de l'autorité se trouve tout naturellement en accord avec les principes du raisonnement logiquement maîtrisable, dont la rentable efficacité ne manque pas de l'impressionner. Il n'est pas loin de considérer l'institution universitaire, à laquelle appartient le *Professore*, comme le corps visible du splendide bâtiment de la connaissance, dont l'Église demeure le toit indispensable, élevé vers l'invisible. Il est seulement navrant, pense-t-il, que la plupart des esprits d'élite croient pouvoir se passer d'une voûte, d'une coupole, d'un clocher au-dessus de leur tête si admirablement active, dont les virtuoses capacités ne sont pas sans donner des complexes au simple curé d'origine modeste, plus intuitif qu'intellectuel et à la culture limitée.

Mon cas, dans la perspective d'une éventuelle conversion, lui semble plus douteux. Est-ce que les séquelles du protestantisme et le nouvel esprit de réforme qui caractérise le féminisme n'ont pas pris entière possession de mon existence et changé ma bonne

nature de mère en vanité philosophique? Je lui parais à la fois réceptive et rebelle à la Révélation, avec majuscule. Voilà qui pose de bien plus contrariantes questions au responsable des âmes qu'une froide ou molle indifférence, un dédain poliment voilé sous d'aimables dérobades ou une agressive opposition à la personne du Christ et à l'inspiration biblique.

Julien ayant appris au curé que j'ai écrit quelques essais sur l'art et publié des poèmes, la méfiance est à son comble. Car la littérature, suspecte de sensuels débordements, est classée par Don Rocco, en compagnie de toutes les activités artistiques ne servant ni le progrès du savoir ni le rayonnement de l'Église, au rayon des frivolités, dans le magasin des accessoires de luxe, où les prêtres n'ont pas à mettre les pieds. En bref, rien n'est clair avec la *Signora*... comme toujours avec les femmes modernes. Que de tracas de ce côté-là!

Malheureuse d'être la mal aimée du trio que le curé accueille à sa table, je me sens opprimée comme si pesait sur moi l'énormité du volcan éteint. Si Don Rocco était uniquement le froid colosse à la tête bourrée de vieux rocs, je l'enverrais au diable avec tous les puissants massacreurs de l'insaisissable... Seulement le feu subsiste en lui! L'homme qui en pleine messe ne cache plus ni ses larmes ni sa colère, l'homme qui va jusqu'à douter de lui-même et de ses bonnes paroles...

Cet homme-là est un coup de vent sur les braises!

Mais toujours la grande ombre imposante du volcan fait écran. Son élévation même laisse oublier la flamme intime qui a déjà surgi, étant demeurée en vie pendant des millénaires et des millénaires dans le tout en bas de l'inquiétude humaine, là où l'être ne se conforme plus à une fonction sociale ou sacrée, ni à une idée de la paternité et de la maternité, ni au délire créateur, ni même à un dernier soupir d'amour...

Tellement le souffle
De l'inconnu vide
L'espace mental

Un grand vent à l'odeur de mer tumultueuse va le confirmer dès le lendemain, lors de la procession du vendredi saint. Pas question, une fois encore, de nous défiler, même si les prétentions missionnaires du colosse consacré donnent envie de mettre les voiles en direction de Capri.

Il est vrai que dans un monde refroidi et enfiévré tout à la fois par la culture de la domination on apprécie l'imprévu qui va permettre à la Petite Aline, sans passer par la contrainte religieuse ou didactique, d'être touchée par l'événement central de la croix...

Dont la grandeur déroutante incarne
La tragique étincelle qui dépasse
Les croyances et les jugements

En attendant de ranimer, tant d'années plus tard, l'air vif, tout crissant du chant des grillons, qui va accompagner la procession du vendredi matin, le long des vieux murs tout à coup traversés par l'éclair vert d'un lézard aussitôt disparu dans une fente, on n'échappe pas au souvenir des assommantes discussions métaphysiques. Elles nous ligotent dans la cuisine, à l'heure des repas, avec pour seul résultat de contrarier le plaisir de manger et l'ampleur de la reconnaissance. Car entre le curé ceint d'un grand torchon blanc constellé d'éclaboussures, qui vient de remplir les assiettes, et les trois étrangers qui n'en reviennent pas d'être assis à la table couverte d'une toile cirée jaune, engrisaillée par l'usure, l'accord est obscurément rayonnant. Alors pourquoi les mots, enchaînés en phrases édifiantes et en combattantes ripostes...

Pourquoi les mots assombrissent-ils une clarté
Si pacifiquement humaine?
Une si simple et réconfortante communion?
Une saveur d'une si incroyable envergure?
Pourquoi les mots cherchent-ils si funestement
À renforcer la culture de la domination?

Innocente des attaques verbales, la Petite Aline souffre de l'incompréhensible mésentente entre ses parents et le curé, chaque fois qu'ils ouvrent la bouche et qu'il est question de religion, un sujet qui les divise et dont ils ne peuvent s'empêcher de parler.

Don Rocco commence pourtant à se fatiguer d'un combat sans issue, qui a tendance à quitter les cimes spirituelles pour dérapier sur la pente rocailleuse de la politique, où l'autoritarisme du colosse patriarcal ne manque pas d'exacerber nos convictions libertaires et de soulever de peu chrétiens sarcasmes, au risque de changer la bienveillante cuisine en champ de mines.

Un soir, après Pâques, alors que la conversion si passionnément attendue n'a toujours pas eu lieu, le curé préoccupé se tourne vers la Petite Aline pour lui demander, avec la plus sincère affection, si elle n'a pas le désir de rencontrer le vrai Dieu, qui a créé la vie et qui aime tant les petits enfants...

Le colosse consacré compte sur nous pour traduire. On traduit. La réponse ne tarde pas, aussitôt traduite :

– J'ai bien vu qu'il n'aime pas tellement les filles... Ça ne l'ennuie pas de leur faire du chagrin?

Le curé, perplexe, mesure la difficulté d'une explication assez simple pour convaincre et rassurer une enfant de sept ans. Va-t-il renoncer à sauver l'âme en peine de cette pauvre petite, même pas baptisée, qui se croit rejetée par le Ciel? Au grand jamais!

Le voilà prêt au sacrifice.
À un obscur et très périlleux sacrifice :
Le sacrifice de sa réputation.

Don Rocco n'hésite pas à transgresser la coutume et déchaîner du haut en bas de l'échelle sociale de redoutables commentaires en proposant à la petite étrangère de l'accompagner dans sa tournée des maisons, qu'il ira bénir l'une après l'autre dans toute la paroisse, comme il est d'usage après Pâques. Pour couronner cet acte de bravoure, il promet qu'elle tiendra le rôle de *chierichetta*, c'est-à-dire d'enfant de chœur au féminin, en portant l'encensoir, au bout de sa chaîne dorée.

Ravissement de la Petite Aline! Rude épreuve pour ses père et mère! Car si on n'a aucune crainte de voir notre fille s'enivrer durablement des envoûtantes fumées ecclésiastiques, l'angoisse nous serre le cœur à l'idée de la laisser circuler sur les routes dans la Fiat minuscule, conduite par le patriarcal colosse qui se croit si bien protégé d'en haut qu'il n'a quasiment pas besoin de regarder la route. Comment prendre un tel risque?

Mais comment dire non à l'ami qui ose enfreindre si audacieusement le cérémonial religieux de l'époque, associant à la liturgie des officiants exclusivement masculins? Comment le priver de la liberté qui nous tient tellement à cœur et dont l'éprouvante mise en pratique le rendra profondément suspect, l'obligeant à supporter les regards fuyants des paroissiens et excitant la puissante réprobation de l'*Onorevole* comme du *Monsignore*? Affreux dilemme.

La marée anxieuse monte
À l'assaut du jour puis se retire
Jusqu'à disparaître au large
Dans la nuit généreuse

Don Rocco, pour qui la responsabilité spirituelle importe plus que le souci de se préserver lui-même, en s'abritant derrière la tradition sacrée d'où il tient son ancestrale autorité, vient de nous faire partager ce qu'il appelle la foi et nous la ferveur : le même élan risqué, courageux, insensé, qui scandaleusement dépasse les bons principes et change les fatales divergences de vue en aventureux départ pour l'inconnu...

Tandis que le bleu de la mer
S'invite par la fenêtre ouverte
Dans la cuisine étroite
Où le rude fumet du poisson
Grillé à la poêle dans l'huile d'olives
Puis mijoté tout doucement
Avec des quartiers de tomates
Des rondelles d'oignons
De l'ail de l'origan
Une bonne rasade de vin blanc
Et une fine écorce de citron
Monte entre les convives
Comme la saveur
De l'éternité

Descente tragique

Le grand vent qui se souvient du Sahara s'est levé pendant la nuit. Ses rafales nuisent à la bonne tenue des costumes foncés. Elles menacent d'arracher aux femmes leurs fichus. La procession du vendredi saint, qui commence à la chapelle du haut, est entraînée dans la descente comme un lent ruissellement vers la mer d'un bleu vert, d'une océanique intensité. Les vagues au scintillant cortège paraissent attendre, tout en bas, le petit groupe qui suit le chemin raide entre les vieux murs de pierre.

Brusques et sonores, les cinglantes bourrasques unissent dans une même vibration les lointains et les moindres détails du paysage environnant. Les coups d'air se propagent en cycles impétueux, avec des accalmies où se déploie la vigueur du soleil, tandis que l'étrangeté du silence renouvelle la demeure du vide, en plein cœur du mouvement rebelle.

C'est le même souffle aux sursauts imprévus qui entraîne aussi la conscience réceptive, la bouscule de fond en comble et soudain, comme en rêve, l'alanguit... Pour l'empoigner plus sauvagement encore, puis à nouveau creuser le berceau du silence, où toute chose est douée de vie, tout être invité au voyage, toute pensée animée par la croissance de l'inconnu.

Partout sur la pente, divisée en une multitude de vergers enfermés dans leurs clos, on voit se gonfler, avec des claquements et des gémissements, les longs pans de tissu noir, comme soulevés par le désir de s'envoler au large, en libérant les citronniers. Leurs fruits d'un jaune quasi phosphorescent se montrent par éclairs, vite éteints, rallumés ailleurs, jaillissant ici ou là dans les dômes vert sombre à peine entrevus. On dirait qu'en se déroband la beauté de la vie acide et rafraîchissante appelle un aventureux jardin à ciel ouvert et sans murs, en incertaine création.

En plein air la parure sacerdotale du curé, qui marche d'un bon pas, de même que les surplis à dentelles des deux enfants de chœur sautillant à ses côtés, perdent de leur imposante solennité. Ils ont une allure gentiment désuète. Elle tranche à peine avec celle des participants dans leurs habits du dimanche, pas de la première jeunesse ni d'un chic décontracté. Car depuis des années l'*Onorevole* et les autres paroissiens de bon ton ne se hasardent plus sur un chemin en pente et rocailleux pour faire pénitence en se tordant les chevilles dans leurs fins souliers. Ils ne s'exposent pas à recevoir de méchants coups de vent en pleine figure. Ils ne risquent pas de paraître aussi vieux-jeu que leur bonne âme un peu fantasque de curé. Ils ne se joignent pas au maigre cérémonial, déserté par les pompes sacrées.

Aucun des touristes en villégiature dans le château féodal transformé en luxueux hôtel ne s'est déplacé non plus. L'organisateur des loisirs, qu'on a vu courir sur la plage avec une troupe aux T-shirts roses arborant la devise *Don't worry Be happy*, s'est bien gardé de signaler à la clientèle cet événement local, aussi peu excitant qu'un cirque à bout de course emmenant sa troupe minable pour une énième tournée, sans rien de neuf.

Devant la chapelle du haut se sont rassemblés deux ou trois dizaines de braves gens intimidés par la présence du couple étranger, pas à son aise non plus dans son rôle mal défini. Le frêle sacristain nous a serré la main et présenté sa femme, une dame rougissante, à fossettes et rondelette. Elle a sorti de son sac des bonbons enveloppés de papier doré pour la Petite Aline. L'attente s'est prolongée indéfiniment, on ne comprend pas pourquoi, ce qui n'arrange rien côté malaise, ennui, vague agacement.

Enfin les deux statues de bois peint, grandeur nature, pas très engageantes dans leur saint-sulpicienne ingénuité, ont quitté l'ombre à l'intérieur pour s'avancer en pleine lumière, vacillant sur le dos des porteurs : la Mère éplorée et le Fils mort.

Les larmes nous montent aux yeux. Mais pourquoi?

Le curé et ses *chierichetti* se sont enfin mis en branle, marchant devant, suivis par un groupe de filles et garçons en âge d'être préparés à la communion.

Puis vient le corps livide sur la grande croix portée à l'horizontale par quatre hommes. Figé pour l'éternité le sang dégoutte de la couronne d'épines et de la chair nue, percée sur le côté. Deux autres hommes arrivent alors, disparaissant presque à la vue, ployés qu'ils sont sous le large socle où se tient la femme agenouillée, dont le vêtement de bois peint en rouge pour la robe, en bleu pour le manteau, se répand comme les vagues de la désolation autour d'un navire naufragé.

Or c'est bien d'un naufrage qu'il s'agit, comme on peut le voir à la maigre assemblée qui forme le cortège, où les femmes sont les plus nombreuses, pas jeunes, pas ménagées par une vie confortable ou tranquille et où les hommes, pas jeunes eux non plus, ont le visage buriné des travailleurs de la terre ou de la mer, condamnés par la tyrannie de la production massivement rentable à un cruel dépérissement.

À courte distance du cortège, on est les derniers à descendre le chemin raide, en trébuchant sur les pierres inégales, naufragés nous aussi, mais dans l'angoisse d'une perte irréparable.

Car la nostalgie seule
Nous relie
À cette communauté
Des croyants
À laquelle en vérité
On ne peut ni appartenir
Ni tourner le dos

Fidèles on l'est encore. Mais à quoi? Pas à une tradition sacrée qui organise l'Histoire entière et chaque périple individuel autour d'une révélation fixée dans sa lumière tendue vers l'au-delà. Pas non plus à l'apothéose de la raison, qui entrave la conscience nomade, jamais propriétaire de l'existence, ni de la pensée, ni du rêve, ni de rien. Le malaise même d'une incurable incertitude nous unit au petit groupe qui suit le prêtre, notre ami imprévu, et porte sur de rudes épaules, dans un étroit passage à l'empierrement archaïque, détérioré par les gels et les pluies, raboté par les mules et les ânes, à l'écart de la route à grande circulation mais sous les coups de vent reçus de plein fouet, tout le poids de la détresse passée et à venir. Accompagnés par le cortège des paroissiens les moins choyés par le sort, dont le curé lui-même est brisé de chagrin, le Christ en croix et la Mère en larmes qui chancellent entre les murs, dans la longue descente vers la mer labourée par le vent, ne sont plus pour nous des images, ni saintes, ni démodées...

Mais la fissure d'un sens à vif
Et en métamorphose
Impossible à séparer
Du non-sens

Car la dimension inconnue de la présence humaine a été jetée dans un abîme d'insignifiance. Ignorée dans le monde aux visées avantageuses et constructives, aux combattants savoirs, aux prospères doctrines spirituelles, elle appelle en vain à son secours la terre et le ciel tout pleins de lumineuses promesses.

Ne répond que le silence autour de l'oiseau blanc à l'aile cassée, qui s'est appelé l'âme et s'est englué dans la marée noire. Il se débat encore un peu. Mais pour le salut, c'est trop tard. Il agonise là où il n'y a plus rien qu'une étendue pesante, immobile et sans voix, tandis qu'au large la lumière d'en haut se brise en milliards de folles

paillettes et stériles scintillements sur les vagues innombrables, dont nul ne peut embrasser le miroitement solaire ni sonder les vertigineuses profondeurs sans perdre la vue, la raison et la vie.

Faut-il vraiment en arriver à cet ultime supplice ?

La procession, quant à elle, s'en garde bien. Elle s'arrête à la grande église baroco-classique, où le cahotant voyage des deux statues à la pauvre figure se termine, tandis que la foule des grands jours se presse dans le sanctuaire, où la messe austère du vendredi saint va être dite. La douleur et la mort, magnifiées sous les voûtes protectrices, ne risquent plus de troubler le jeu par leur pénible et peu gracieuse esthétique.

Nul doute que l'*Onorevole* a maintenant gagné sa place dans les premiers rangs, avec son épouse qui porte un tailleur strict, de circonstance. Pas besoin de voir à travers les murs pour deviner que le couple est accueilli par de petits signes de tête empressés. La naturelle aisance de l'*Onorevole* et sa réussite remarquable, comme les manières citadines de sa femme, si bien conservée pour son âge et d'un chic si raffiné, ne font-elles pas honneur à tous, dans la paroisse ?

On reste seuls dehors, à l'écart. On ne dit rien. On est d'accord pour continuer à descendre le chemin en plein vent et raide qui finit, après la traversée de la route du littoral, par une vertigineuse volée d'escaliers tout usés. Ils descendent jusqu'au niveau de la mer. Les dernières marches sont couvertes non seulement par des paquets d'algues noirâtres, mêlées de sable, mais par une couche de détritiques plus ou moins répugnants, que personne n'enlève et qui semblent accumuler là en bas toute la laideur du monde.

La Petite Aline ne se décourage pas pour autant. Elle se réjouit de découvrir plus loin, dans la bordure humide encore frangée d'écume que laisse en se retirant le grand tohu-bohu des vagues,

de superbes coquillages, même si elle n'a encore vu que des débris. Elle est sûre d'apercevoir à la lisière des eaux, dans l'accalmie entre deux étourdissants soulèvements liquides, qui la forceront à s'enfuir en vitesse, des crabes, des oursins, des bernard-l'ermite ou d'autres bizarres merveilles de la mer. Son enthousiasme ranime la vocation naturaliste de Julien, qui repère à distance un groupe de rochers pas encore explorés, entre lesquels, dans des creux d'eau tranquille, évoluent peut-être quelques spécimens à observer. Il part à la course avec sa fille, tandis que la mère reste seule, assise contre le ventre brun d'une barque de pêche tirée sur le sable, où une longue fissure apparaît, sous la peinture qui s'écaille.

Pour la mère le malaise demeure. Comme si les deux statues de l'homme et de la femme, délaissées par leur suite, partaient à la dérive dans une conscience qui ne sait pas au juste ce qui la travaille. Peut-être le sentiment d'une désespérante inégalité entre ces deux figures sacralisées?

L'homme abandonné au Golgotha, qui signifie le *Lieu du crâne*, incarne l'élan d'une résistance insensée à la fatalité de la domination. Mais la femme? Elle n'a pas eu à repousser, au désert, sur une montagne aride, la tentation de la puissance, du renom, des richesses. On dirait qu'elle n'a eu pour perspective que de se résigner à souffrir pour le bonheur d'enfanter un fils à demi surnaturel et pour le malheur d'en être dépossédée.

Les temps ont changé.

Et avec eux le partage de la domination mais aussi

Le partage des conséquences de la domination.

L'appel à libérer des violences qu'elle entraîne

Des destructions, des guerres, des intimes meurtrissures

N'est pas masculin. Pas féminin pour autant.

Les femmes à leur tour ont appris

À jouer un rôle visible dans la culture de la domination

Car ni femmes ni hommes ni peuples ni génies individuels

N'échappent à la peur de perdre et au refuge du croissant avoir
Désastreux comme une marée noire sur les envols perdus.
On a tous été abusés par la logique imparable de la domination
Avec ses pouvoirs, savoirs, colossales performances et profits.
Adossée à présent à la barque mal en point
Devant les flots mugissants on peut dire
Qu'on a cependant résisté. Instinctivement résisté.
On a été guidée par une résistance étrangère à la domination.
Un jour le vertige de l'inconnu nous a frappée de stupeur
Et délivrée de l'empire mental, de ses hiérarchies, de son néant.
On partage à présent le risque l'éclair la nuit de la création.
C'est pourquoi on est reconnaissante
Aux insaisissables murmures des sillons liquides
Qui se creusent devant nous à n'en plus finir
Et aux bourrasques de vent qui soulèvent le sable
Autour de la barque solitaire dont la fière traversée
A coulé à pic avec les rames habiles à la manœuvre.
On continue d'être bousculée par l'aventure d'être au monde.
L'eau salée aux éclaboussures soudaines, froides, piquantes
Nous oblige à baisser la tête et fermer par instant les yeux.
On prend le large, immobile contre la barque au corps fissuré.
On n'est pas captive d'un sommet, avec ou sans fumée.
On n'admire pas les enneigés ou enneigées d'intelligence.
Ni les cracheurs ou cracheuses de feu à la face des ténèbres.
On ne s'est pas soumise non plus à la mortelle absence
D'élévation. On s'abandonne. On aime le dépassement.
On refuse de se protéger contre l'errance et l'obscur épreuve
De la rencontre. De l'affrontement. Du renversant accord.
On va vers la mort mais pas comme une ombre
En peine de clarté. On vit. On étincelle imprévisiblement.
On est l'étincelle hors la loi de la lune austère, du soleil aveugle
Et des cycles infernaux des dominations sur la terre.
On donne une voix à l'étincelle noyée qui réveille
La ferveur du libre volcan
Pacifiquement humain.

Aucune cloche, ce vendredi-là, n'annonce les heures. Si elles sonnaient, le tumulte des vagues empêcherait de les entendre et de s'apercevoir que le milieu du jour est largement dépassé.

Un hurlement soudain, derrière les rochers, remet debout en vitesse la mère inquiète. La Petite Aline, suivie par son père, court en sanglotant convulsivement. Elle a voulu saisir un être étrange et fascinant, quasi invisible, qui flottait doucement dans une apparence d'étang paisible, à l'abri du ressac : une méduse !

Le pire n'est peut-être pas la brûlure dans sa main, mais l'effroi d'une découverte qui lui noie le cœur : la mer n'est pas la grande amie dont elle avait imaginé la puissante connivence. La mer, elle non plus, ne la délivre pas du malaise où l'ont jetée ses parents bizarres, qui participent à une procession religieuse tout en s'éloignant de la religion et comme toujours la privent de repères fixes, de convictions rassurantes, de bonnes marches à suivre, dont un grand nombre de gens reconnaissaient la valeur.

À leur tour les forces naturelles, dont elle espérait la généreuse complicité pour reprendre pied dans le bonheur, se révèlent douloureusement hostiles à son naïf élan.

Le vertige de l'insécurité est à son comble.

C'est pour la Petite Aline comme si l'horreur de la marée noire s'étendait brutalement sur cette mer aussi, dont rien ne ternit la splendeur, mais qui soudain lui enténèbre la vue et lui colle les ailes comme à un jeune oiseau terrifié, rejoint par la cruauté du monde, la trahison des souriantes apparences, le cauchemar de la souffrance et de la peur.

Elle ne cesse plus de geindre. Ni sa mère, ni son père ne parviennent à l'apaiser.

Dans leur impuissance il leur prend une envie de la secouer pour entendre plutôt des cris que cette plainte misérable, qui scie les nerfs. Même l'amour le plus naturel reçoit le coup de grâce.

La déroute est complète.

Dans la rumeur de la mer grondante on marche sombrement en direction de l'escalier enfoui à sa base dans un monceau de déchets et d'infectes saletés, qui ramène aux lieux habités. Julien s'aperçoit qu'il est tard, que Don Rocco nous a peut-être attendus pour le repas...

– Madame l'endormie qui se prélassait dans ses rêveries sans s'occuper de personne aurait pu se montrer un minimum utile en consultant sa montre !

– Ah oui ? Parce que Monsieur l'observateur en chef ne sait plus juger de l'heure quand le soleil est au milieu du ciel ? Comme d'habitude on n'a pas besoin d'aller loin pour trouver la coupable de service. Le Seigneur et Maître de tout a trouvé cette parade vieille comme le monde pour se mettre à l'abri des embêtements. Pour la solidarité dans l'erreur, on repassera !

– Qu'est-ce que j'en ai marre de ton prêchi-prêcha ! On verra bien si tu fais tellement la maligne devant le curé, au cas où il rongerait son frein, tout seul à sa table de cuisine. Il faudra bien que tu comptes sur moi pour subjuguier le pauvre homme avec une leçon de biologie marine...

On tourne le dos à la rumeur de la mer. Le vent est tombé. La chaleur, implacablement captée et renvoyée par la falaise, devient étouffante. Une fois dépassés les murs des quelques maisons de pêcheurs, serrées autour du petit port en léthargie...

Lente et pénible est la remontée
On dirait qu'elle dure toute une vie
Trois fois solitaire

Par l'escalier taillé à même le roc
En contrebas de la route à grand trafic

Par l'escalier que n'a pas descendu
La procession du vendredi saint

Par l'escalier de la croix perdue de vue

Sans prêtre ni porteurs de statues
Qui avancent dans les hauteurs

Sans prières communes
Récitées à haute voix
Ou dans le sanctuaire intime

Sans appartenance non plus
À un peuple appelé à soulever
Le monde par l'élan plus juste

Que les possessions
Et plus fort que la peur

Sans rien que la fissure

De l'errance obscure
Entre l'homme et la femme

Et pour l'enfant le désarroi
Grandissant

De l'inconnu

La ville morte

Personne à la cure. On trouve un message tapé par Don Rocco sur sa vieille machine à écrire et laissé bien en vue, maintenu par un pichet à fleurs, sur la table de la cuisine. Il dit qu'il ne faut pas hésiter à nous servir librement dans le frigo, le placard aux provisions et le jardin, car lui-même ne pourra manger qu'en vitesse un *panino*, il ne sait pas au juste à quelle heure ce vendredi, de même que le lendemain, étant immobilisé au confessionnal par les trop nombreux paroissiens attendant la dernière minute pour se préparer à la communion du dimanche de Pâques. À propos du repas de Pâques : *ci penso io*, écrit-il, nous signalant qu'il a déjà tout prévu. Il nous conseille, d'ici-là, de profiter du beau temps pour partir en excursion. Et le mot de se terminer par une suggestion aussi impérative qu'un commandement : *A Pompei non ci siete mai statì, se ho capito bene ?*

En effet, il a bien compris ce qu'on lui a laissé entendre par omission, en parlant des sites visités lors de notre précédent voyage, en route vers la Sicile, bien des années auparavant : on n'a jamais vu Pompéi. Or, dans son désir de nous guider vers le bon chemin, celui qu'il pense être le plus propice à notre édification au sens large, incluant la culture classique mais condamnant toute évasion privée d'un but clairement défini, moralement ou intellectuellement avantageux, le patriarche à l'autoritaire générosité tient à ne pas nous laisser repartir sans avoir vu les fouilles de la ville romaine, ensevelie en 79 par la plus mémorable éruption du Vésuve, le sombre titan dangereusement passif ou périlleusement en éveil.

Pourquoi ne pas obéir à Don Rocco, dont les préjugés rigoristes ne refroidissent pas le grand cœur ? Une visite à Pompéi nous convient d'ailleurs parfaitement. Outre son intérêt archéologique, nul doute qu'elle nous initiera au mystérieux

voisinage du volcan, que les gens de la région et le curé lui-même vénèrent tout en le craignant, comme un sphinx qui manifeste visiblement sur la terre et invisiblement dans les profondeurs psychiques l'énigme de la beauté fertile, exposant les vivants à l'épreuve de la fragilité, de l'insécurité, de la mort.

C'est ainsi que le lendemain matin, samedi, veille du jour de Pâques, Don Rocco reste enfermé dans l'étroit confessionnal, englué dans la poisseuse marée des habitudes jugées perverses, des vices ordinaires, cupidités et tromperies, jalousies, mesquineries, veuleries, hypocrisies humaines, mais ranimé par la noblesse du désir de libération, dont il est l'intercesseur. On reconnaît cette noblesse mais désespérément, sans l'appui d'une sainte institution, ni d'un système pour explorer les profondeurs, ni d'une idéologie pratique pour les oublier. On est seulement pourvus, ce jour-là, de trois chapeaux de paille pour affronter le grand soleil qui va taper sur la ville, morte depuis dix-neuf siècles. On part à bord d'un bus qui brinqueballe sur l'à-pic, puis sur la route en lacets quittant la côte pour rejoindre la plaine intérieure et la gare de Vietri, où on prend le train jusqu'à l'arrêt de Pompéi.

Le long de la voie défile, rentabilisant le moindre espace, le cortège disparate des petites propriétés et des bâtiments commerciaux. Les rares grands arbres sont emprisonnés dans les espaces bien clôturés entre les villas, les immeubles, les entreprises, les terrains de sport. Des fabriques se succèdent, avec leurs halls d'exposition où prolifèrent les canapés et fauteuils design ou copiant les fastes du passé, plus loin les lustres, lampes et miroirs de tous styles, ailleurs les machines à laver, cuisinières, frigos et congélateurs, enceintes hi-fi et téléviseurs, en bref tout ce qu'il faut pour mettre à neuf l'appartement ou la maison, sans oublier la décoration extérieure. Sur un large terrain bétonné, entouré d'un haut grillage, s'accumulent à cet effet des centaines d'Apollons du Belvédère, de Vénus de Milo, de lions vénitiens, sans oublier les régiments d'angelots baroques et de romantiques

pucelles, abritant une colombe entre leurs mains jointes. Cette armée en attente de livraison, bien qu'industriellement taillée dans le marbre ou dans une matière synthétique imitant à la perfection la blancheur et l'éclat marmoréens, semble en plâtre, tant son écœurante fadeur saute aux yeux, comparée aux lettres géantes allumées en plein jour et clignotantes. Elles racolent la clientèle pour les énormes *shopping centers*, *fun centers*, *supermarkets*, *fitness clubs* et *fast food*, flanqués de gigantesques parkings et d'immenses panneaux publicitaires, qui font passer l'étourdissement de la convoitise pour une fête.

La Petite Aline aimerait mille fois mieux aller faire un tour du côté des néons multicolores, aux excitantes pulsations, promettant un carrousel de divertissements et des rayons bourrés de surprises, plutôt que dans une ville morte !

La jeune voyageuse ne suit donc qu'à contre cœur ses père et mère, au sortir de la gare. On lui offre une glace qui ranime un peu sa bonne volonté et on se dirige vers la ville silencieuse, où les vivants vont lentement à la rencontre de la disparition.

Ainsi la ville morte devient-elle comme le dos d'un grand miroir dont la face étincelante, agitée de reflets électriques, vient de s'éteindre, tandis que l'autre côté a enfin le droit d'exister.

Certes il est inquiétant, cet autre côté montrant des ruines, mais non pas triste à en perdre le plaisir de marcher sous le soleil, ni de s'avancer, à travers l'une des portes de la cité romaine, vers l'ombre accueillante d'un pin parasol.

Magnifique, il s'élève comme un dais pour accueillir les voyageurs dans un crissant concert de cigales, tandis que les petits lézards aux yeux de perles noires se chauffent sur les murailles effondrées. Les moineaux se chamaillent pour des miettes aux pieds d'une croqueuse de biscuits. Un garde a un sourire si juvénile

et sérieux pour la boudeuse Petite Aline aussitôt rassérénée, qu'il ressemble à un jeune empereur honorant, dans sa résidence à ciel ouvert, la cohorte des ambassadeurs.

Dans les rues inhabitées de l'antique Pompéi, dont les maisons sont rabaissées à un unique étage, tout ce qui dépassait s'étant écroulé, on voit de partout le volcan. Sa masse au loin se dessine dans toute sa verticalité majestueuse et menaçante. Plus moyen de l'ignorer, ni dans sa beauté dénudée, ni dans son pouvoir dévastateur. Cependant la petite foule en visite déambule le plus paisiblement du monde à travers les forums, les rues, les échoppes et les belles villas patriciennes, dont seuls ne sont pas en ruines ou incomplets les jardins. Après des siècles durant lesquels tout avait disparu, à la fois sous une énorme épaisseur de cendres solidifiées et dans l'indifférence ou l'oubli, de nouveaux jardiniers ont succédé à leurs collègues de l'Antiquité pour faire pousser et tailler de nouvelles vignes sur les tonnelles, arranger de nouvelles fleurs, faire jaillir l'eau nouvelle dans les vieux bassins.

Dans le jardin du récit, me voilà obligée d'abandonner à nouveau pour un moment et non sans regret le *on* de l'unité vivante pour revenir au *je* dont la particularité demande à être reconnue. Car ce renouvellement des jardins de Pompéi me touche, quant à moi, plus que tout le reste.

L'effort d'imagination archéologique me rebute. Julien a tout le mal du monde à retenir mon attention en me lisant les savants commentaires du Guide Bleu, où lui-même est enchanté d'apprendre une foule de choses intéressantes, qui complètent ses connaissances historiques, déjà vastes et multiples. Je refuse carrément de regarder le plan qu'il a acheté à l'entrée, où figurent des reconstitutions d'une ennuyeuse laideur, mille fois plus mortes que les bâtiments aux colonnes brisées ou les boutiques réduites à l'état de grottes, sinistrement bizarres. Même si les restes aux trois quarts écroulés de ma culture scolaire peuvent encore servir de

matériau et faire illusion, je n'ai pas la moindre envie de rebâtir intellectuellement un décor du passé, pour y mettre en scène des personnages habillés à la romaine, mais dont la réalité frémissante m'échappe. Je ne suis réellement sensible qu'à la surprise provoquée par tel ou tel détail imprévu, qui dans un éclair de conscience, aussi bouleversant que des retrouvailles inespérées, libère l'accès à la singulière universalité de l'expérience humaine et fugitivement transperce la pesante opacité de l'Histoire.

Ainsi, dans le cimetière immense et ravagé qu'est la ville à jamais éteinte, la Rue des Sépulcres, avec ses stèles monumentales et ses cyprès, me paraît-elle plus vivante que toutes les autres. Elle est la seule à donner à la mort une majestueuse dimension.

Partout ailleurs il semble que les fantômes des habitants, ensevelis par hasard à l'endroit de leur destruction, orphelins des rites ou des respectueux rassemblements des proches et des amis, rappellent douloureusement le devoir des hommages funéraires et l'angoisse moderne, partagée par tous les exilés de la foi, de ne plus vraiment savoir...

Comment rendre
Aux morts
La dignité

Qui couronne
L'errance
Des vivants

L'être humain peut-il se faire à l'idée de fonctionner durant un temps limité et de profiter au maximum des biens fugaces pour ensuite se détraquer comme une horloge sans valeur? Ou furieusement s'acharner à des réparations qui ne le guérissent pas

du tic-tac, en lui, de la mort à retardement? Ou encore s'inventer un monde sans volcans ni déluges de larmes et d'un bonheur à périr? Les questions troublantes hantent la ville anéantie, transformée d'un coup en nécropole.

Ce n'est pas pour rien que les divers lupanars, avec leurs peintures suggestives, attirent d'innombrables visiteurs en mal de sensations un peu plus excitantes que la marque des chars sur les pavés des rues. Ce spectacle aussi vieux que le monde et aussi cru qu'un quartier de viande sur l'étal d'un boucher étant réservé aux adultes, on passe au large avec la Petite Aline, future *chierichetta* de Don Rocco.

Notre fille n'a cependant rien de séraphique. Elle manifeste à la fois une hantise et un goût irrépressible de l'horreur, absente de sa vie d'enfant protégée des plus désastreuses réalités. Elle est fascinée par la barbarie des combats d'ours contre tigre ou taureau et par l'atrocité des jeux sanglants des gladiateurs, dont il a été question dans le guide quand on a visité le vaste amphithéâtre où ont trépigné, brassé l'air, vociféré tant de foules frénétiques. Vide à jamais, il fixe le ciel comme un œil morne de vieux cyclope, hébété par la solitude.

Le clou du parcours demeure sans conteste, pour ce jeune esprit titillé de frissons morbides, comme pour le badaud en chaque visiteur, les moulages *in situ* des cadavres recroquevillés dans la gangue cendreuse qui a étouffé les habitants de Pompéi, transformés soudainement en momies.

Tous n'ont pas trouvé une fin aussi spectaculaire. Elle était réservée à ceux qui ne s'étaient pas décidés à partir dès l'annonce d'une possible catastrophe, d'incertaine ampleur, ou dès les premières pluies flamboyantes, pour ne pas avoir à se séparer de leurs biens, ou alors aux malheureux qui avaient dû rester sur place, étant esclaves, pour garder les propriétés et les commerces

de leurs maîtres. Bon nombre des citoyens libres de leurs allées et venues s'étaient montrés prudents pour eux-mêmes en s'éloignant du grondant Vésuve, agité de menaçantes convulsions.

Jusqu'aux fameuses et dernières heures pour la plaisante cité balnéaire qu'était Pompéi, insouciant et prospère, soudain plongée dans des ténèbres plus noires que la nuit, trouées de vapeurs incandescentes et zébrées de formidables éclairs, précédant l'averse des cendres.

Le récit de l'éruption s'est transmis grâce à Pline le Jeune, dans deux lettres à Tacite, qui continuent de stupéfier les volcanologues par la précision et l'intérêt des détails observés. Il y raconte sa propre fuite, à Misène, avec sa mère, et la mort de Pline l'Ancien, son oncle, commandant de la flotte, asphyxié dans son sommeil après s'être héroïquement porté au secours des habitants du littoral. Pour eux, plus de routes praticables. Ils ne pouvaient plus fuir que par la mer, sur laquelle tombaient des lapili brûlants et des cendres de plus en plus épaisses, dévorant l'air et la lumière.

Ayant en mémoire l'intensité de ces deux textes et me promenant dans la ville morte depuis dix-neuf siècles, j'entrevois comme une insaisissable parenté entre le drame naturel du feu des profondeurs, déferlant à la surface de la terre, enténébrant le ciel, tuant, détruisant, désespérant, et le feu sombre de la passion, qui bouleverse les assises de la vie psychique, porte la guerre dans les entrailles, la folie meurtrière dans l'esprit et là où vibrait le cœur impose la nuit opaque, terrifiante comme l'intérieur d'une tombe où la mort efface tout et ne donne pas la paix.

Dans les ruines de Pompéi je me souviens d'un soir, dans ma propre vie, bien des années auparavant, un soir où une nuée d'incendie s'est mise à croître, semblable à un arbre de mort sortant du volcan fatal qu'était mon cœur en éruption. Soudainement sa sève éblouissante a semé des nuées de cendres

sur toute mon existence, tandis que la mer en moi se retirait du rivage, comme aspirée loin de la terre qui tremblait sans discontinuer. L'abri le plus solide chavirait sous le ciel d'un noir de suie, oppressant comme un tunnel sans raison d'être et sans issue, où le moindre souffle d'air était à l'instant dévoré par l'épouvante. J'avais croisé, dans la dérive des jours et des années, le maître du feu, qui m'a changée en ténébreux nuage dans les tenailles de ses bras.

J'ai vu le soleil face à face
Et le clair visage de la lune
A été expulsé du ciel

J'ai été possédée
Par la fureur d'amour
Qui n'aime plus personne

Et par la rage de vérité
Prête à la pire sauvagerie

Alors seulement la dernière
Étoile m'a transpercée

Me laissant morte sur le seuil
Gris de l'aube qui se levait

Relisant les deux lettres célèbres où Pline le Jeune, revivant la fièvre des événements, dépasse de loin sa savante rigidité moralisante, je retrouve, toujours aussi étrange, la ressemblance entre la catastrophe naturelle de 79, telle que l'a vécue l'écrivain romain et ma propre expérience, limitée à un espace intime, où s'est joué un drame d'une violence quasi imperceptible à ceux qu'elle ne torturait pas.

Que peuvent avoir de commun le cataclysme visible et le désastre invisible? Rien. Et pourtant c'est la même tragédie du dépérissement de la lumière, de la croissante, écrasante, suffocante opacité, de la fuite en avant dans un monde apocalyptique, soudain privé de tout repère et touchant, semble-t-il, à sa fin.

Or dans cette confusion totale et ce paroxysme d'incertitude où la foule des humains, tout comme l'âme solitaire dans sa déroute, se raccrochent à des lambeaux d'espoir qui aussitôt se déchirent, rien ne tient plus debout que le courage de se tenir debout quand tout vacille et rien ne sauve de la folie que la folie de risquer sa perte pour le salut d'une vie autre que la sienne propre, au centre de la tourmente.

Pline en témoigne :

Alors ma mère se mit à me prier, à m'exhorter, à m'ordonner de fuir à tout prix. Un jeune homme pouvait le faire, mais elle était alourdie par l'âge et l'embonpoint ; sa mort serait douce si elle n'était pas cause de la mienne ; je lui répondis que je ne me sauverais qu'avec elle. Puis je saisis son bras et je la forçai à doubler le pas. Elle le fit difficilement et s'accuse de me retarder...

Un simple courage.

Comme un instinct de noblesse.

En opposition à l'instinct égoïste.

La contradiction entre ces deux instincts

L'un de la générosité bravant le sens commun

L'autre de l'adaptation à l'idée fixe de l'avantage

Anime ou tue la vocation humaine :

Celle qui dépasse l'intelligence, la volonté, le rêve.

Et que par expérience ont reconnue d'autres cœurs

Plus vivants que nature

Rescapés des horreurs de l'Histoire

Et des intimes envoûtements de la domination.

Dans le jardin de la mémoire je repense à la mère de Pline le Jeune, cette vieille dame, grosse et poussive, qui ne veut pas encombrer son fils au moment de la plus grande panique. Prête à mourir dans le feu et la cendre, pourvu que l'homme qu'elle a mis au monde en réchappe, elle lui inspire l'absurde audace de ne pas la quitter. Ensemble ils sont sauvés du pire, qui n'est pas la mort, mais le déshonneur du débrouille-toi pour te sauver toi-même, en utilisant les autres pour t'en tirer le mieux possible, sans te soucier du reste. Ainsi, grâce à l'expérience vécue par Pline le Jeune et qu'il a providentiellement pu transmettre, se propage comme un écho...

Un écho venant du fond de la mer
Où bat le cœur d'un volcan inconnu
En création depuis le commencement
De l'endurance humaine
Et dont les étincelles inaperçues
Dans les corps allégés des limites
Aèrent les plus noirs désastres

Quel plaisir à imaginer le plaisir de la corpulente vieille dame, sauvée des ténèbres lacérées par les flammes! Elle n'a plus beaucoup de temps à passer sur la terre mais la disparition ne l'effraie pas. Quelque part près de la mer, loin de la région pétrifiée sous les cendres refroidies, loin aussi des flamboyantes ambitions, loin du monde qui bout d'impatience, elle retrouve la bonne chaleur de l'été. La voilà sous la vigne, le jasmin ou les rosiers grimpants couvrant une terrasse. Elle reste longuement assise. Ayant traversé en titubant l'étendue brûlante où il semblait que rien, jamais, ne repousserait, elle est devenue plus attentive et jouit comme une divinité sans âge de tous les plaisirs sans prix. La présence d'un pêcher alourdi de fruits à la saveur limpide. Le message d'un pavot rouge au cœur sombre, dont les pétales demeurent légèrement chiffonnés. Les cris des enfants, tournant

comme des diables autour d'une vasque à l'eau scintillante, en s'aspergeant vigoureusement. Un coup d'air dans les feuilles du sorbier. Leurs ombres sur le sol. Elles dansent. Bleu du ciel. Silence d'un nuage. Il a la forme d'un grand poisson, en presque immobile migration.

Dix-neuf siècles plus tard, sur les lieux mêmes de la destruction, à l'arrière d'une villa écroulée, partiellement reconstruite, comme mon existence, je retrouve à mon tour, grâce aux travailleurs de l'aube ou du crépuscule, se démenant hors de vue des visiteurs du monde entier...

La beauté du jardin terrestre
Visible et infiniment
Difficile à voir

Où quelques voyageurs de passage

Aux pensées renouvelées
D'une saison à l'autre
Comme arbres à la sève obscure
Et résistante libèrent

Mais qui le sait ?
Libèrent le parfum des roses
À la solaire
Sensualité

Et libèrent la solitude
Étrangement
Lunaire

Du volcan

En fin d'après-midi, après avoir marché pendant des heures d'une rue à l'autre, on n'imagine pas découvrir encore dans la ville morte quelque chose de nouveau. Une étoile dans le guide signale pourtant un monument exceptionnel de la peinture murale. Exceptionnel? Ah bon! Comme il est situé à distance de l'agglomération principale, on ne l'a pas vu. Pas de prodige électronique à l'époque. Pas de clic pour faire défiler la culture dans la main, sur téléphone. Le vague souvenir de quelques reproductions, dans un livre d'art hérité d'une vieille institutrice, ne nous promet rien de vraiment renversant. Les vestiges de fresques, dans les autres villas, nous ont charmés avec leur finesse décorative, mais sans nous délivrer d'une croissante lassitude. La tentation est forte d'envoyer promener le site annoncé comme exceptionnel, exigeant une marche d'une insupportable longueur, avec son petit kilomètre, quand ayant trotté de long en large toute la journée notre commun désir est de rejoindre la gare au plus vite, de prendre le train du retour et de songer au repos, enfin.

Mais non! Pas de fuite en douce! Pas de repli confortable! Il faut suivre en soupirant la minuscule étoile sur la fine feuille de papier imprimé, une étoile qui a beau être grise : elle ne nous laisse pas tranquilles du tout.

Contrariante et irrésistible
Déjà nous accueille
Avant même d'être en vue

La Villa des Mystères

Lucarne

L'initiation aux mystères dionysiaques, représentés par un artiste du premier siècle avant l'ère chrétienne dans une villa de Pompéi, noble et champêtre, construite dans un verger à l'extérieur des portes de la ville que dominait le Vésuve et son panache de fumée, cette initiation dont les rites inactuels demeurent plus ou moins obscurs, cette initiation a-t-elle quelque chose à voir avec le parcours de notre existence et l'étape de notre séjour imprévu chez Don Rocco ?

Pas plus facile de le découvrir, sur le chantier de la mémoire, que pour les archéologues et les ouvriers de mettre à jour l'extraordinaire cycle de peintures, disparu en même temps que préservé sous la masse épaisse des déchets volcaniques et revenu à la vie très tardivement, au début du vingtième siècle...

Après un éprouvant travail
De désencombrement progressif
En vue d'une découverte

Incertaine

Or dans la tentative de dégager, à partir du non-sens de la marée noire, un nouvel envol pour le voyage, la résurrection de la Villa des Mystères est indissolublement liée aux événements du dimanche de Pâques, dans la cuisine de Don Rocco et de sa mère disparue. La bouleversante apparition du samedi, en fin de journée, à Pompéi, déploie une signification plus active encore à partir de ce qu'on a vécu le lendemain, qui jamais ne finira de nous faire déborder de rire... et de tristesse.

Car notre ami le curé devait traverser nos vies à la manière d'une comète, illuminant brièvement, deux années de suite, notre horizon, pour s'effacer aussi étrangement qu'il avait surgi à notre rencontre et nous à la sienne.

Le stupéfiant renouveau de Pâques, cette année-là, sur la Côte Amalfitaine, va pourtant élargir la pensée au point d'éclipser la séparation, la distance, les lois du temps.

C'est ainsi que sur le calendrier psychique le dimanche de Pâques en est venu à précéder le samedi de la Villa des Mystères.

Vers les huit heures de cet exceptionnel dimanche matin : la danse du couteau sur la planche et une odeur d'oignons. L'oiseau frappeur dont le tac-tac-tac-tac nous parvient de la cuisine, alors que nous émergeons tous les trois du sommeil, n'est autre que Don Rocco qui s'active aux préparatifs du repas promis, avant de descendre à la sacristie et d'aller voir si tout est prêt pour la grand-messe, qu'il va célébrer à dix heures. Il est en soutane et a passé un tablier bleu ciel, tout propre et bien repassé, mais trop petit pour sa taille imposante : un tablier de sa mère.

Vrai? Rien de plus vrai que cette apparition.
Et vrais les simples faits qui vont suivre.
Les inventer serait une offense à l'insaisissable
Étrangeté de la réalité.

À peine a-t-on passé le seuil de la cuisine, venant boire notre café ou notre chocolat du matin, que Don Rocco, le prêtre en tablier céleste, nous accueille par un *Buona Pasqua* qui sonne comme un chant de victoire. Il allume aussitôt le feu sous la cafetière, déjà prête, verse le lait dans la casserole pour la Petite Aline, sort le beurre du frigo, le pose à côté du pain frais et du miel, entre les assiettes blanches et les bols à fleurs.

Une mère!
Le colosse patriarcal
Est devenu une mère!

C'est le matin de Pâques
La pierre a disparu
Le tombeau est vide

La mort?
Elle s'est changée
En naissance imprévue

Qui agrandit la vie

Seul un tiers de la table a été réservé à notre petit-déjeuner. Le reste a l'air d'un banc de marché, avec tous les légumes qu'il faut pour composer la symphonie d'une somptueuse ratatouille. Les herbes aromatiques, fraîchement coupées, embaument. Les petites feuilles de salade, dans une passoire, montrent que Don Rocco, avant le lever du soleil et la première messe, est descendu au jardin. Il a également passé par la cave, comme en témoigne la fiasque de vin rouge, tiré du tonneau. Autour de la bouteille à la panse rebondie, entourée de paille, sont réunis en désordre, mais prêts à participer à la cérémonie, un flacon d'huile d'olives, le vinaigre maison, un paquet de spaghettini, un énorme citron à la peau bosselée comme si elle avait dû souffrir pour lancer son jaune rayonnant et le sel dans le mortier qui attend, avec le grand moulin à poivre, de rendre hommage à la belle pièce d'agneau, déjà saupoudrée de thym et piquée d'ail.

Le tablier bleu ciel n'enlève rien à la dignité du curé, bien au contraire. Sa volcanique énergie est simplement en train de s'enraciner plus profondément dans la généreuse fournaise, où la supériorité et l'humilité fusionnent en disparaissant.

Les oignons grillent. Les légumes sont pelés, débités en quartiers, en cubes, en rondelles et sautent dans la casserole. Le parfum de la sauge et du romarin se déploie sous le clic-clic des ciseaux. Un nuage de vapeur, au-dessus de la cuisinière à trois plaques, laisse pleurer des gouttelettes sur le mur, qui brillent.

Don Rocco nous interroge sur notre visite de la veille à Pompéi mais écoute à peine nos réponses, un peu somnolentes. La parole a soudain moins d'importance et pour lui et pour nous, dépassée qu'elle est par un incroyable épanouissement de la rencontre, que l'activité mentale et les convictions spirituelles ne cherchent plus à domestiquer, consciemment ou non.

Cependant l'heure avance. Le curé va devoir quitter le tablier bleu ciel et revêtir sans tarder les ornements sacerdotaux. Que va devenir la ratatouille ? Et l'agneau, qui le mettra au four ?

On offre de se charger de la suite des opérations, si l'officiant dans sa cuisine veut bien nous donner quelques indications. Peine perdue ! La ratatouille peut frémir longtemps sur la flamme presque éteinte et n'en sera que meilleure. Quant à l'*agnello*, Don Rocco tient à s'en occuper lui-même, si nous voulons bien allumer le four à midi, au cas où il ne serait pas encore de retour.

La salade, *va bene*, il laisse la *Signora* la préparer, la table aussi. Pour la *pasta*, pas de problème, elle cuira en quelques minutes. La sauce est prête, aux tomates et petits calamars, *pomidori e calamaretti*, qu'il a fait mijoter la veille, entre deux tournées de confessions. Il n'y aura plus qu'à la réchauffer, *piano, piano*, en rajoutant un zest de citron finement râpé et un peu de persil, au moment de servir.

Don Rocco n'a pas prévu de dessert. Les douceurs sont admises à sa table mais il ne faut pas lui demander de mettre lui-même la main à la pâte sucrée et autres douceurs. Heureusement qu'on a eu l'intuition de ce préjugé dissimulant la passion des

friandises, celle du petit garçon qu'il était et ne croit plus devoir prendre au sérieux. Le dessert, ça sera donc un gâteau à la crème d'amandes et aux oranges confites, qu'on a acheté dans une élégante pâtisserie à Vietri, avant de prendre le bus du retour. Bien entendu Don Rocco n'a pas pu s'empêcher, en voyant arriver le grand carton blanc attaché par un ruban doré, de marmonner contre les dépenses et les dépensiers.

Aucun chichi. Le curé n'a pas sorti les couverts de fête ni la nappe du dimanche. C'est le contenu des assiettes qui va saluer l'envergure de l'événement. Le repas aura lieu devant la fenêtre de la cuisine, face à la mer plus bleue que nature sous l'imprévu de ce matin de Pâques. Chacun de nous, y compris la Petite Aline, buvant allègrement son chocolat en s'essuyant les lèvres avec le bout de sa langue, comprend qu'on n'a pas affaire à l'habituel commandeur, qui en portant le tablier bleu ciel chercherait d'une autre manière à dominer.

En vérité ce repas de Pâques ne peut être préparé que par une seule personne : la disparue.

C'est elle, à travers son fils, qui servira les trois étrangers invités par les voies obscures d'un devenir créateur que Don Rocco nomme Dieu, tandis qu'on ne donne, dans notre dérive, aucun nom à la libre ampleur de l'inconnu...

Qui renouvelle sans cérémonie
Dans la demeure en deuil
L'allégresse de la résurrection
Et met sur le feu
Dans la conscience ailée
Les substantielles nourritures
De l'expérience vécue

La mère de Don Rocco n'a jamais eu l'idée de transmettre à son fils les bonnes recettes de la cuisine familiale, ni de l'initier aux tours de main et coups de génie où elle ne voyait elle-même aucun art. Ils lui venaient tout naturellement, par fidélité à un amour ancestral des saveurs terrestres, dont elle n'imaginait ni l'envergure, ni la fragilité, menacées qu'elles étaient par les inventions de la vie à toute vitesse et les préceptes de la santé scientifiquement contrôlée. Don Rocco n'a donc pas réellement appris à faire la cuisine. Il a seulement passé des heures à regarder, sans vraiment s'en apercevoir sur le moment, sa mère s'activer aux fourneaux, pendant qu'il lui racontait les détails de sa journée et qu'elle l'aidait, par son silence attentif ou ses petites remarques spontanées, à dévider un fil lumineusement simple dans le labyrinthe de ses multiples préoccupations.

Maintenant que la mère n'est plus là pour écouter le responsable et gestionnaire ecclésiastique, les heures passées avec elle dans la cuisine, loin de se dissiper dans l'insignifiance, livrent au contraire de nouveaux trésors. Don Rocco, à son tour aux fourneaux, est comme dirigé par le souvenir. Sa personnalité autoritaire s'efface pour un moment ou du moins se retire au second plan.

Ce n'est plus la réflexion qui importe, ni le bagage spirituel, ni l'importance du rôle social, mais les gestes qui accroissent par toutes sortes d'appétissantes métamorphoses le plaisir d'être au monde et le plaisir plus grand encore de partager le plaisir.

Dans la cuisine de la morte un autre homme est mis au monde, qui jusqu'alors restait dans l'ombre et que le Don Rocco numéro un voulait à toute force ignorer, le jugeant inférieur et indigne du colosse à la volonté de fer, tantôt raisonneur, tantôt spiritualisé. Il va sans dire qu'il était vertueusement assisté, dans cette croisade contre le plaisir et son illuminante communion, par les dogmes philosophico-religieux qui séparent la chair et l'esprit, imposant au

second de dominer sévèrement la première, accusée de sensualité avilissante, de coupable impulsivité, d'incurable faiblesse. Il a fallu la mort de la mère pour que soient accueillis et nourris dans la cuisine en voie de libération les trois étrangers qui n'étaient pas de la bonne famille spirituelle.

Cependant la naissance du Don Rocco de la cuisine a été précédée de nombreuses gestations, pour ranimer l'homme en périlleuse déviance avec les certitudes institutionnelles et les usages solidement établis. Significative par exemple, sur la question politique, est la complète contradiction entre le Don Rocco aux idées ultraconservatrices, défendant la nécessité d'un pouvoir fortement hiérarchisé, seul capable de maintenir l'ordre, et le Don Rocco qui prend fait et cause pour un paysan sans le sou, comme on le verra de nos yeux juste avant notre départ. Il s'agit d'un certain Giordano, analphabète et père de cinq enfants, mis à l'amende parce qu'il a construit un poulailler en omettant de faire les démarches coûteuses pour obtenir une autorisation. Des fonctionnaires brusquement zélés veulent l'obliger à détruire, à coup de papiers timbrés et de citations au tribunal, ces quatre planches quasi invisibles derrière des figuiers de barbarie, alors qu'un hôtel de la région a pu bâtir, avec on ne sait quelles complicités et dessous de table, une luxueuse annexe de vingt chambres, défigurant le paysage.

Grâce à Don Rocco l'injustice ne va pas triompher si facilement! Chaque fois que le brigadier de police arrive pour imposer la démolition du poulailler, Don Rocco est appelé à la rescousse et fonce dans sa Fiat, prêt à user de tous les exemples bibliques et de tous les saints prêcheurs de miséricorde...

Le représentant de la loi se gratte le crâne, ayant retiré sa belle casquette, pour trouver un nouveau prétexte justifiant de faire traîner les choses, laissant en paix Giordano et famille, que la bureaucratie finira bien par oublier. Pas étonnant si nous

mangeons de si bonnes omelettes à la cure ! Or cette histoire de poulailler, dont on a été témoins par hasard, n'est de loin pas la seule du genre. D'où l'abondance des victuailles.

Don Rocco, en ce jour de Pâques, nous réserve un autre de ses tours inimitables, d'une sidérante portée.

La messe est en route depuis une vingtaine de minutes et nous sommes encore à paresser devant nos bols à fleurs, en compagnie du tablier bleu ciel jeté à la hâte sur le dossier de la quatrième chaise, quand soudain le colosse en grand appareil ecclésiastique se matérialise dans la cuisine, où sans dire un mot il se met à remuer doucement la ratatouille, s'assurant qu'elle n'attache pas.

Un muet va-et-vient mène alors Don Rocco, comme en cadence et alternativement, de la cuisine au couloir, où il y a une lucarne ronde, que nous n'avions pas remarquée jusqu'alors, fermée qu'elle est d'habitude par un volet intérieur, de la même couleur que la paroi. Elle donne directement dans les hauteurs du transept, la cure ayant un mur en commun avec l'église.

Sans dire un mot et pendant quelques minutes, dans un état de recueillement actif, Don Rocco veille sur le bon déroulement de la cérémonie dans l'église, en même temps que sur la bonne cuisson de la ratatouille.

Étant dans la cuisine, il ne quitte qu'en apparence sa fonction sacrée, qu'il est en train d'élargir à une communion pascale improvisée, sans hiérarchie et sans exclusion.

Par trois fois il retourne à la lucarne ouverte, d'où nous parvient la vague litanie d'un récitant, le bruissement quasi imperceptible de la foule immobile et un léger parfum d'encens, pour revenir presque aussitôt à la cuisine, où les trois étrangers silencieux restent comme en lévitation ébahie sur leurs chaises.

Sans paraître s'apercevoir de notre présence le curé goûte la ratatouille brûlante, en soufflant sur la cuillère en bois, puis rectifie l'assaisonnement, puis goûte à nouveau, puis brasse encore une fois, bien délicatement, pour ne pas réduire en purée les succulents légumes, qui parfument toute la maison et dont les savoureuses promesses sont en train de s'unir, à travers le couloir sombre où la lucarne s'est ouverte, aux effluves orientales de la ferveur spirituelle, s'échappant de l'encensoir. Après quoi Don Rocco referme le volet et disparaît dans les escaliers, toujours sans dire un mot.

À peine est-il parti que notre stupéfaction se mue en une cascade de rire. Ah! quel rire! Ah! la la quel rire! Ah! la la la la!

Un rire qui tombe de si haut
Et descend à de telles profondeurs

Qu'il nous secoue comme l'envol
D'une foudroyante colombe

Et nous plonge de la tête aux pieds
Dans une eau si ardemment limpide

Que les larmes en viennent aux yeux
Le baptême est vraiment neuf

Vraiment unique pour échapper
À l'inquisition du regard

Et laisser circuler l'éclair de la vision
Ah! cette lucarne imprévue!

Cette illumination du rire!
Un rire de bienheureux!

Ce débordement d'allégresse, qui reconnaît la cocasserie de la situation, en manifeste plus encore le sérieux. Car le silence concentré de Don Rocco, réunissant deux mondes que le monde sépare, dépasse toutes les prétentions à la connaissance, même révélée. Ce silence du vide et de la plénitude ressuscitant le matin de Pâques dans la cuisine de la morte revenue aux fourneaux est d'un sérieux si peu conforme à l'idée du sérieux que le bonheur, dans sa riieuse effervescence, devient le plus digne hommage à Don Rocco. L'ami ni tout à fait homme d'Église, ni homme du pragmatisme ordinaire, renaît ce jour-là, par notre rire qu'il n'entend pas, renaît dans la turbulence de la liberté partagée.

Sans le savoir il fait renaître entre nous la prodigieuse unité vivante, en pacifique transgression avec les règles consacrées, les limites raisonnables, les pilotages supérieurement lucides et tout le fier fatras qui rétrécit le voyage inconnu.

Cependant l'infini ne peut pas s'installer
Le passage entre les mondes
Clac! se referme

La pensive

À travers la communion fugace entre la cuisine et le sanctuaire, offerte par le silence actif de Don Rocco, ce jour de Pâques unique entre tous, on peut maintenant aller de l'avant, même si c'est pour revenir au samedi qui précède et découvrir la Villa des Mystères, où nous attend la femme immobile, inspiratrice des lieux.

En référence à son rang de noble épouse d'un homme en vue, dont on ne sait rien sinon qu'il était dans la campagne toute proche de Pompéi le voisin de Cicéron, les archéologues l'ont appelée la Domina : une patricienne à la tête d'une opulente résidence et une adepte du culte de Dionysos, pratiqué par une élite d'initiés dans des cérémonies privées. L'exact déroulement des rites et leurs significations précises échappent aux savants comme aux spectateurs à l'affût de solides connaissances et rebutés par le casse-tête de l'insaisissable, autour de la maîtresse des lieux. Plus que la Domina...

Elle demeure la pensive
La femme qui accueille
Le mystère de la pensée
De la pensée qui ne domine rien
N'est dominée par rien
S'abandonne les yeux grands ouverts
À l'étonnement de la vision

Revenue à la lumière du jour après dix-neuf siècles ou presque d'ensevelissement de la fresque, elle aussi a connu la mort pour nous rejoindre dans un présent de la rencontre créatrice, en métamorphose. Car on la retrouve plus de quarante ans après la visite à Pompéi, dans la solitude de la conscience.

Elle apparaît dans un espace entre deux portes, celle d'un salon particulier s'ouvrant sur une terrasse surélevée qui donnait du côté de la mer, et celle de l'alcôve attenante où se trouvait la chambre à coucher. Elle se tient donc à l'écart, assise, majestueuse et grave, mais sans raideur. Son regard voyage au loin, ailleurs, dans un espace autre que le règne de l'injustice plus ou moins violente à l'extérieur et qu'un paisible empire intérieur.

Elle est comme appelée à perdre la volonté de voir pour laisser agir au-delà d'elle-même et de son temps la vision. Ses lèvres, légèrement entrouvertes, lui donnent une expression de profonde stupéfaction.

Elle se retire hors du monde et hors de sa propre maison.
Hors de toute appartenance elle est reliée
Aux deux figures de l'héroïne et du héros mythiques.
Sur la paroi centrale qui lui fait face : une femme et son fils.
Le fils est Dionysos l'enivré de vie.
Son corps à-demi nu s'est écroulé de bienheureuse fatigue
Contre la femme noblement assise vers laquelle son regard
Chavire. Ce visage de femme à présent abîmé
Sans retour par les dégâts du temps
S'est changé en blessure.

Le savoir des savants nous apprend que cette femme dont le probable sourire a été remplacé par une rebutante balafre n'est autre que Sémélé l'amante de Zeus. Foudroyée... Envoyée aux Enfers... Sauvée par Dionysos, son fils que les Titans avaient démembré mais dont le cœur n'avait pas cessé de battre.

Quelle sombre histoire ! Elle semble n'avoir plus guère de sens pour les humains de la vie moderne. Pourtant, si loin des croyances d'il y a plus de vingt siècles, l'œuvre d'avant l'ère chrétienne bouleverse par ce qui échappera toujours à la variation des époques : la communion dans l'énigmatique intensité vivante.

Une femme l'incarne, cette intensité, en présence de plus de vingt personnages, presque de grandeur nature, évoquant les diverses étapes de sa vie personnelle et consacrée à Dionysos. Tous évoluent à l'intérieur de sa conscience en même temps que sur les parois peintes à fresque, au décor quasi abstrait dans sa géométrie, rythmée par de grands panneaux d'un rouge vermeil et par la répétition des bandes verticales, vertes, ocre et noires, qui les relient. Sur ce fond ardent à la fois et ordonné, l'humanité des figures en mouvement appelle à une nouvelle initiation, nouvellement vécue, nouvellement transmise et d'une intensité à nouveau libérée des cendres pétrifiées.

À peine a-t-on pénétré par la mémoire en travail de reconnaissance dans la salle intérieure, à l'écart des pièces de réception dans la maison romaine disparue jusqu'en 1909, où elle est découverte et commence à être dégagée, qu'on se sent comme étourdie de silence...

Renversée par l'obscur
Incandescence reliant le supplice
À l'aérienne ivresse de la danse

On devient la femme aux ailes sombres qui brandit l'éclair d'une longue baguette et refuse de la main la connaissance qui ôte à la réalité son voile et va changer l'accord originel en cauchemar destructeur. On est aussi la femme agenouillée aux yeux fermés par l'angoisse, aux cheveux collés au front par la sueur, désordonnés par la souffrance. On est sur le point de perdre conscience. Le monde s'évanouit.

Alors seulement on se redresse comme la femme à la nudité musicienne, qui rythme au-dessus de sa tête le mouvement qui la soulève du sol.

On a quitté la surface que domine la perpétuelle menace du volcan. On a laissé pour mort le violent dieu et son cortège de déchaînées qui l'adulent ou le piétinent de leur vengeance. On habite la solitude où par l'action poétique, si semblable à la passivité, on aide la conscience à grandir. On ne s'est pas résignée au déploiement de puissance, ni au doux effacement voilant la femme qui enfante la vie. On a été soutenue à rebours de l'un ou l'autre idéal par la nature et ses hasards. Sur la fresque d'à présent où la divinité maternelle n'a plus qu'une balafre à la place du serein visage, le feu clair de la torche au-dessus du couple en majesté a été lui aussi décapé, liquidé, réduit à néant. Là où régnait le suprême sourire et la haute lumière du flambeau, il n'y a plus que le mur abîmé, grisâtre, dénudé.

Plus rien à contempler, saisir, aimer.
Plus l'ombre d'une image.
Est-ce que ce vide serait la lucarne
De l'accord dans le feu de l'instant
Et la lenteur obscurément fertile?
La lucarne échappant aux rivalités
Des dieux antiques ou modernes?
La lucarne que n'ouvre pas le dieu unique
Dont les peuples, sur le pied de guerre, s'emmurent?
La lucarne ignorée des sans dieu qui divinisent
Le cerveau humain, si admirablement adapté
Au monde inhumain?
Par ce vide en lieu et place des dominations
Est renversée la fatalité du désastre
Et se renouvelle d'âge en âge le volcan sous la mer :
La rencontre qui sauve la vocation du feu
Sans que le feu ne ravage tout sur son passage.

On a vécu ce vide. On a même disparu avec des livres demeurés cachés bien qu'ils se soient ouverts, comme l'énigme du coffret accompagnant, sur la fresque, la pensive.

Seul a grandi le tourment du sens
Qui ne se laisse pas soulager
Par un reflet d'étoile
Étant précipité tout au fond
Dans le noir où est bercée l'épave
Du blanc navire qui s'appelle
Éternité

Après des siècles d'oubli, dans la villa aux bouleversantes peintures, désencombrée de la gangue pétrifiée, les croyances ont cessé d'être actives.

Mais pas la dynamique de l'initiation !

Ainsi la pensive étonnée d'être au monde a-t-elle annoncé à Pompéi, la veille de la fête de Pâques dans la cuisine de Don Rocco et de sa mère disparue, le passage entre la mort et la vie libérée de la séparation : la lucarne.

Sa présence demeure incertaine et son ouverture impossible à forcer. Les connaissances bibliques et l'appui de quelques savants livres sur la grande fresque romaine et ses interprétations controversées n'auraient pas suffi.

Il a fallu des années pour laisser entrevoir peut-être
Dans le présent récit des événements
Le lien étrange, intime et plus qu'intimement révélateur
Entre deux pans de mur
Sans apparence de commune signification.

C'est le moment de quitter la Villa des Mystères, où Don Rocco avec son impérieux conseil de visite à Pompéi nous a conduits sans le vouloir dans les profondeurs pacifiquement dionysiaques, vers un au-delà des crispations et suavités ecclésiastiques.

Avec le lundi de Pâques on revient en surface. La tradition veut, en Italie, que ce jour qui suit la fête de la résurrection soit célébré par des agapes en plein air, manifestant la victoire et la pérennité de la fraternité chrétienne. Ce rassemblement communautaire n'est pas sans parenté, nous semble-t-il, bien qu'on n'ose pas le dire à notre hôte, avec la fin du Ramadan sur d'autres côtes de la Méditerranée et dans une grande partie du monde.

À cette occasion Don Rocco quitte toujours sa paroisse après la célébration de la grand-messe et rejoint la bourgade campagnarde, sa commune d'origine, dont il a dû se détacher à l'adolescence, au moment d'entrer au séminaire. On est invités, bien entendu. Le colosse patriarcal nous enfourne dans sa petite Fiat pour nous mener tambour battant à l'immense pique-nique champêtre, qui a lieu chaque année au même endroit.

Le conducteur a retrouvé sa mentalité de vieux chef et dévore avec son habituelle furia la route vertigineuse, reliant les localités de la côte à celles de l'intérieur des terres. Est-ce que les chauffeurs d'en face se croient également les seuls maîtres des lacets en épingles à cheveux ? La femme piégée à l'arrière a bien de la peine à s'abandonner sans broncher à son sort de voyageuse immobile dans la petite machine que le colosse consacré, parfaitement adapté au culte de la vitesse, envoie valser d'un bord à l'autre des virages pour éviter d'avoir à véritablement ralentir. Rage rentrée et silencieux grincements de dents. Plus que l'éventualité d'un accident mortel m'accable l'inconscience du risque et sa meurtrière absurdité. Le désir d'une communion nouvelle est si intense en moi que me révolte l'aveugle possibilité d'être privée de sa recherche et de ne pouvoir transmettre à personne la réalité de la lucarne. Or celui-là même qui l'a ouverte la veille met en péril d'anéantissement, sans rien savoir de son existence, l'initiation qui a commencé à prendre forme dans ma demeure personnelle, bien différente de la villa de la patricienne romaine, mais habitée par le même étonnement, à la rencontre d'une identité en création.

Le colosse consacré se fiche pas mal des élans d'une pensive, antique ou moderne, qui ne demandent pas la bénédiction de l'Église, en charge du travail spirituel.

D'ailleurs la petite Fiat se lance avec une hardiesse déjà triomphale à l'assaut de la pente, comme si elle devait laisser derrière elle, à chaque kilomètre, un lambeau de notre incroyance, pour aller nous jeter tout vifs dans l'illumination, au contact du monde simple et pieux, authentiquement solidaire malgré toutes ses imperfections, qui a donné naissance à la foi de Don Rocco et que couronne son ordination.

Soudain la plaine marine, immensément bleue, dont les vagues ne sont jamais immobiles qu'en apparence, disparaît à la vue et la montée aussi. La route, plus calmement sinueuse et légèrement descendante, traverse un paysage de collines aux champs cultivés, aux prairies où paissent des vaches, aux chemins ombragés de haies vives. Dans le lointain ondulent paisiblement des plis montagneux et boisés. Quelle bienfaisante accalmie, tout à coup ! Même la vrombissante petite Fiat paraît sensible au changement et avance avec moins de brusquerie en direction du gros bourg que l'on voit poindre, dominé par une haute et large église, au centre d'une vaste étendue verte, à peine vallonnée, qui joue de toutes les nuances de sa couleur unique sous le ciel sans nuages.

Comme on peut s'y attendre dans le voisinage de notre ami le colosse, l'espoir de la douce quiétude ne dure pas longtemps.

Déjà on roule comme le tonnerre à travers la rue principale, complètement déserte, dont tous les commerces ont leurs stores baissés. Déjà on dépasse la grande église aux portes closes et la place centrale, morte elle aussi, avec ses deux cafés, dont les terrasses vides se font face comme des décors démodés sur la scène d'un théâtre en faillite. Déjà on laisse derrière nous les maisons de plus en plus espacées pour grimper à l'assaut d'une

proche colline et déboucher sur une immense prairie, noire de monde. Hurlement des freins, violente secousse, explosion du colosse hors de la petite voiture et bruyante ovation : la foule avale déjà le curé et ceux qui sont plus loin agitent les bras.

C'est alors que je m'aperçois, consternée, me libérant péniblement avec la petite Aline de la banquette arrière, qu'il n'y a pas une femme dans la marée humaine remuant et bourdonnant autour de nous. Pas une femme ! Mais où donc ont passé les femmes ? Est-ce qu'elles sont restées à la maison, invisibles, n'apparaissant à aucune fenêtre et ne montrant même pas furtivement deux yeux sombres derrière un rideau ?

La panique me gagne, en même temps qu'une formidable indignation. Qu'est-ce que je suis venue faire, avec ma fille, au milieu de cette masse opaque de mâles en lourde fête, engoncés dans leurs costumes des grands jours et dont la jovialité semble bouillir comme une soupe épaisse sous le soleil qui tape dur ?

Aussitôt présenté à la ronde, le *Professore* nous abandonne à notre pétrifiante étrangeté de mésanges posées sur un champ couvert de corbeaux. Il dira qu'il n'en peut rien... Avec ou sans remords il est entraîné loin de nous par une bande de frères, cousins, neveux et vieux amis de Don Rocco. Le curé s'approche enfin, paternellement, des deux isolées. Pas un mot d'explication. Il nous confie à un jeune homme timide, à l'allure de faune désorienté, chargé de nous conduire plus loin, de l'autre côté de la prairie, qui s'incurve jusqu'à un verger, en contrebas.

Voilà donc où se trouvent les femmes ! Sur ce terrain d'endessous, je n'ai pas pu apercevoir en sortant de la voiture la foule pourtant considérable des mères et des grands-mères, des jeunes filles, des fillettes, des bébés en poussettes et des garçons encore petits. Contrairement aux hommes les femmes restent assises, serrées les unes à côté des autres sur des couvertures qui

recouvrent soigneusement l'herbe, à l'ombre, sous les arbres. Elles sont quasiment privées de mouvement.

Une apothéose de la séparation !

Sa violence est pour moi si insoutenable que je sens mon cœur se refroidir. Ma main se crispe dans celle de la Petite Aline, elle aussi rejointe, inconsciemment, par l'horreur d'une implacable division du genre humain et une misogynie non seulement primaire et arriérée mais si nocive, en de telles profondeurs, qu'elle empoisonne tout le plaisir d'être en vie.

Il me semble affronter dans mon esseulement, sur le pré fatidique, deux armées ennemies, feignant de s'ignorer, mais en train de fourbir l'orgueil atavique et la peur ancestrale qui les maintiennent en guerre, chacune essayant de gagner un terrain plus sûr et plus prospère avec ses propres tactiques offensives, ses propres systèmes de défense et l'arsenal bien rôdé de ses propres armes, ostensibles ou secrètes.

Déjà la Petite Aline est conquise par les sourires et les exclamations de bienvenue, car là où nous mène le faune timide, sur la portion de pré occupée par la nombreuse famille du curé, côté féminin, nous sommes connues d'avance, bien que ne connaissant personne, et accueillies avec tous les honneurs dus à des protégées du frère, de l'oncle ou du lointain cousin à l'auguste fonction ecclésiastique.

Je vois donc que l'armée féminine est elle-même divisée en régiments plus ou moins prestigieux et qu'à l'intérieur des clans familiaux les relations obéissent à la plus stricte des hiérarchies. Les jeunes filles en font les frais, attendant de monter en grade par le mariage, la maternité, la réussite sociale du mari ou d'inverser la soumission en domination par l'universel pouvoir de l'argent.

Sur ce pré là je ne suis plus le petit oiseau perdu parmi les gros corbeaux mais la pigeonne inadaptée dans l'attroupement de ses semblables, flanquée d'une fille unique à laquelle je n'ai même pas songé à mettre sa plus jolie robe, tant l'idée d'un pique-nique champêtre était éloignée pour moi de la cérémonieuse immobilité. Elle paralyse jusqu'aux petits enfants, rappelés à l'ordre dès qu'ils risquent de froisser ou salir leurs beaux habits. Dans mes jeans et mon pull en coton, je ne trouve pas la moindre consolation à essayer de me croire plus évoluée que les dames engoncées dans leurs robes des grands jours et bardées de croix, chaînes, bracelets, anneaux d'oreilles en or. Nul doute que dans leur for intérieur elles plaignent la sans bijoux qui n'a pas encore réussi, à son âge, à donner un fils à son mari... *Poverina!*

Forcée de ravalier le feu de ma colère, je suis absolument incapable de considérer avec humour cette immobile tribu, ensevelie dans ses traditions. Question Communauté, Fraternité, Sacro-Sainte Famille et tout le religieux bazar, la *Signora* est servie. J'en viens à bouillir de haine, maudissant comme le pire des traîtres le patriarche dont les certitudes sacralisées me clouent dans ce cirque à peine plus drôle qu'une veillée funèbre.

Est-ce que je vais faire une scène? Pas de ça ma petite! Je suis bien obligée, pour ne pas désoler ma fille, de tenir je ne sais quel rôle et de faire à peu près comme tout le monde malgré mon envie de fuir jusqu'aux confins de la terre et plus loin si possible.

Il me faut donc sourire à mon tour, rivaliser de gentillesse, donner d'aimables réponses aux aimables questions, m'asseoir sagement et remercier poliment, avec la mauvaise conscience d'une pique assiette sans appétit, la préposée à la garde des grands paniers de victuailles. Elle a sorti à mon intention un énorme *panino*, qui a l'air de me tirer la langue avec sa tranche de jambon, dépassant d'une épaisse couche de beurre. Une autre dame affairée me tend un verre en plastique, plein d'un sirop douceâtre,

vaguement rose. Les femmes, sur ce pré de malheur, n'ont pas droit aux réjouissances dionysiaques! Pas seulement en raison d'un moralisme imposé mais parce qu'elles consentent à être embaumées, pour l'édification de tous et le salut de leur tranquillité, dans une irréprochable bienséance.

Vu depuis le clan des femmes, englué dans l'immobilité, le clan des hommes, plus haut, ne forme qu'un magma noir, qui gronde vaguement en bougeant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ou en remuant en rond, mais où aucune silhouette ne se détache, sauf celle, par instants, de Julien, en jeans et sans veste, qui tranche dans la masse des costumes foncés.

Pas de souci pour lui : le statut de *Professore* le protège dans la plus élégante quoique invisible armure.

À mi-chemin entre les deux forces du haut et du bas, qui ne se mêlent pas et que sépare un assez large bout de pré incliné, le jeune homme timide à l'allure de faune désorienté reste comme en suspens, arrêté dans sa marche. Il semble essayer de voler... Comme le goéland déjà touché par la marée noire... Mais qui cherche encore la marée libre...

Personne ne prête attention à son air indécis, à l'exception d'une jeune fille silencieuse, au visage ombragé par un léger chapeau de toile blanche, unique parmi les têtes à foulards sombres ou bariolés, aux mises-en-plis impeccables, aux chignons compliqués ou aux longues chevelures retenues par un cerceau.

J'ai bien remarqué que le jeune homme à l'allure de faune désorienté, m'ayant présentée non sans embarras ni gaucherie à la sœur aînée de Don Rocco, une dame aux cheveux gris coupés courts, aussi imposante par la taille et l'air d'autorité que son frère, s'est attardé plus qu'il n'aurait convenu et que la jeune fille silencieuse, au léger chapeau qui ondoie comme une aile, en était

la cause. Ils ne se sont pas adressé la parole mais l'accord de leurs yeux noirs, pareillement étonnés par la palpitation d'un autre monde à l'intérieur même de la contrainte présente, en a dit plus long qu'un poème écrit le soir en cachette et glissé avant l'aube sous une pierre.

La jeune fille ailée d'un léger chapeau blanc s'efforce de cacher son émoi et ne peut éteindre les braises sur ses joues. Le jeune faune hésite encore à s'éloigner puis, ne pouvant décider autrement, va rejoindre, mais à pas lents, le groupe des hommes debout, tout ronflant des discours et discussions au moyen desquels chacun affirme son importance et dispute âprement ses droits à la préséance, ou se répand en courbettes verbales, d'un pesant enjouement. Car le vin a beau remplir les verres, l'enivrante liberté n'est décidément pas de la partie. Or si elle ne se trouve pas du côté des femmes, pas non plus du côté des hommes et moins encore dans leur peur commune de perdre la face, leur commun acharnement dans la défense de leurs intérêts, leur commune vénération des hautes fonctions et grandes possessions, où diable faut-il espérer la trouver?

Plus légère
Qu'un courant d'air,
Elle vient peut-être
À la rencontre
D'un coup de vent
Timide encore
Et irrésolu

La rebelle

La jeune fille, ayant perdu de vue son ami le faune désorienté, baisse la tête et son chapeau blanc a l'air d'un couvercle sur un corps sans yeux, sans oreilles, sans bouche, coupé à hauteur du menton. Plus rien de ce qui se passe sur le pré ne l'intéresse. Comme si la rencontre était morte et que l'âme esseulée, réduite à elle-même, privée de la lumière en amoureux mouvement, dépérissait fatalement.

Voilà qui n'empêche pas le soleil d'éclairer de ses puissants rayons le gigantesque pique-nique fraternel, assurant la séparation que la nature a marquée et que la religion renforce.

Bien entendu tous ces hommes et femmes, une fois rentrés chez eux, se retrouvent ensemble devant la TV, spectateurs des mêmes séries américaines à la gloire de la réussite, des mêmes concours où pleuvent les millions, des mêmes compétitions, matchs, divertissements et jeux à tout casser. En réalité le pique-nique du lundi de Pâques n'est qu'une survivance de la tradition communautaire et sa fin est quasiment programmée. Quant à la rencontre amoureuse, elle deviendra plus facile en apparence, pour servir d'affriolant combustible, vite allumé vite éteint, dans la petite chaudière de l'épanouissement du Moi.

La jeune fille silencieuse et son ami le faune désorienté sont-ils pour autant condamnés à disparaître ?

On sait bien que non, puisqu'on les a déjà croisés sur la fresque de Pompéi. On revoit le jeune faune à l'œil vaguement égaré, initié à la dualité de son être par le prêtre de Dionysos couronné de lierre, qui vient d'être libéré du masque théâtral et lui présente, avec le vin, le mystère de la rencontre intime, à venir. Son trouble l'unit déjà à la jeune fille inquiète elle aussi, au regard perdu,

naïvement prête à tout donner pour l'insaisissable creuset de l'univers entier : la vraie rencontre. La jeune fille ne porte pas de léger chapeau blanc sur la fresque et ses longs cheveux sont lisses et blonds. Cependant la qualité du silence est la même autour de l'une sur le pré et de l'autre revenue au jour dans la Villa des Mystères, que l'on aide à se coiffer pour la cérémonie des noces.

L'innocence
D'avant l'entendement
Se renouvelle
La promesse
Se renouvelle
De l'éclair des corps
En effervescence
Dans les vagues
De l'amoureux délire
Le volcan sous la mer
Se renouvelle et la mort
Ne l'éteint pas

Grâce aux deux couples juvéniles, désorientés par la gravité de leur naissant amour, le piège du pré n'est plus si effroyablement verrouillé. Je commence à me détendre et remarquer les nombreux papillons qui paraissent danser à travers le verger, attirés par les jeux du clair-obscur sous les feuillages et par la nouveauté du bruissant parterre, où fleurissent quelques robes aux couleurs vives, là où se tiennent les filles à marier et les fillettes.

J'imaginai que la Petite Aline, posée dans l'herbe à côté de ces poupées à falbalas, apparemment privées des plaisirs de l'enfance, n'allait pas tarder à devenir insupportable, comme à chaque fois qu'elle s'ennuie ferme. Je me demandais comment j'allais pouvoir la calmer si elle se mettait à geindre et peut-être à se démenner

comme une diablesse à ressort, enfermée dans une boîte. Or elle est ravie de la compagnie, qui l'a accueillie comme le miracle de l'imprévu et s'occupe avec trois filles de son âge à inventer de nouvelles combinaisons à la géométrie variable, au moyen d'un simple élastique, diversement tendu entre les doigts. Moi qui ai l'avantage de pouvoir communiquer par la parole, en italien, je suis loin de pouvoir entrer aussi aisément en relation avec mes voisines de tous âges. Comme une pierre lancée dans un étang aux papotantes grenouilles, mon arrivée a interrompu les jeunes chuchoteuses et les vieilles bavardes.

La conversation, autour de ma présence étrangère, hésite à repartir et seules quelques dames d'âge respectable s'aventurent à me parler du beau temps et à me demander si je me plais en Italie. Cet échange sans espoir de décollage finit par piquer du nez dans un grandissant embarras.

Il n'en faut pas plus pour que je me sente coupable d'introduire sur le pré la contagion du malaise, comme si j'étais porteuse d'un bacille de l'inadaptation, qui contamine tout le monde autour de moi et nuit au tranquille déroulement d'une réunion champêtre, pas drôle et qui se passerait bien de ma gêne personnelle. Isolée dans la masse des femmes assises, face au bloc sombre des hommes debout et blessée par l'insupportable division du pré, je ne peux tout de même pas réagir comme la petite fille candide, sensible aux premiers mouvements de sympathie, instinctivement docile à l'esprit de groupe.

Je refuse plus vigoureusement encore le rôle facile de la femme supérieure, tombée de la planète évoluée pour impressionner toutes ces braves dames. Sauf une.

Solide et rébarbative comme une vieille tour, la Signora Bosco, sœur aînée du curé, ne m'a pas dit plus de trois mots, ni jeté plus d'un regard. Le mur, entre nous, ne peut être plus infranchissable.

Voilà qui n'est pas pour me laisser indifférente! Car dans la grosse dame âgée, à la puissante personnalité, j'ai reconnu le pendant féminin de Don Rocco et il me pèse de retrouver chez elle, à mon égard, la même hostilité fondamentale, en plus manifeste et insurmontable encore, à ce qu'il semble.

Au point que je me sens coincée entre deux colosses parfaitement symétriques, l'un d'envergure solaire, malgré son deuil, et l'autre à la sombre aura d'autorité blessée.

Blessure d'amour-propre? Oui et non...

En réalité, si je comprends que la veuve Bosco, née Vitale, a été gravement contrariée dans l'épanouissement de la force qui est la sienne, assoiffée d'un élan personnel que réprouvent les coutumes patriarcales, c'est grâce à une extraordinaire ressemblance, non pas physique mais intime, avec une parente de ma propre famille, que j'avais presque oubliée. La Tante Ursule. Une rebelle de première grandeur.

Elle surgit subitement, cette grand-tante depuis longtemps décédée, comme rappelée à la vie par l'obstacle qui entrave si péniblement la relation présente. Elle vient à ma rescousse en éclairant indirectement le paysage intérieur de l'intraitable dame en noir, sœur de Don Rocco, qui dissimule en profondeur et sombrement, tel un volcan humain dans une phase d'obstruction, une flamme inextinguible.

Aînée de onze enfants, la Tante Ursule, si proche par sa sombre ardeur de la veuve Bosco, née Vitale, est la sœur de mon grand-père maternel, aussi colossale que lui dans l'intransigeante audace de sa volonté de fer. N'a-t-elle pas trouvé la mort en plein midi, renversée sur une des places de Genève où la circulation est la plus dense, parce qu'elle refusait de traverser dans les passages obligatoires et d'obéir aux signaux lumineux?

C'est à se demander quelle sorte de maîtresse d'école serait devenue cette originale à la périlleuse témérité, si elle avait pu suivre sa vocation. Mais elle avait eu beau témoigner d'une intrépide intelligence et rivaliser de robuste fermeté avec le plus énergique de ses frères, ses parents n'avaient rien voulu entendre. La vocation d'une fille et particulièrement d'une aînée de famille nombreuse à la campagne, où l'argent manquait désespérément, était de se rendre utile à l'économie ménagère. Père et mère s'étaient donc entendus pour lui désigner sa voie et la lui imposer avec une sévérité qui n'avait d'égale que leur certitude d'agir pour le salut d'une fille menacée par le démon de l'orgueil.

Pas de discussion ! Ursule ferait un apprentissage de culottière. Ursule produirait un revenu supplémentaire pour la famille, en taillant de solides pantalons, vendus aux paysans des environs. Ursule, en plus, retaillerait gratis de nouveaux pantalons à partir des vieux, pour l'armée de toute sa parenté masculine, des pantalons qui ne coûteraient que le prix du tissu, réutilisé jusqu'à ce que la grosse futaine, si raide, si pénible à manier, se transforme en un torchon avachi, qui fuyait sous les ciseaux puis l'aiguille.

Malheureuse Ursule ! Elle en avait passé, des heures, à tirer le fil en ressasant farouchement son amertume ! Au point qu'elle avait la réputation, parmi ses frères et sœurs, auxquels aussitôt mariée elle avait tourné le dos dans un mouvement de révolte et définitivement, d'être quasiment une mégère.

Or j'étais bien placée pour savoir qu'il n'en était rien, puisque la Tante Ursule, depuis son veuvage, à l'époque où j'entrais dans l'adolescence, était de temps à autre invitée chez mes parents. Ma mère était en effet la seule personne qu'elle acceptait de voir dans sa nombreuse famille. Sans doute percevait-elle chez sa nièce la recherche d'une identité personnelle qui non seulement ne se coulait pas dans le moule du conformisme le plus banal, mais s'insurgeait contre l'emprise du patriarcat, mon grand-père, qui

depuis longtemps ne l'opprimait plus visiblement, tout en la poursuivant comme un fantôme brandissant des chaînes dans le labyrinthe intérieur.

Cette contestation de l'autorité dominante avait tout pour plaire à la vieille tante, dont la vocation avait été étouffée dans l'œuf et si tyranniquement que la victime n'avait jamais pu pardonner l'offense faite à sa jeunesse, à son enthousiasme, à son immense désir d'indépendance.

Soi-disant revêche et ronchon, la Tante Ursule me ravissait par son humeur fantasque et ses réparties fulgurantes. Les jours où elle débarquait chez mes parents, la cuisine où l'on mangeait sans cérémonie sortait soudain de la routine familiale, comme électrisée par cette bizarre et énergique parente, rien moins que tendre avec tous ceux qu'elle estimait complices de la soumission forcée dont elle n'avait pu se libérer qu'à vingt-sept ans.

Mon père, qu'agaçait parfois les positions catégoriques et obstinées, l'humour ravageur et la susceptibilité de la vieille tante longue et maigre, fagotée comme une caricature de touriste anglaise dans les Alpes, ne la respectait pas moins, reconnaissant chez elle une qualité très rare : le refus d'être domestiquée.

Née peu après la guerre de 1870, dans la maison isolée louée par la commune vaudoise à son garde-forestier, mon arrière-grand-père, la Tante Ursule ne se plaignait pas d'avoir été, dès son plus jeune âge, la servante naturelle de ses petits frères et sœurs, une année sur deux ou presque amenant une nouvelle naissance.

Les choses avaient changé quand les frères et sœurs, mais surtout les frères, ayant grandi, avaient continué de réclamer ses soins et de se défiler, comme des tyranneaux qu'ils devenaient, dès qu'il s'agissait de donner un coup de main, d'autant plus que leur mère continuait de harceler l'aînée :

*– Ursule, va chercher des pommes à la cave! Ursule, va fermer les volets!
Ursule, va étendre la lessive! Ursule, va rentrer les poules!*

Ursule, exténuée, s'agrippait. Heureusement qu'il y avait l'école! Un paradis pour Ursule, qui enfin avait la paix et n'était plus traitée comme une Cendrillon, mais comme l'élève attentive, ardente et éveillée qui enchantait le maître d'école. Pas étonnant si ce dernier lui demandait de plus en plus souvent son concours, quand l'un des degrés dans la classe, qui en comptait plusieurs, avait besoin de toute son attention. C'était elle qui lisait une histoire aux plus petits, elle qui dictait un texte, elle qui contrôlait les corrections d'un problème.

Parmi les élèves de cette régente improvisée, plusieurs des tyranneaux domestiques n'étaient pas sans ressentir du dépit. D'ailleurs Ursule, qui n'était pas une sainte aux yeux baissés, prenait plaisir à cette revanche du sort, qui changeait la bonne à tout faire en maîtresse d'école, imbue de ce qu'elle pensait être sa propre supériorité et celle du savoir, dont elle se voyait déjà la servante, dans un austère et non moins magnifique avenir.

La situation d'Ursule, à la maison, ne faisait qu'empirer. Moins studieux qu'elle, ses frères et sœurs, dont elle prétendait surveiller les devoirs scolaires, jamais assez parfaits à son goût, l'avaient surnommée la régente-au-long-nez. Ils ne manquaient pas une occasion de la faire enrager, en cherchant par toutes les crasses, railleries et outrageantes grimaces à la rabaisser.

Quant à ses parents, ils commençaient à s'inquiéter de cette volonté conquérante, chez leur aînée, qui n'entraînait pas du tout dans le programme prévu pour les filles, comme de toute éternité.

D'où le drame, les cris, l'impuissance, la fureur : échec du grand rêve, pour Ursule, de devenir maîtresse de sa propre vie, en accédant à la fonction de maîtresse d'école.

Emprisonnée dans son époque et son milieu, Ursule avait vu se refermer brutalement l'ouverture qui s'était offerte, et promettait une vie libérée de la pesante servitude. Elle n'avait pas pu échapper à l'apprentissage de culottière, ni aux interminables années d'une jeunesse avortée, prise en otage par la nécessité de gagner son pain sans être autorisée à quitter le toit familial, perdu en pleine forêt, loin du premier village.

Sa vie avait été immobilisée pour longtemps
Mais non pas son élan rebelle
Car elle ne s'était jamais accommodée
De la soumission.

À passé quatre-vingts ans, elle bouillonnait encore de fièvre insurrectionnelle quand elle racontait le martyre de sa vie ratée, comme elle disait, en ajoutant que rien n'avait pu la consoler de cette vocation contrariée, même pas les quarante ans de bonheur avec son mari, un homme de cœur, toujours content, généreux comme pas un et d'une patience à toute épreuve.

À cet endroit du récit mon père et ma mère se jetaient un bref coup d'œil. Il en disait long sur le caractère d'aimable mollusque du brave homme de mari. Sa confortable coquille lui avait permis de supporter fidèlement et sans piper mot l'effervescence pas très charitable, ni toujours polie, de l'inénarrable Tante Ursule, anarchiste sans le savoir, qui n'avait jamais reconnu l'autorité d'aucun maître, sans toutefois remettre en question son propre penchant à l'autoritarisme.

Moi qui l'écoutais, à un âge où je commençais à me lasser des belles promesses de l'école, qui reposaient sur tellement de monotonie présente et d'ennuyeux avenir bien organisé, je me disais que la Tante Ursule, si elle avait pu réaliser son rêve libérateur, serait peut-être bien devenue à la longue, autoritaire comme elle l'était, une abominable régente-au-long-nez!

Maniaque et raisonneuse, ayant réponse à tout, bourrée de préjugés moralisateurs, elle se serait montrée parfaitement impitoyable avec les élèves qui ne brillaient pas en classe et n'obéissaient pas à la baguette.

Si tout avait marché selon ses vœux, l'énergique originalité de la Tante Ursule aurait certainement fini par s'émousser sous la contrainte de la pensée disciplinée, favorisée par son caractère dominateur et par le métier. La régente-au-long-nez n'aurait pas déployé, devant l'auditoire de la cuisine, qui s'était réjoui d'avance de sa visite et l'accueillait comme le loup blanc, les trésors de brusquerie fantaisiste et cocasse de la Tante Ursule, secouant le gentil train-train quotidien. Même si elle avait souffert de sa vocation contrariée, même si ses frères et sœurs s'obstinaient à la considérer comme une vieille rosse arrogante et frustrée, même si elle continuait absurdement à en vouloir au monde entier, j'aimais mille fois mieux que la Tante Ursule ait été libérée par un destin effectivement cruel du rôle estimable, sérieux et socialement utile de compétente maîtresse d'école ! Car elle avait pu laisser grandir, à partir de l'empêchement même, la volcanique intensité de son élan libertaire.

Sa flamboyante énergie était tellement en avance sur son temps et tellement imprévue chez ce quasi squelette engoncé dans de vilains tailleurs écossais que la chère Tante Ursule s'était mise à ressembler, avec son nez qu'elle avait long, en effet, osseux et couperosé, à une sorcière loufoque, un vieux clown féminin, une mémé un peu folle dont l'intelligence audacieusement inventive et légèrement délirante ne faisait d'ombre à personne.

Ainsi le processus de la réalité présente activant le passé mort s'est-il enclenché un lundi de Pâques, au sud de Naples, tant d'années après les visites de la Tante Ursule dans la cuisine de mon enfance. La rebelle entre en résurrection grâce à l'épreuve du pique-nique communautaire, sur le pré où femmes et hommes

sont séparés comme par un mur dans la verdoyante unité de la campagne rayonnante de printanière splendeur. Soudain la sœur de Don Rocco, alter ego de la Tante Ursule, m'apostrophe :

– *Allora, che ne dice Lei, Signora, del mio fratello sacralizzato?*

Qu'est-ce que je peux lui en dire, moi, de son frère sacralisé, comme elle l'appelle avec une rancœur vindicative qui le dispute à l'ironie féroce? Je bafouille je ne sais quelle réponse qui n'en est pas une, sur l'accueil inespéré trouvé à la cure, mais ne réussis pas à bâtir une phrase un peu cohérente ni à la finir, tant mes pensées s'affolent, tant les mots restent coincés dans ma bouche, tant ma langue me fait souffrir, accrochée par l'hameçon que remonte l'implacable veuve, sœur aînée de Don Rocco. Or cette incapacité qui me condamne à un humiliant échec, signalant mon inadaptation malade au grand jeu de la guerre et de la séduction mené par la parole, déroute la Signora Bosco. Elle s'attendait à une réplique bien sentie de la part de la citadine d'une prestigieuse capitale, épouse d'un *Professore*, sans doute nantie elle-même de quelque diplôme... et rien ne vient à la surface que quelques malheureuses bulles, qui crèvent.

D'une voix toute changée elle dit, comme si elle s'adressait non seulement à moi, l'étrangère, mais à une inconnue en elle-même et aux femmes étonnées qui l'écoutent d'une oreille soudain plus attentive, dont la jeune fille au léger chapeau de toile blanche, qui relève la tête :

– *Al paradiso non ho tempo di pensarci, io...*

À ce *Moi*, je n'ai pas le temps de penser au paradis... autrement dit à la dimension spirituelle de l'existence, privilège de son frère le curé, elle ajoute une explication, en se comparant à une vieille chamelle, avec ses deux bosses sur le dos, la maison, le magasin et devant elle : un désert.

La sœur de Don Rocco n'a donc pas été confinée à sa vie privée de mère de famille. Elle a aussi une vie publique, puisqu'elle tient une épicerie, comme elle tient à me le fait savoir. Sa situation n'est donc pas comparable à celle de feu la Tante Ursule, qui non seulement n'a pas pu faire fructifier ses compétences et les rendre plus manifestes, mais qui a refusé d'avoir des enfants, tant son rôle de fille sacrifiée pour le bien des siens lui avait pesé. La veuve Bosco, née Vitale, est une personnalité et non des moindres dans la grosse bourgade campagnarde. Mais alors, si elle a pu accéder, contrairement à la culottière piégée dans la maison, à un rôle social complétant celui de la mère de famille, plusieurs fois grand-mère, et si elle a droit à la considération générale, en femme de tête qui mène son commerce avec autorité, quel est ce manque effarant, cette âpre déception, cette aridité dans son existence, qui la lui fait comparer à l'avancée de la vieille chamelle à deux bosses, dans les sables d'un paradis absent ?

Au diable la mélancolie !

Une espiègle petite potelée vient de braver les consignes d'obéissance, attirée par le joli chapeau de toile blanche coiffant l'amie du faune. Elle est bien décidée à s'en emparer. Tout se passe très vite, comme au cirque. Un petit ouistiti en dentelles blanches et rubans roses se précipite sur la jeune fille et hop ! tend la main, touche le chapeau... Plus de chapeau... Il s'est envolé... Secouant ses boucles brunes, qui brillent sous le soleil, l'amie du faune retient la petite potelée qui a failli tomber à la renverse et elle rit de son air interloqué, de ses yeux qui lancent des flèches noires, de sa bouche carrée qui fait la grimace et annonce les pleurs, prêts à noyer sous un nouveau déluge le monde qui lui résiste.

C'est alors que le chapeau revient en scène. Il danse autour de la petite potelée et hop ! s'enfuit à chaque fois qu'elle croit l'attraper. Chapeau ici ! Chapeau là ! Chapeau sautant comme une crêpe dans la poêle ! Hop ! Hop ! Chapeau montant, virant, planant

tout là-haut, hors de portée. Zzz... Le vaisseau volant redescend follement vers le pré... Il atterrit. Non pas dans l'herbe mais sur une planète grise : la tête de la Signora Bosco ! Car la prestidigitatrice à l'origine de ce folâtre numéro, c'est elle. La sombre tour de guet, hantée par un spectre sacralisé, s'est métamorphosée en une vieille mère à la vigoureuse fantaisie, spontanée, surprenante, absolument inattendue.

Ayant compris l'astuce la petite fille aussitôt se lance dans une nouvelle chasse et un nouvel assaut. C'est compter sans la vieille chamelle aux deux bosses. Gentiment mais fermement, elle saisit les deux petits bras tendus, avec leurs petites mains qui gigotent de convoitise, voulant à tout prix s'emparer du joli chapeau, le mettre bien en vue à la meilleure place, autrement dit sur sa propre petite tête de petit singe obstiné, tout occupé d'une idée fixe : avoir l'air d'une dame !

Cependant la vieille mère, qui ressemble à une montagne noire, momentanément couronnée de neige, a pris dans ses bras la polissonne, fascinée par le chapeau qui lui échappe. Tout en l'immobilisant énergiquement contre sa poitrine généreusement fatiguée, accueillante comme la maison de la nuit habitée par l'antique jeunesse de la voie lactée, elle l'embrasse dans le cou, la chatouille, la tripote partout. La petite potelée commence à roucouler de rire et en oublie le chapeau. Il est tombé sur le pré, où personne ne songe à le ramasser, tandis que la Signora Bosco, ayant perdu sa neigeuse couronne, invente la petite musique accompagnant le rire en cascade de la petite étoile, qui ne pense plus à voler la lune :

*Ridi stellina
e non pensare più
a rubar la luna*

Alléluia

Comme l'imprévisible Signora Bosco, le pré est en train de s'animer. L'amie du jeune homme timide n'a pas remis son chapeau mais s'est levée, se joignant à trois autres jeunes femmes qui s'en vont plus loin, sous les arbres. Les petits enfants ne sont plus réprimandés quand ils s'agitent et les plus aventureux se mettent à courir en zigzag. Bientôt les quatre éclipsées réapparaissent, chargées de paniers pleins de cerises, dont elles n'ont pas manqué de suspendre à leurs oreilles quelques couples du rouge le plus ardent, qu'elles s'amusent à faire danser sur leurs joues, en balançant la tête. Accueillies par une fanfare d'exclamations ravies, deux d'entre elles commencent la distribution parmi les femmes et les enfants.

Les deux autres, dont l'amie du jeune faune, s'en vont toutes guillerettes en direction de l'assemblée masculine, pour offrir à la ronde le trésor du chaud printemps.

Déjà elles disparaissent dans la masse des hommes debout. Elles semblent avalées par un noir cachalot échoué sur le pré, qui remue vaguement, à moitié mort, ou pesamment vivant.

Aimanté par la présence de la jeune fille aux savoureuses boucles d'oreilles, qui s'avance irrésistiblement vers lui, le jeune faune si mal adapté au rôle avantageux du mâle imperturbable va-t-il retrouver l'inspiration de la rencontre, qui rend les timides plus audacieux que les téméraires et les désorientés confiants dans le vertige qui les conduit ?

Le pique-nique touche à sa fin. Les femmes se lèvent, époussetant du plat de la main leurs jupes ou robes et rejoignent les hommes. On retrouve Julien. Les verres et les bouteilles vides tintent dans les paniers. Des noms sont criés dans toutes les

directions, rappelant les enfants qui ont profité du désordre pour prendre le large et se poursuivent, jouent à cache-cache, tournent comme des toupies, culbutent dans l'herbe ou essaient de se suspendre aux premières branches des arbres. La plupart des villageois, venus à pied, s'apprêtent à reprendre le chemin de traverse, qui mène par les champs directement au bourg.

Le curé et sa sœur aînée demeurent en grand conciliabule devant la petite Fiat. Il est question de se retrouver tous ensemble chez la Signora Bosco, avec l'un de ses fils, ses deux filles, ses gendres, ses petits-enfants, un autre frère, sa famille et des voisins.

Seulement l'imposante Signora Bosco, facilement essoufflée, qui est venue par la route dans une charrette tirée par un gros cheval, ne veut pas entendre parler d'abandonner cet équipage, conduit par un jeune rouquin flegmatique, son livreur et manutentionnaire à l'épicerie. Don Rocco a beau lui représenter tout l'avantage qu'elle trouverait à monter dans la Fiat pour être plus vite chez elle et surtout en même temps que ses invités, la Signora Bosco lui coupe la parole :

Ma che più presto ? Comment ça, plus vite ? Bêtise et insanité ! Se plier en deux dans cette boîte ridicule, qui à entendre ses ronflements se prend pour un avion et tousse la même fumée toxique que les usines du nord, qui expulsent ces engins puants à la chaîne, comme des crottes de bouc ? Rien que d'y penser lui donne des palpitations et lui retourne l'estomac ! Elle n'a pas besoin de vitesse décuplée pour s'évader des tourments de la terre et arriver tout droit chez les diables ! Si d'autres ont leur fauteuil réservé au paradis, dans la blanche compagnie des anges et en attendant peuvent se payer des sensations fortes au volant, comme des gamins dans une fête foraine, grand bien leur fasse !

En bref : ceux qui veulent arriver chez elle avant qu'elle y soit n'ont qu'à patienter devant la porte et *Basta* !

Médusé, le chœur muet de la parenté semble attendre, après la théâtrale virulence de cette tirade, un sermon bien sévère de la part du curé ou un claquement de portière au nez de la veuve irrévérencieuse, pour lui signifier sans autre forme de procès le refus pur et simple de son invitation.

Cependant, comme si de rien n'était, Don Rocco me fait signe d'entrer dans sa voiture. Voyant que la Petite Aline regarde avec envie le cheval placide entre les brancards de la vieille carriole où deux fillettes sont déjà montées, il demande à sa sœur, au visage éclairé soudain de son plus maternel sourire, d'emmener aussi la petite étrangère. Le duel entre Don Rocco, le patriarche consacré, et la Signora Bosco sa sœur aînée, énergique patronne d'un commerce et plusieurs fois grand-mère, est-il évité pour autant ? Admirant la réaction pacifique de notre ami le curé, si peu conforme à sa nature dominatrice mais révélant la rare noblesse de son grand cœur, plus grand que le grand respect qu'il estime dû à sa fonction sacrée, je me demande, inquiète, comme sous un ciel d'orage troué par une éclaircie mais non moins chargé d'électricité, quelle explosion se prépare encore entre ces deux pôles magnétiques de la famille Vitale.

Dès le ronflant départ, à pleins gaz, de la petite Fiat en direction du bourg la magnanimité de Don Rocco entre en phase décroissante.

Il faut dire qu'une jeune parente du curé et de sa sœur, qui s'est tenue prudemment à distance pendant le dangereux numéro improvisé par l'indocile vieille dame, a surgi in extremis à la portière pour demander, avec un air d'hésitation charmante mais bien décidée à ne pas lâcher la poignée, à laquelle elle s'agrippe, si elle ose prendre la place laissée libre. Agacé d'avoir à serrer le frein à l'instant même où il va lancer la voiture, Don Rocco jette un regard noir vers sa droite, qui englobe dans une même réprobation la nièce intempestive et Julien. Ce dernier vient non seulement

d'ouvrir la portière et de saluer l'aimable apparition avec son sourire le plus avenant, mais s'apprête à me rejoindre sur la banquette arrière. Voyant l'air courroucé du conducteur, il renonce aussitôt à offrir poliment son siège à l'avant et la demoiselle, en s'excusant mille fois, se plie en deux pour s'installer à mes côtés.

À peine en place dans la voiture enfin lâchée sur la route et qui prend bruyamment de la vitesse, la jeune fille perd son air de frêle oiselle en quête d'un nid protecteur. Pleine d'assurance elle remercie tout le monde, répétant quel plaisir, quelle joie elle éprouve à rencontrer les amis de Don Rocco, son *carissimo zio*. Ces effusions préliminaires étant expédiées avec brio, le ton se fait carrément péremptoire. Comme pour mettre à profit le temps limité du parcours en compagnie du personnage localement important qu'est le curé et du *Professore* plus considérable puisqu'il vient de Paris et du règne actuel de la science, la jeune Vittoria, fille cadette du cadet de la famille Vitale, se lance en championne sur le tremplin oratoire. Dominant le rugissement du moteur elle impose aux trois autres voyageurs un portrait d'elle-même aussi spectaculaire que si elle avait à défendre ses qualités et compétences pour obtenir un poste directorial.

La demoiselle à l'ambitieux avenir étudie en effet les langues et les principes du management dans une excellente institution d'État, à Naples, formant les futurs cadres de l'industrie touristique. Elle compte bien, grâce à ses notes particulièrement brillantes, obtenir une bourse d'excellence, pour ajouter à son curriculum un semestre ou deux dans une célèbre école hôtelière des bords du Léman. Rien ne l'empêchera alors de partir pour un stage en Floride, où elle est prête aux plus opiniâtres efforts pour s'accrocher, assure-t-elle, ayant déjà l'idée d'y faire carrière et d'échapper définitivement à la routine européenne. Ménageant la susceptibilité du vieil oncle curé, soufflé par l'autorité de sa nièce, qui le laisse pantois, elle martèle son credo : si l'Europe demeure

insurpassable dans la transmission des hautes valeurs spirituelles, il faut reconnaître qu'elle limite fâcheusement, par des lois désuètes, le dynamique essor de l'économie et les croissants profits du marché libéralisé.

La future manager, teinte en blond, insatisfaite de son tailleur de confection et de sa blouse en polyester mais qui à n'en pas douter va bientôt perdre toute allure provinciale, tant elle est douée pour les miracles de l'ambition, dévide son programme de vie comme si elle répondait à une série de questions si naturellement en suspens sur toutes les lèvres qu'il n'est nécessaire à personne de les formuler.

Pas de doute : sa volonté tyrannique dépasse les deux dos masculins qui bouchent momentanément la vue aux passagères de la banquette arrière. La jeune femme est comme propulsée en avant, vers une route incroyablement plus large que celle qui nous mène ensemble à la demeure de la Signora Bosco. Dans son esprit à l'affût du succès la petite Fiat minable, son conducteur vieillissant et les étrangers qui ne se soucient pas de l'inconfort du médiocre bolide sont définitivement condamnés à la casse.

Crispé à son volant l'oncle curé s'assombrit mais sa méfiance à l'égard des femmes semble hors de cause. Car le volontarisme de sa nièce n'est pas pour lui déplaire et c'est avec fierté qu'il la voit marcher à si grands pas vers une si belle carrière. Seulement la réussite ne risque-t-elle pas de nuire à son salut ? Voilà ce qui le tarabuste, l'empêchant de se féliciter tout à son aise des remarquables talents de la jeune Vittoria Vitale, dont le réalisme acharné contrariera peut-être l'heureuse installation dans l'au-delà. Mais soudain la lumière éblouit le patriarche et lui fait dire, quand la Floride apparaît comme une fée dans la petite Fiat :

— *In America, poi, chissà se non ti trovi il bravo ragazzo, in gamba come te, che ti darà voglia di sposalizio e di bambini...*

À l'idée du brave garçon, aussi capable qu'elle-même, qui lui donnera peut-être envie, en Amérique, de se marier et d'avoir des enfants, la nièce laisse fuser un rire bizarre, un peu niais, presque ému, qui montre que le désir du bon oncle n'est pas si éloigné du rêve intime que la performante aimerait bien harmoniser avec une carrière en vue. C'est ainsi que l'idéal de la famille réconcilie l'oncle qui veut promettre le ciel et la nièce tenant à gagner un bonheur qui éblouit sur la terre.

La petite Fiat arrive au bourg et se pose devant la maison de la Signora Bosco. Personne, comme prévu, pour nous ouvrir la porte. Côté rue, l'épicerie a son store baissé. Côté cour, où on accède par un étroit passage entre deux murs, toutes les fenêtres de l'habitation disparaissent derrière leurs volets clos, solidement verrouillés de l'intérieur. Seul un soupirail, au ras du sol, protégé par de forts barreaux, laisse entrevoir l'obscurité d'une cave. Mais le bon vin reste au tonneau. Don Rocco ne nous invite pas à nous asseoir sur les bancs, autour de la table vide, sous le chèvrefeuille en tonnelle, recouvrant la moitié de la petite cour entourée de vieux murs. Devant la maison inaccessible, il tourne en rond, pesamment, comme un ours entravé, laissant entendre de sombres grognements.

– *Lo so io, però, dove la zia nasconde la chiave...*

C'est Vittoria qui a parlé. Elle le sait, elle, où sa tante cache la clef... Elle le sait et n'a pas pu s'empêcher de le dire, sans égards pour la déconcertante Signora Bosco dont elle ne comprend pas l'attitude. Il lui plaît trop de jouer le beau rôle de l'initée, grâce à laquelle pourra s'ouvrir la porte et s'éclairer le lustre du salon de réception, en attendant que les volets soient débarrés.

Comment Don Rocco pourrait-il résister à pareille invite, si justifiable et qui répond si exactement à l'impatience de son désir : présenter à ses hôtes le paradis de la maison qui a été celle de son

enfance, tout en montrant à sa sœur, la rebelle impossible à raisonner, qu'elle ne mène pas le chef spirituel qu'il est par le bout du nez ?

Il ne reste plus à la nièce qu'à désigner la cachette, au fond d'une vieille chaussure boueuse entre des outils de jardinage et à l'homme vieillissant qu'à cueillir la clef dans la main de la jeune Vittoria Vitale, au sourire modestement triomphant.

Déjà s'ouvre la porte. Cependant le curé, qui vient d'entrer, ne trouve pas le moyen d'allumer la lumière. Sa sœur, en partant, a-t-elle déconnecté le circuit électrique ? *Che pazza!* Quelle folle ! Don Rocco continue donc de bougonner, en tâtonnant dans le maigre jour qui entre par la porte ouverte. On devine d'un côté la cuisine et de l'autre une salle assez vaste, où on aperçoit confusément une table massive avec de nombreuses chaises, un canapé sombre, de gros fauteuils enfouis dans l'ombre et la tache vaguement claire d'un lampadaire, qui persiste à demeurer éteint.

Vittoria reste prudemment à l'extérieur, indécise, peut-être inquiète, soudain, ne sachant plus au juste ce qui va se passer dans cette maison déserte, obscure, qui résiste aux intrus.

Choc sourd. Bruit de verre brisé. Qu'est-ce que c'est ?

On reste cloués sur place, atterrés, tandis que la lumière, quelques secondes après, jaillit du grand lustre. Il n'y a personne dans la pièce. Don Rocco a disparu. Par terre, crûment éclairés par la couronne de chandelles électriques au plafond du salon, sont répandus les débris d'un vase, d'une transparence lunaire comme un brouillard irisé par un lointain soleil, à présent en mille miettes.

Les roses rouges que le beau vase avait contenues gisent en désordre, dans une grande flaque.

Vittoria s'élance à l'intérieur. Le curé referme la porte du placard, à l'entrée, qui le cachait à la vue pendant qu'il s'affairait sur le tableau électrique. Remue-ménage dans la cuisine. Puis l'oncle et la nièce réapparaissent, l'un tenant un balai, l'autre une seille et un torchon.

Nul ne dit mot.

C'est seulement quand les morceaux du vase ont été ramassés, les fleurs enlevées, l'eau époncée et le grand lustre éteint, parce que Don Rocco et Vittoria avaient repoussé tous les volets, qu'on franchit le seuil et pénètre, mal à notre aise, dans le salon.

À cet instant, dehors, devant l'épicerie, on entend un léger bruit de clochettes. C'est la carriole qui s'approche. Elle s'immobilise dans la rue, à deux pas. On entend le gros cheval qui s'ébroue. On entend siffloter le rouquin flegmatique. On comprend qu'il attache la bête et puis marche vers la cour, où sont apparues les trois petites filles, précédées par la Signora Bosco.

On voit l'innocent cortège s'arrêter à l'orée de la tonnelle au chèvrefeuille et l'imposante grand-mère, étonnée de nous trouver debout, muets, à l'intérieur de la maison, s'avancer seule vers la porte grande ouverte :

– *Ma che succede?*

Comment lui dire ce qui se passe? Ni le vieux prêtre, ni la jeune femme et future manager, ni le *Professore*, ni la mère de la Petite Aline, aucun de nous ne se sent capable d'expliquer la désastreuse aventure qui tous nous a pris de court et nous consterne.

– *Dove siamo, perbacco? Nel castello incantato? Vediamo un pò se la principessa si lascia baciare... Avanti diavolo, fatti coraggio!*

C'est ce diable de rouquin, qui oublie son flegme habituel en invoquant Bacchus et qui rit, se demandant s'il arrive dans le château enchanté, où la princesse, peut-être, si le diable a du cran, se laissera embrasser...

Ajoutant le geste à la parole, le diable se glisse vivement dans le salon, attrape Vittoria par la taille et sans hésitation lui colle un brûlant baiser. Il a cherché ses lèvres... Mais la demoiselle, d'un mouvement instinctif, sans brusquerie quoique fermement, s'est libérée...

À cet instant la jolie bouche a pu s'ouvrir et l'histoire de la clef, de la lumière introuvable, du buffet heurté par Don Rocco dans l'obscurité, des roses rouges ramassées par terre au milieu des débris du précieux vase et mises dans un pot à eau, à la cuisine... tout a été raconté. Réaction de la Signora Bosco ?

– *Avete salvato le rose? Tutto bene allora!*

Vous avez sauvé les roses ?

Alors tout est bien !

Par la lucarne d'une petite phrase
À la stupéfiante générosité
Le simple élan et la dynamique inconnue
Des mondes en création s'unissent
Le vieux colosse des Obscurités sacralisées
Et des Lumières à l'inexorable empire
Jette un regard ému troublé infiniment neuf
Sur sa sœur la grand-mère insoumise
Qui vient pacifiquement de libérer
Le volcan qui flamboie sous les vagues
Alors par l'éclair
De noble égalité qui relie

Les humains à l'au-delà
D'eux-mêmes de leur famille
De leur clan céleste ou pragmatique
On devient leurs filles et leurs fils
Enfantés par le salut des roses

Dans la demeure
Du vivant mystère

Quelle fête, les amis! Déjà le rouquin charmeur file à la cave et en remonte, les bras chargés d'une fiasque au ventre énorme et d'un salami de priapique envergure. La table est mise en deux temps trois mouvements, non pas au salon mais sous le chèvrefeuille, dont l'approche du crépuscule fait rayonner le délicieux parfum. Le pain est coupé. Les autres convives arrivent tous ensemble. La cour étroite retentit des exclamations de bienvenue, des taquineries, des rires de la compagnie. Hommes et femmes prennent place à leur guise sur les bancs. On trinque. Les enfants, qui jouent à la balle, risquent à tout moment de fracasser un verre et de faire une tache sur la nappe blanche, en papier. Mais qui diable se soucie de l'accident possible, probable, inévitable? Tant pis pour la casse. On l'accueillera aussi. *Salute!*

Car le bienheureux vin ne coule
Que fugitivement
Le pain de l'immortel accord

N'est que fugitivement partagé

Sous l'enivrante floraison
Du chèvrefeuille enraciné
Dans la douleur de vivre

Et le succulent salami bien poivré

Ne se multiplie pas en permanence
Dans l'ombre légère sous la tonnelle
Comme rondelles de soleil

Levant ou déclinant

Mais le souvenir le rêve la vérité
Du repas de fête improvisé
Sur la nappe en papier

Couleur de brume ou de pleine lune

Mais la nostalgie des roses
D'un rouge intense à la vie brève
Mais l'envol des brûlants baisers

Qui ne sont ni vraiment dérobés

Ni vraiment esquivés
Illuminent le cœur
Pour les siècles des siècles

Alléluia !

L'absence la détresse
La mort peuvent venir
On leur dira : Hélas !

Et puis : Entrez !

Alors ensemble dans la solitude
L'au-delà en cendres le vide
On boira encore à la santé

Du frémissant voyage

Car la quête des dominations
La crispation des possessions
La méfiance la peur la panique

L'anéantissement se dissipent

Fugitivement
Et à jamais
Alléluia !

Alléluia !

Tempêtes

La future manager n'en revient pas de l'absence de réprimande, pour la seule raison qu'elle n'a pas flanqué les roses rouges, dont certaines avaient pourtant souffert de la chute, à la poubelle. On dirait que frémit une nouvelle Vittoria Vitale...

La petite personne opiniâtre, programmée par sa volonté de finir en Floride, le paradis fortuné, n'a pas complètement disparu, loin de là. Mais elle laisse entrevoir une autre jeune fille, étrangère aussi bien à la demoiselle tout sourire qu'à la maîtresse femme, alors qu'elle habite la même existence, à la manière d'une rivière prise dans la glace au long du même parcours, où l'on devine par endroits, là où se fragilise la couche opaque ou brillante comme un miroir, le mouvement de l'eau qui continue, quoique solidifiée en surface, à suivre sa vocation mobile, insaisissable.

La flamboyante entrée en scène du rouquin, soudainement guéri de son flegme ironique, va-t-elle faire craquer d'un coup la chape de glace, que l'étonnement a commencé à fissurer? Peut-être... Mais combien de temps peut durer l'ardente saison et danser la princesse dans les bras du diable à la chevelure en feu, auréolé d'un nom de baptême paradoxal, puisqu'il s'appelle... Angelo?

Entre ce diable d'Angelo et la jeune Vittoria Vitale, indubitablement émoustillés l'un par l'autre et dont les yeux se cherchent, remplis d'un délicieux vague à l'âme...

Il ne faudrait pas oublier
Avant de se plaire à chavirer d'extase
En rêvant du nouvel amour
Que non seulement subsiste une brumeuse couche
De réticence envers l'instinct torrentueux
Que dégèlera en un rien de temps

Le voluptueux échange des caresses
Mais encore l'épaisseur polaire
Du monde hostile à toute fissure
Dans la logique de la domination.

Révélatrices à cet égard sont les réactions autour de la table, où chacun s'est aperçu de l'amoureux manège entre le rouquin charmeur et la charmante Vittoria.

Ils ont fini par s'éclipser, en proclamant la détonante ardeur de leur escapade avec une Vespa qui part sur les chapeaux de roues et dont la tapageuse accélération résonne dans la petite cour comme l'éruption d'un Vésuve indomptable qui secoue les convives et risque de faire pas mal de dégâts.

Première à commenter l'explosive disparition : la Signora Bosco. De son côté, pas de jugement. Elle se demande seulement qui va s'occuper du pauvre cheval, sinon la vieille patronne, avec son mal de dos et en ronchonnant, avant de bénir les jeunes dont le cœur n'est pas déjà fermé à l'imprévu puis d'aller dormir, toute seule pour l'éternité...

La mère de Vittoria n'apprécie pas du tout cet affectueux hommage à la jeunesse. Elle rétorque, s'adressant aigrement à sa belle-sœur, le visage crispé par un furieux dépit, qu'elle n'a jamais aimé les rouquins. Vilaine engeance ! Non, elle ne sait vraiment pas pourquoi la vieille épicière s'est encombrée de ce fainéant, qui se fiche du monde entier. Un moins que rien. Famille de dispersés un peu partout, on ne sait pas bien où... Père mort, si vraiment on lui a connu un père... Pas de terre... Pas d'argent...

D'une voix grinçante qui déraile dans l'aigu, la mère vitupère à présent sa fille envolée. À quoi pense cette *cretina di Vittoria*, pour ne pas même jeter un œil sur l'ingénieur De Santis, un homme bien convenable, avec sa villa de dix pièces sur la mer et son Alfa

Romeo. En voilà un qui porte une montre de marque et pas une boucle d'oreille comme une fillette. Chaque jour férié, quand la fille est de retour à la maison, il vient boire le café avec la grappa. Et la mère ulcérée de foudroyer du regard son vieillissant mari, comme si elle exigeait du rubicond Gino, enfermé pour le moment dans un bougon silence, qu'il tire les bénéfices de toute cette grappa de première classe en s'engageant à prendre les mesures qui s'imposent.

Le père de Vittoria, pour qui le bon vin, ayant coulé depuis le matin, tourne soudain au vinaigre, secoue dans le même sac de sa colère de dressé à la rogne les trois femmes qui gâchent la tranquillité de sa digestion : la fille, la mère, la sœur aînée. Il glapit que ça lui aurait bien plu, à la mère dépitée, de jouer elle aussi à la patronne, dans la maison de dix pièces de l'ingénieur à l'Alfa Romeo, pour oublier que chez son père à elle, qui vivait de la pêche aux calamars, ils étaient dix dans une seule pièce. Quant à sa fille, cette salope, il ne va pas avoir pitié de son petit cul qui la démange. Elle fera moins la fière quand il l'aura cognée. Après quoi sa hargne se déverse sur sa sœur, qu'il menace de lui fracasser sa vitrine et tout le bazar à l'intérieur de son maudit commerce, *se quel Angelo dal pelo rosso*, si cet Ange au poil rouge, comme il dit, lui vole sa fille. Est-ce qu'il n'a pas d'abord ensorcelé la veuve, toute grand-mère qu'elle est, grise pour ce qui est de la tignasse mais pour sûr pas toute blanche côté réputation ?

Don Rocco, en pacificateur de la famille et sermonneur consacré tente de calmer Gino, violent en paroles mais moins brutal en réalité. Il ne faut pas se fixer sur l'idée de la catastrophe, dit le curé. Car la brave petite, autrement dit Vittoria, a la tête sur les épaules. Quant à Angelo, il est un peu désinvolte, c'est vrai, mais passablement futé. Il paraît qu'il s'est mis dans les bons papiers d'un vieil artiste célèbre, qui vit quasiment en ermite sur un îlot tout sec et lui aurait légué plusieurs de ses tableaux, des horreurs qui vaudront des millions. Absurde époque ! D'ailleurs ce

personnage, dont la grande fortune reste à contrôler, pose problème aux autorités ecclésiastiques et civiles : il prétend à sa mort être brûlé au bord de la mer, comme un Indou au bord du Gange. Que la Madone nous protège des offensantes lubies ! Puis le curé en revient au départ des deux écervelés. Ils auront tout simplement filé jusqu'à cette stupide discothèque de Tito Titone, sur la route de Positano. S'il leur plaît de s'enivrer avec du vacarme, c'est après tout comme son cher frère avec de la grappa. Vie orpheline de Dieu et de Son Église... Pour chasser le grand vide on invente ce qu'on a toujours connu : la frénésie de la bête.

– *Che disgrazia!*

Quel malheur, en effet ! Le curé a réussi à faire taire momentanément les furieux, mais pas à dissiper la rancœur. La Petite Aline, qui a cessé de jouer, se serre contre sa maman :

– *Est-ce qu'on s'en va bientôt ? Je suis fatiguée...*

Oui, la fête est finie. Un air piquant prend possession de la cour, que l'obscurité gagne. Les invités s'extraient des bancs. Après les salutations et remerciements d'usage, sèchement expédiés côté parents de Vittoria, tout le monde se disperse. La petite Fiat reprend la route, toujours aussi bruyante mais avec un conducteur attristé et des passagers suivant dans un demi-sommeil des parcours de pensée qui ne se croisent pas. La femme à l'arrière se dit que les roses ont bien peu de chances de durer entre le fantasque Angelo et Vittoria, la future manager, que son éducation opportuniste, sa nature volontaire, sa tête bien remplie, fixée sur un prestigieux avenir, empêcheront d'être durablement sensible à l'apparition de l'intrépide rouquin, dont le baiser a frôlé ses lèvres et dont le regard, pendant la fête, a déjà franchi le seuil des sensuels délices... Une passade pour Angelo lui-même, probablement. Ou un crève-cœur, qui le rendra plus effrontément désinvolte et d'une ironie plus amère.

L'année suivante, quand on retourne sur la Côte Amalfitaine, on ne revoit ni l'un ni l'autre et pas non plus la Signora Bosco, en visite chez l'une de ses filles, à Palerme. On pourrait interroger Don Rocco, bien entendu. Pourquoi ne pas le faire? On n'a pas envie d'entendre le curé se féliciter des performances de sa nièce à poigne et passer sous silence la vie obscure d'Angelo, qui n'a jamais eu de flamboyant, à ses yeux, que sa chevelure de diable qui s'acoquine avec un vieux toqué, artiste peut-être, riche il faudrait voir et pour sûr maudit importateur de rites païens.

On connaît les jugements à l'emporte-pièce du colosse patriarcal qui fait de l'ombre à notre ami à la lucarne : autant ne pas les susciter. Un inoubliable événement a d'ailleurs éclairé la double face et l'unique énergie de Don Rocco, mis en demeure de choisir impulsivement, dans le bouleversement d'une tempête qui a noirci le ciel en quelques secondes et plié les arbres jusqu'à terre, entre sa bienveillance profonde et sa méfiance atavique de tout ce qui échappe à la sécurité mentale et spirituelle.

Encore une histoire de clef!

Un matin, deux jours avant le départ, à la fin du premier séjour, le colosse patriarcal déboule en trombe dans la cuisine, où nous sommes occupés aux rangements après le petit-déjeuner. Il faut tout lâcher et à l'instant le suivre! Il vient de songer qu'il ne nous a pas montré son verger, pourtant proche de l'église. Pas question de nous laisser regagner Paris sans nous munir d'un grand panier de citrons. C'est l'occasion ou jamais de l'accompagner, pour l'aider à les cueillir. Demain, il sera trop tard, d'autres occupations le retiendront. En route donc, à grands pas, pour le verger.

La vision du panier de citrons, symbole de la rencontre acide et lumineuse, qui doit rester en vie malgré l'inévitable séparation et se propager dans la grisaille de la lointaine grande ville, occupe si passionnément son esprit que Don Rocco ne porte aucune

attention aux bourrasques ni à l'obscurcissement des lointains, où de minute en minute se referment les dernières lucarnes de ciel clair. Aussitôt dépassés les quelques mètres abrités par l'imposant édifice de l'église, un vent à couper le souffle, annonciateur du pire, s'abat sur les marcheurs échevelés, obligés d'avancer pliés en deux et de biais.

On tente de rendre le patriarche attentif à la tempétueuse menace. Il nous traite de citadins frileux, effarouchés par les courants d'air et accélère l'allure. Il faut croire qu'il sait d'expérience à quoi s'en tenir. Allons-y, on verra bien.

Nous voilà dans les murs du verger. Un paradis suspendu entre terre et ciel, en terrasse au-dessus de la mer et dépourvu des tristes voiles noirs, que Don Rocco n'a pas eu le temps de mettre en place. Un paradis pour moitié planté de vieux oliviers grisonnants, aux troncs tortueux et pour moitié de citronniers qui portent, à demi cachés sous leur feuillage d'un vert sombre et laqué, d'innombrables fruits à l'écorce d'une clarté d'astres mûris sur terre mais en danger d'être détruits, comme le reste du paradis, par l'attaque évidente à présent d'un ouragan d'effrayante envergure. Vite on assied la Petite Aline au coin de deux murs qui la protègent plus ou moins. Vite les citrons sont coupés sur leurs branches, difficiles à maintenir, qui paraissent se débattre et fuir en tous sens. Vite le panier, qui va s'envoler, est plaqué au sol par le poids de la première récolte.

Mais le gros temps soudain se transforme en orage effréné, en cyclone, en apocalypse.

Des éclairs secouent les lointains et se rapprochent. Les feuilles sont arrachées par paquets, comme en automne. Les cailloux volent. Le panier se renverse. Les citrons roulent sur la pente et Don Rocco leur court après, plus furieux que le vent, plus forcené que la tempête.

Je me précipite vers la Petite Aline, terrorisée dans son coin de mur, en criant que cette obstination est démente, qu'il faut rentrer et vite! Seulement les armées orageuses, venant de la mer, se jettent furieusement, à ce qu'on peut distinguer encore, quoique difficilement, à l'orient de l'église, du côté où est située l'habitation.

Julien demande à Don Rocco, non sans un perceptible émoi et une grandissante désapprobation, parce que la grêle commence à tomber, glaciale et drue, s'il n'y a pas moyen de se réfugier dans l'église, dont la porte est relativement préservée, pour le moment, des assauts les plus violents.

C'est alors que l'homme vieillissant, qui ne veut pas renoncer à cueillir et surtout à transmettre le trésor du verger, a le regard qui chavire. Il met sa main dans sa poche.

Après un instant, une éternité, il sort la clef.

Une grosse clef de fer, à l'ancienne. Qui ouvre la grande porte du sanctuaire où lui-même, en cet instant, ne songe pas à se réfugier, ni à envoyer le *Professore* dont il a besoin pour achever sa tâche, mais qui est le seul endroit, à proximité, où la Petite Aline peut être mise à l'abri du soulèvement de la nature en révolution.

Seulement... comment laisser une femme...

Une étrangère à l'universelle religion

Une rebelle à la vraie croyance

Ouvrir la demeure de la Révélation?

Déchirant dilemme. Le combat intérieur est d'une violence extrême. Il nous semble voir l'ange aux ailes de vent saisir à la taille l'homme vieillissant et le plier peu à peu comme un arbre à son tour mais invisible, dont les racines tiennent bon et dont la cime s'incline vers la terre, sans se briser.

La main s'ouvre.
La clef est donnée :
Vai, ti prego, con la piccola.
E tu, ti prego, resta con me.
C'est la première fois qu'il nous tutoie :
Va, je t'en prie, avec la petite.
Et toi, je t'en prie, reste avec moi.

Le noble ami demeure cloué à l'incertitude, sous le ciel dont un tournoiement de nuées ténébreuses a pris possession. Il ne peut plus choisir la solution de facilité, respectueuse des usages sacralisés et conforme à la raison, exigeant d'abandonner l'absurde cueillette et de se replier tous, curé en tête, le plus rapidement possible dans l'église, à moins de cent mètres.

Quant à moi, je ne sais pas comment je traverse, broyant les doigts de la Petite Aline plus morte que vive, le court espace où pleuvent les éclairs et les grêlons. Pourtant, toute vacillante que je suis dans la violence du vent, dont les tourbillons m'étreignent en grondant comme pour m'enlever vers les lointains plombés et m'arracher ma fille, en la rejetant par terre comme une feuille effarée... J'avance avec la clé donnée.

J'avance au cœur du vacarme infernal
Je suis soulevée hors de la peur

Je sens s'ouvrir les ailes de feu et flamme
Dans mon dos trempé où le froid colle à la peau

Je vole en flèche pacifique avec ma fille désarmée
Vers la porte nouvellement accueillante

Qui ne repousse plus la vie brève

Et si j'avance vraiment, c'est grâce à l'homme dévasté par un intime ouragan, qui pour ne pas sacrifier l'offrande toute terrestre des citrons prend le risque d'abandonner entre des mains profanes le sanctuaire qui donne un sens à sa vie.

À l'instant où je trouve la serrure et introduis la clef, il me semble que la formidable matrice de la tempête, si rudement en travail entre la terre, le ciel et le désarroi des vivants, vient de donner naissance à un frissonnement inaperçu, plus fort que tous les déchaînements.

Abasourdie encore, je m'assieds au fond de l'église déserte, avec la Petite Aline tremblante, qui peine à reprendre son souffle à l'intérieur du silence. Il fait presque nuit dans ce silence. Un jour éteint pénètre vaguement du dehors. L'ombre s'amasse dans les hauteurs et la petite lumière perpétuelle semble rougeoier dans les profondeurs d'un souterrain.

Immobile j'avance comme dans un mystérieux récit qui se déroule à l'intérieur de moi en même temps qu'au dehors, non seulement dans le silence de caverne primordiale qui m'enveloppe avec la Petite Aline, que le retraits dans la quasi obscurité déconcerte, mais aussi dans le verger où Don Rocco et Julien se démènent, mitraillés par la grêle, pour remplir le panier de citrons à la douceur acide.

La Petite Aline ferme à présent les yeux. Elle est près de s'endormir contre l'appui de mon corps maternel, fissuré par l'insaisissable et agrandi à l'infini.

Lumière! Aïe! Don Rocco vient d'entrer, suivi de Julien. Un flot électrique arrose le solennel édifice, de retour à sa rigide et ennuyeuse grandeur. Maintenant que le chœur apparaît figé dans une clarté blanchâtre, le petit rougeoiement toujours en éveil se remarque à peine, supplanté qu'il est par deux figures qui ont droit,

bien que séparées de l'autel, à un éclairage direct. D'un côté la Vierge, telle qu'apparue dans la petite grotte d'une imagination assagie par des siècles de sainte suavité, mollement drapée dans ses longs voiles blancs et sa robe céleste. De l'autre un portrait du Saint-Père, Jean-Paul II, en rutilante photo, qui a lui aussi son projecteur personnel, braqué sur le vénérable sourire, adulé des médias, et sur le regard pénétrant de l'astucieux dominateur à la volonté militante, que sanctifie la calotte immaculée, achevant de rendre irrésistible l'aura du bienfaiteur universel.

Le Christ en croix, revenu à sa place après la procession
Du vendredi saint baisse la tête
Plus impuissant que jamais sous la couronne d'épines.
Sans fin il recommence à douter de sa vocation
En libre et perpétuel renouvellement :
Ne pas chercher à sauver la face mais se donner à la vérité vive
Qui passe toute espérance et transmet le souffle inespéré.

Rayonne, au bout du bras robuste du curé qui n'a pas songé à remettre de l'ordre dans sa chevelure grisonnante, le cadeau. Le panier ramené du verger dévasté déborde de citrons petits et grands, boursofflés, pas calibrés, pas nettoyés, mais d'un jaune intensément jaune, comme des lunes changées en soleils, qui ressemblent aux mamelles de la bienveillance, gorgées de vent marin, de pluie drue et de grondements de tonnerre.

— *Adesso vi faccio scoprire il tesoro della mia chiesa!*

Un trésor? Dans cette église? Que Don Rocco va nous faire découvrir? Bon... On le suit à la sacristie.

La grande pièce carrée a ses murs couverts d'ex-voto, en forme de tableaux peints sur verre, la plupart du dix-huitième et du dix-neuvième siècles, qui représentent naïvement, avec vigueur, de ténébreuses tempêtes, dans une mêlée de flots et de nuages

tellement sombres que seuls permettent de les distinguer les crêtes blanches, écumantes, des vagues en délire qui montent à l'assaut du ciel et les fulminantes zébrures des éclairs, crépitant sur le bouillonnement de la mer. Perdus dans cette noirceur luttent et résistent des voiliers quasi couchés sur le flanc, mâts brisés, lambeaux de voiles malmenés comme bêtes à l'agonie dans une arène en transe. Quelques vapeurs aussi, à-demi engloutis, à la coque déchiquetée, encastrée dans des écueils ou dévorée par les flammes, qui jettent des lueurs échevelées et sinistres sur la sauvagerie de la mer et la férocité du ciel. Des naufragés, dispersés comme des miettes humaines dans ce chaos, dont on croirait entendre le monstrueux vacarme, répété trente ou quarante fois sur les murs, tentent de rejoindre la terre et appellent à la rescousse leur saint patron, ou la Vierge, ou le divin Patriarche, représentés dans une mandorle paisible et lumineuse, au-dessus de chacun des désastres. Ouvertes dans l'horreur du drame par la détresse des marins qui sont revenus, ayant sauvé leur vie mais perdu nombre de leurs compagnons...

Toutes ces lucarnes appellent
D'infiniment loin et combtent
D'une tremblante gratitude
Mêlée d'effroi

Bien des années plus tard, au moment où s'écrit ce passage du récit, le désastre des naufrages est de consternante actualité, à grande échelle. Les désespérés fuyant les guerres, les famines, les tortures, l'avenir tué d'avance, non seulement se noient dans la Méditerranée mais dans l'océan des frénésies possessives, des crispations calculatrices et de l'endurcissement frivole ou raisonneur, lassé d'entendre le chant répétitif des vagues et des paroles d'angoisse. Où peut surgir encore, sans obstacle ni croissant danger, le feu miséricordieux ?

Quelques étoiles perdues dans les ténèbres ont pourtant des mains secourables et du cran. Assez de cran pour outrepasser la brutalité naturelle et tous les raffinements protecteurs.

Seule à ma table d'impuissante écriture, je me sens abîmée dans la reconnaissance, comme un des rescapés des naufrages, et m'abandonne à l'inconscience, comme un des malheureux qui ne reviendront ni de la fosse hors d'atteinte ni du gouffre des dominations, dont rien ne renaît que le cran de laisser grandir le volcan sous la mer, inversant le désastre en résistance.

Je ne vois plus, dans leurs mandorles
Aucune des figures divines ou sacrées
Qui ont peuplé les rêves des humains :
Je suis noyée dans la transparence
De leur humanité.
Toute séparation se révèle à nouveau dépassée
Grâce aux lucarnes à la limpide intermittence
Ouvertes dans la persistance même
De la sombre étendue en rudoyant mouvement
Sous une pluie d'éclairs
Qui font mal
Qui réveillent.

Il n'y a plus, ce soir, de colosse patriarcal mais un ami vieillissant, qui a lutté comme un jeune insoumis pour sauver le trésor jaune vif du verger sous la grêle. Un trésor dont la fraîcheur acide n'est pas destinée au *Professore* ni à la *Signora* ni à la *Buona Bambina* qu'on espérait convertir...

Mais aux trois amis de passage
Avec la frêle incandescence
Et la brève éternité

Comment dire la légèreté, l'allégresse, la marée bleue des trois derniers jours? Trois? N'est-il pas question de partir le surlendemain, c'est-à-dire le vendredi après Pâques?

Mais si, bien entendu! Car il ne s'agit pas, question finances, reprise du travail et retour à l'école, de manquer l'avion. Or on n'est pas déraisonnables au point de faire confiance aux transports en car et en train avec changement à Naples qui prétendent nous déposer à Rome deux heures avant l'envol vers Paris, samedi après-midi. Obligation, donc, de partir la veille.

Le jeudi soir, en sortant de table après le tout dernier, croit-on, de ces simples repas d'une saveur inoubliable, préparé par le curé aux larges épaules et au ventre abondant, portant un autre des tabliers de sa mère, bleu sombre celui-là et semé de minuscules fleurs blanches, on demande à Don Rocco de bien vouloir faire les comptes...

Des comptes? Mais qui est-ce qui pense à des comptes? Par pitié, ajoute le curé, fichez-moi la paix avec les comptes!

À la suite de quoi on fourre l'enveloppe où on a mis le montant de la pension, précédemment convenu, dans la main de Don Rocco qui fronce les sourcils, prêt à rugir comme le vieux fauve qu'il est toujours, quoique moins rigide ment patrilcal. On lui dit, mal à notre aise comme deux petits singes d'un gentil cirque égarés sur le territoire du roi des généreux, que l'enveloppe est pour les pauvres de la paroisse... Pauvres de nous! On a honte de cette blanche enveloppe... Définitivement sans rapport ni commune mesure avec le volcanique élan...

Le volcanique élan inspiré par la mère
Disparue au large des actions visibles.
Et déployé par la grande sœur dont la rebelle bonté
N'est pas près de se laisser intimider ni réduire à néant.

Soudain Don Rocco tape du poing sur la table... Et bien non ! Ça ne se passera pas comme ça ! Il ne va pas nous laisser partir le lendemain ! Il nous transportera lui-même, samedi matin, jusqu'à Naples. Si on devait manquer le train international pour être largement à temps à l'aéroport, pas de panique, il nous emmènerait jusqu'à Rome avec la Fiat.

Il dit qu'elle en a vu d'autres, la petite. Qu'on peut lui faire confiance. Parole d'honneur.

Faire confiance à cette insolente machine pour ballotter quatre vies coincées entre ses tôles à bas prix sur plus de deux cents kilomètres d'autoroute surchargée de poids lourds, comme si elle pouvait foncer comme un bolide sur un circuit sportif ?

Absurde, assurément.
Mais conduite, la ronflante mécanique
Par un aussi magnanime insensé ?
En avant la confiance !

Bête noire

Le samedi du départ est arrivé. Des virages, encore des virages, à bord de la petite Fiat, lancée dès l'aube sur la route de Naples et on quitte la marée bleue, avec un soudain chavirement, parce que cette disparition en annonce d'autres, inéluctables. Voilà déjà qu'apparaît au loin le volcan...

Une pyramide
Mais dont le sommet
S'est effondré

On arrive en vue de Gragnano et de sa banlieue industrielle, où la circulation se fait plus dense et harassante. Puis c'est l'entrée de l'autoroute bondée jusqu'à Naples. La Fiat se lance au maximum de sa vitesse, comme un petit vieillard qui s'accroche dans une brutale compétition, dépassant à grand renfort de râlements quelques poussives camionnettes, plus souvent dépassée, même par des cars géants et d'énormes camions. Isolement des vivants, immobilisés dans la rapidité à l'intérieur des véhicules plus ou moins puissants qui leur servent d'armure, si possible impressionnante. Domination du trafic où les gens et les objets progressent dans le vrombissement massif, comme des armées sur le pied de guerre, parfaitement entraînées à la défense et à l'offensive. L'imprévu de la rencontre s'essouffle comme un vieux chien fugueur, qu'attraperont tôt ou tard les employés de la sécurité, à moins qu'il ne finisse en bouillie, méconnaissable.

À la gare, le malaise ne fait qu'empirer. Arrivés largement assez tôt pour attraper le meilleur train du matin en direction de Rome, on ne sait pas quoi faire. Don Rocco, à nouveau sous le méridional empire de la bienséance ecclésiastique, refuse catégoriquement de

s'installer à une petite table pour prendre un café et savourer le dernier plaisir d'être ensemble. Il faut accepter de rester debout, immobiles comme des sentinelles autour des bagages dans le grand hall, où chacune des quarante minutes qui nous séparent du départ s'allonge comme sous la fraise d'un dentiste de cauchemar.

Pas question de brusquer les adieux !

Il n'empêche qu'on a du mal à dissimuler notre agacement, face au respectable colosse qui semble rétrécir dans cette grande ville comme un campagnard emprunté.

Rien à boire, donc, sauf des limonades en boîte, dégringolant d'un distributeur et pas le moindre banc à l'horizon. Même les citrons languissent dans leur gros panier en osier, soigneusement recouvert par plusieurs couches de papier journal, qui ne laissent pas s'échapper la moindre lueur d'un jaune vif. Comme il s'agit de vieilles feuilles de *L'Osservatore Romano*, je me dis, non sans sarcastique ironie d'ex-protestante, que l'inspiration vaticane reste fidèle à son art de la dissimulation, aussi grand que celui des hiérarchies. Elles n'ont d'ailleurs pas besoin d'être sacralisées pour régner partout, y compris en moi, il faut bien l'avouer.

Le trésor cueilli sous la tourmente en devient dérisoire, pesant, ridiculement encombrant. Rien à voir avec les bagages tip top... Le gros panier va peut-être poser problème dans l'avion ? J'ai honte à l'idée d'avoir à le présenter à l'impeccable personnel en uniforme et suis honteuse d'avoir honte.

Au bout d'un quart d'heure de conversation par bribes dans le tohu-bohu, de pénibles réflexions tourniquant dans le for intérieur, d'aimables banalités et de gênants silences, Julien trouve le moyen de s'esquiver, sous prétexte d'avoir à téléphoner à un collègue auquel il veut fixer un rendez-vous, pour une question de publication scientifique, de la plus haute importance. Il me plante

entre la Petite Aline qui va et vient à cloche-pied et le curé qui bat la semelle de long en large en évitant du regard les omniprésentes publicités où les belles plus ou moins dénudées sont mises en scène pour vendre de tout. Je regarde s'éloigner Julien, à grands pas de décideur pressé et ronchon à part moi :

– *Voilà le père-la-fuite à nouveau saisi par la valse des affaires importantes et par l'importance de se donner des airs !*

Comme si ce lâcheur à l'incurable narcissisme, dissimulé par le prestige des savantes compétences, ne suffisait pas à me faire grincer des dents, la Petite Aline, qui sent la rampante mésentente assombrir l'atmosphère, réclame son ours. Où a passé l'ours ? Oublié à la cure ? Horreur ! Mais non, je me souviens l'avoir fourré au fond du plus gros sac. Faut-il vraiment l'en sortir ? S'agit-il d'un caprice, ou du besoin naïf d'un ami rassurant ? Je suis par trop énervée pour y voir clair. De toute façon, il semble évident que ma fille, si je la prive de son ours, va démontrer à grand renfort de coléreux sanglots les désastres de l'éducation moderne, sous l'œil sombre de Don Rocco.

Je me résigne donc à l'ouverture du sac, une espèce de longue et informe créature, qui tient non du splendide boa mais de la grosse chenille, noire et moche, gonflée par les vêtements dont elle est bourrée à craquer, qui risquent d'être vomis sur le sol crasseux de la gare dès que je lui laisserai déballer le contenu de son ventre en lâchant la fermeture éclair, qui pour comble de malchance a tendance à se coincer.

Mais qu'est-ce qui me fait honnir avec une telle violence et si soudainement la pauvre bête noire, ventrue comme une vieille mémère ? Elle aussi fait piètre figure en tant que bagage, presque autant que le panier rustique et elle dissimule mal son usure. Elle est désagréablement passée de mode. Il n'empêche qu'elle a largement prouvé sa fidèle utilité en nous accompagnant dans de

nombreux voyages. Bien que rétive à une irréprochable mise en ordre à l'intérieur de son corps sans armature ni roulettes, elle n'en trimalle pas moins tout le nécessaire, y compris l'ours providentiel. N'a-t-elle pas trouvé place, plus facilement qu'une élégante valise, dans le coffre minuscule de la petite Fiat? Elle accepte en effet d'épouser les coins les moins propices à une confortable installation de sa personne ventrue, noire et moche.

Zip! La bête s'abandonne à l'inspection.

Don Rocco regarde ailleurs. Il étudie le grand panneau lumineux où sont affichés les prochains départs, comme s'il pouvait y découvrir de surprenantes nouveautés. Manifestement désapprobateur, il s'applique à ne pas voir le pauvre corps de la pauvre bête inerte, étendue par terre, dont j'ai ouvert le gros ventre et dont je commence à fouiller les entrailles.

Moi-même je suis gagnée par un malaise irrépressible et de fantasmagique ampleur : est-ce que la bête noire ne va pas lâcher au milieu de la gare de Naples un soutien-gorge à dentelles ou un slip vampirique, prêt à sauter comme le serpent fatal sur l'honnête ecclésiastique?

Du coup je sens monter une agressive rancœur. Je me raidis sous l'offense à la féminité. J'ai envie de provoquer le vieux mâle engoncé dans sa terreur panique du délire sexuel. Je me sens capable d'étaler sous les yeux des Napolitains de toute espèce, les concupiscents, les frigides, les vertueusement choqués, les férocelement attirés ou dégoûtés, tous les scandales de mes dessous, en vérité bien peu affriolants...

Mani l'ours vient à la rescousse, en émergeant bravement du fond de sa noire caverne et en fixant mon air furieux de ses yeux malicieux : deux boutons de culotte.

Le bon génie des vieux contes
Paraît rire tristement de la grande peur
Qui dévoie l'esprit jusqu'à lui faire haïr le pauvre corps.
Le pauvre corps pas éternel : une bête à tracassas
Chargée du fardeau de l'inconnu.
Le pauvre corps jamais entièrement gouvernable ni docile
À une idée de la vie et au rêve d'en posséder le secret.

Le train, venant de Sicile, entre en gare et s'immobilise avec des grincements. Des voyageurs descendent, se frayant un passage parmi ceux qui attendent de monter. Bousculade. On s'écarte. Les mains sont serrées. Seule la petite Aline a droit à des embrassades. On se hisse dans le wagon. La bête noire et le panier de citrons trouvent à se caser côte à côte au-dessus de nos têtes avec les deux autres sacs, pas gênants mais impersonnels, dépourvus d'une histoire en attente d'être racontée. Une voix suave et autoritaire annonce l'imminent départ. Claquements des portières. Coup de sifflet. Secousse. On roule.

– *Addio! Addio!*

Soudain le visage de Don Rocco se voile, comme s'il était vu à travers l'écume d'une vague, qui se retire. Les bras s'agitent quelques instants au-dessus des têtes, puis restent levés, avec leurs mains ouvertes qui ne bougent plus, puis retombent. Les regards des trois voyageurs à la fenêtre cherchent encore celui du colosse vieillissant, immobile sur le quai et maintenant orphelin des trois amis qui ont allégé son deuil. L'émotion ne croise plus qu'un lointain personnage, perdu parmi tant d'autres...

Dans le sanctuaire étrange de la gare
Où la conscience en voyage
Entend s'unir la rumeur de la vie
Et le poignant silence de sa disparition

Aucun de nous n'a clairement à l'esprit, sur le moment, les innombrables séparations dont ce lieu de transit est habité, comme une conque immense par le ressac des allées et venues, des échappées victorieuses et des désillusions, des bonheurs espérés, des chagrins sans espoir, des froideurs, des larmes ardentes. L'invisible nébuleuse de tous les départs inconnus nous entraîne dans son orbite et accroît jusqu'à la douleur extrême, sans proportion avec les circonstances, qui n'ont rien de tragique, le pressentiment de l'inévitable déclin de la rencontre amalfitaine, dont l'intensité solaire va s'éloigner, nous laissant isolés les uns des autres, quoique reliés par la fragilité et le péril de la révélation vivante, sans cesse rattrapée par la mort. Car à chaque fois que la ferveur naïve et désintéressée croit épouser l'élan d'un nouveau monde, au parfum de paradis sur terre, elle se retrouve sur un quai où il n'y a plus de train, ou dans un compartiment de deuxième classe qui sent la fatigue, la sueur, la poussière.

Ainsi le voyage véridique se poursuit-il, qui libère de l'installation dans la satisfaction.

Tandis que les trois voyageurs, dans le train, se laissent emporter par la vitesse et par le rythme envoûtant des roues sur les rails, Don Rocco, au sortir de la gare, se hâte probablement vers l'immense parking, où il a laissé la petite Fiat. Il a sans doute déjà sorti son ticket, qu'il tient à la main, tandis qu'il fait tinter sa monnaie dans sa poche.

Mais qui sait s'il n'est pas silencieusement enlevé, sous le choc des adieux, au-delà de son impatience coutumière, pour devenir sensible, tout à coup, à l'aérienne coulée de la lumière sur la ville encombrée, alarmante jusque dans ses excès d'exubérante gaieté, lui qui ne prête guère attention, d'habitude, à la réalité de l'atmosphère, à ses changements, à son intime et mystérieuse parenté avec les fluctuations de l'errance humaine.

D'habitude la divinité d'un ciel
Infailliblement supérieur
Accapare son esprit

Et d'habitude le tout-puissant
Raisonnement
Qui commande sur terre

L'empêche d'ouvrir les yeux

Mais l'habitude a été perturbée. De retour dans la maison sans mère, que les amis à leur tour ont quittée, le pauvre homme va tenter de résister, peut-être, à l'union sacrée du dominateur spirituel et du dominateur intelligemment réaliste, en lui. Ce dominateur à deux faces ne comprend rien aux malaises et douleurs de sa bête noire : son corps qui était fort et va se révéler, sous le choc des séparations successives, déplorablement contrariant. Privé du droit de s'exprimer dans son langage instinctif, sans rien de commun avec la parole sérieuse, volontariste, disciplinée ou avec la prédication salvatrice, son corps va devenir un porteur d'âme à bout d'espoir.

C'est encore à Pâques, une année après la première rencontre, qu'on découvre de plus près ce souffrant, sous la coupe du dominateur à deux faces. Plutôt comique serait la situation, si la lancinante indisposition de Don Rocco, quoique sans gravité, n'était pas désolante pour ses hôtes, incapables de ranimer l'accord qui avait relié au sanctuaire la cuisine de la mère disparue. Lors du second séjour on voit en effet le déclinant colosse patriarcal s'essouffler à courir en tous sens, comme un malheureux loup subissant la vengeance des moutonniers et dont les entrailles sont remplies de pierres :

– *Non ho potuto scaricare!*

Éloquente est l'expression italienne signalant le désastre d'une oppression intestinale, pas totale mais persistante, empêchant le soulagement de l'évacuation naturelle et facile : Je n'ai pas pu décharger !

La préoccupation de cet encombrement accroît la nervosité du curé, qui semble fuir désespérément, tout en restant attaché à un poteau de torture. Le dimanche de Pâques, Don Rocco demeure vissé à l'autel. Pas d'apparition intempestive à la cuisine. Pas d'ouverture de la lucarne. Sous prétexte de remettre en fonction des chapelles que les fidèles ont tendance à désertier, le champion du sacerdoce n'a pas dit moins de quatre messes, aux quatre coins de la paroisse, avant celle de dix heures, dans la grande église baroco-classique. Julien reste couché avec un livre et la Petite Aline se plaint de n'avoir personne avec qui jouer, tandis qu'en râlant contre les mâles égoïstes et les enfants gâtés je prépare l'agneau pascal, auquel notre pauvre ami, obsédé par ses intestins bloqués, touchera à peine.

Pas question, pour lui, de consulter un médecin. D'ailleurs il n'y a pas de quoi s'alarmer. Ce n'est pas la première fois que le curé subit une telle crispation des viscères, qui se répète de plus en plus souvent mais finit toujours par se laisser oublier, momentanément. Bien entendu, on suggère les pruneaux secs, laissés à tremper pendant une nuit. On va même les acheter à l'épicerie du village, pour obliger Don Rocco à se soigner. Six pruneaux, douze pruneaux... aucun succès. Le charbon actif, sous forme de petites pastilles noires, qu'on transporte dans la pharmacie de voyage, n'est pas plus efficace, même en double et puis triple dose. Le sirop laxatif, apporté par l'épouse du sacristain, n'a pas grand effet non plus. La pétrification intérieure ne cède pas ou seulement par à-coups, par spasmes, par violentes douleurs qui aigrissent le curé et nous accablent. Il faut se rendre à l'évidence : rien ne peut durablement guérir le pauvre corps de Don Rocco, sa bête noire. D'une façon ou de l'autre, il continue

d'être épuisé par la fiévreuse activité du dominateur en lui, qui s'acharne à minimiser le mal et à se croire capable de le mater...

Pour être bien sûr de ne pas entendre
Le message sans prestige
Si peu conforme à l'idée des lumières spirituelles
Et de l'intelligente maîtrise de la réalité.

Dépassé par le drame invisible qui se joue entre la bête noire, endurant un minable martyre, et le dominateur grandi par sa passion de la transcendance ou statufié dans un stoïcisme qui met en valeur sa force de caractère, le colosse vieillissant continue de s'affairer, de plus en plus mal à son aise :

– *Non ho potuto scaricare!*

On dirait que tout le poids du vieux monde impossible à traîner en avant s'est amassé dans son corps, maintenant que sa mère n'est plus là pour l'aimer sans exiger qu'il fasse le fort, le fier, l'irréprochable. Et nous, ses malheureux amis, on ne le consolera pas. Son corps en souffrance ne veut pas être consolé. Il reste la bête noire, maudite par l'idéal héroïque ou sacré et il accouche du désastre le plus ridiculement pathétique :

– *Non ho potuto scaricare!*

Cette litanie dérisoire, navrante et néanmoins burlesque, transforme le patriarche sacralisé en personnage de la *Commedia dell'arte*. En vérité le désarroi viscéral que notre ami le curé n'arrive pas à dissimuler et qui devient obsessionnel, a quelque chose de bien plus authentique que le sérieux du colosse qui s'efforce de rester entreprenant, accumulant les activités au point que nous ne le voyons plus qu'en vitesse, lors des repas qu'il avale à la course et nous laisse préparer, faute de temps.

Par moments, en écoutant la plainte viscérale du pauvre homme dont le dos se voûte et qui semble ne pas nous voir, n'ayant plus le goût de partager sa maison avec les trois étrangers dont le retour n'apporte aucun soulagement, on a nous-mêmes l'estomac noué par l'angoisse, viscérale aussi, d'une impuissance qui tue.

On n'a même pas d'élan, la nuit, sous ce toit qui pèse si lourd, pour chercher dans le vertige sensuel et le plaisir l'accord perdu.

À propos, qu'en est-il de la chasteté qu'impose à la bête noire le dominateur spirituel, qui exige le sacrifice du désir à la terrestre ardeur et ne sacrifie pas le désir d'un ciel d'où il tire sa puissance et sa gloire, par humble obéissance? On n'en sait rien. On croit deviner que Don Rocco n'est pas vilainement persécuté par la quête d'assouvissements réels ou imaginaires, d'une suave ou cynique complexité. On ne peut pas dire non plus qu'il soit puritain. Est-ce que l'amour pour sa mère a tempéré le rigorisme du mâle consacré à Dieu? Quoi qu'il en soit il est surtout docile à la doctrine qu'il croit sainte. À son idée la sexualité, si elle n'est pas exorcisée par le sacrement du mariage, produit l'engeance des hommes sans raison et des femmes insoumises. L'enfer les talonne avec ses voluptés, ses horreurs, ses furies et sa mort éternelle, que la Religion combat par le sévère mais consolant service de la Croix.

L'ange alourdi
De divines certitudes
N'a plus accès aux vivantes
Et limpides incandescences
À travers la lucarne
D'un partage
Au stupéfiant envol

Grotte bleue

La fenêtre de la cuisine, cette année-là, est le plus souvent fermée, parce qu'il pleut presque tous les jours et qu'il fait froid. Entre mer et ciel la ligne d'horizon disparaît dans une grisaille uniforme, que le vent déserte.

Le refroidissement ne se fait pas sentir uniquement dans ce printemps qui régresse vers l'hiver, mais dans la générosité du curé. Il devient tatillon sur l'économie domestique, comme s'il refusait d'accorder à son pauvre corps et aux nôtres plus que l'indispensable, qu'il reçoit sans bourse délier. Il nous reproche avec une sévère maussaderie, même pas allégée par une lueur d'humour, nos propres dépenses à l'épicerie, quand il nous arrive d'en ramener, en plus des pâtes et du pain, quelques *antipasti* qui nous ont mis l'eau à la bouche, ou des *amaretti* pour accompagner le café et même, une fois, ô scandale ! une bouteille de *Prosecco* allègrement savoureux.

Au premier jour de grand beau temps on affronte la réprobation du Commandeur de la paroisse et on va se fourvoyer à Capri.

À bord de l'aérogليسeur qui file presque silencieusement vers l'île, comme en lévitation dynamique au-dessus des vagues, c'est quasiment l'envol pour le paradis. Ah ! quel élargissement ! Aussitôt débarqués on part sur les chemins pavés ou à-demi sauvages, les rampes, les descentes, les promontoires, on est emportés dans un aphrodisiaque enchantement.

Est-ce que le contraste avec l'éprouvant malaise des journées précédentes, à la cure ou sous la pluie battante, rend la lumière plus stupéfiante, la douce chaleur plus sensuellement caressante, les parfums plus étourdissants sous la brise légère et l'exubérance

végétale plus propice à l'émerveillement? Tandis que la Petite Aline nous précède en virevoltant, on marche à la découverte, pas à pas, d'une enivrante signification, dont le délire paisible nous renverse. Allégés pour l'heure du souci de comprendre, on laisse venir à notre rencontre, au long de la *Via Solitaria*, qui sillonne l'île dans sa partie orientale, un paysage qui nous ôte la parole et résonne dans la conscience comme une symphonie. Sa beauté fait monter des larmes à nos yeux qui se cherchent, par instants, en amoureux accord.

Entre la musique de la mer, au sombre frémissement, intensément bleu, et le silence vaporeux du ciel clair, se dressent les *Faraglioni*, les deux écueils émergeant des vagues comme les vestiges d'une ville engloutie et comme la première apparition d'une ville en train d'être édifiée, en rêve, par une petite fille.

Déjà ses cheveux en claire pagaille
Sous le vent aux senteurs libérées
Par l'ivresse du soleil
La couronnent
Déjà elle virevolte en avant
Sur l'étroit sentier
Déjà ses deux mains dansent
Comme pour semer sur la mer
La voie lactée invisible
Dans les hauteurs que le jour efface

Et tout son corps mémorise
Un abîme de lumière

Comment l'île de Capri, semblable à Vénus émergeant des vagues, a-t-elle pu devenir le centre maléfique, disséminant dans tout un empire une croissante épouvante?

C'est la question qu'on se pose quelques heures plus tard en approchant des ruines de la *Villa Jovis*, sur son vertigineux promontoire. Dans ce site qui porte le nom du roi des dieux antiques, ce n'est plus une présence intime qui nous accueille dans la vie pensive, comme à la *Villa des Mystères*, mais un fantôme en sombre exil dans sa formidable puissance.

S'imposant par la peur et ravagé par la peur, Tibère, empereur du colossal empire de Rome, avait fait de Capri son refuge.

Son obsession de la sécurité et sa méfiance panique errent encore dans les ruines de sa villa-forteresse, occupée pendant les dix dernières années de son règne, de 27 à 37 après J-C. Certains murs sont construits en prolongement de la falaise à pic, tombant, trois cents mètres plus bas, dans la mer...

La mer à la splendide indifférence
Où le tyran fait précipiter
Tous ceux qui ont fait passer
Une ombre
Dans ses ténèbres

Comme un vieil oiseau de proie dans son repaire, l'empereur de Rome, demeuré maître d'un pouvoir qui a dégénéré en terreur sanguinaire, reste en état d'alerte permanente sur ce promontoire superbe, dans son palais portant le nom de Jupiter. Crispé par une anxiété qui lui rend l'existence insoutenable, il surveille chaque mouvement, chaque parole, chaque soupir de ses émissaires, de ses astrologues, de ses probables amis.

Dans la succession des deux règnes, celui d'Auguste, militaire triomphant, administrateur éclairé d'un empire qui semble devoir assurer indéfiniment la paix, la prospérité, le bien-être, et celui de

Tibère, l'empereur à l'intelligence taciturne, à l'affût dans un isolement grandissant, se dessine la courbe de la puissance, que l'Histoire sans fin redessine. La forteresse en ruines nous touche sinistrement parce qu'elle évoque la répétition, au cours des âges, des mêmes ambitions de puissance, raisonnables au départ mais de plus en plus forcenées, et des mêmes peurs croissantes, appelant à la destruction de toute opposition et condamnant à la plus torturante consternation la pauvre flamme de la conscience.

Avec Auguste, la puissance se déploie magnifiquement et consolide le prestige d'un empire dont les succès fascinent les multitudes. La puissance installe une opulente nation dans la sécurité. Pour toujours ?

Dans une farouche tentative de dompter la fuite du temps, pour empêcher que le règne solaire, qui a semblé s'établir si durablement, ne s'assombrisse, la puissance inévitablement secrète la peur de sa diminution. Et par la peur, que Tibère incarne si monstrueusement, la puissance entame la descente infernale, toujours plus meurtrière. Le nouveau porteur du flambeau impérial est avalé par la spirale de l'aveuglement. Sa fureur de domination déchaîne des orgies de vengeance et de répression. La puissance tourne au massacre. Pour le dominateur lui-même, comme pour les notables au visage masqué de respect et pour le peuple qui n'ose plus souffler, la puissance devient une prison, dont les cauchemars assurent la garde.

Une femme à la volonté de fer et d'une ambition démesurée a soutenu, par l'intelligence de ses intrigues, l'accession de son fils au pouvoir impérial. Elle compte préserver pour elle-même, après la mort d'Auguste, père adoptif de Tibère, tous les privilèges et l'éblouissante aura du premier parmi les puissants.

Mais quand le fils, couronné du titre d'empereur d'un gigantesque empire, ne se montre pas aussi malléable entre les

main de sa mère que le plus docile des courtisans, Livie, enragée de déception, ne cesse de comploter cyniquement pour lui faire obstacle et garder à ses propres yeux la supériorité.

Auguste aimait Capri, qui lui rappelait la lumineuse intensité des îles grecques. Mais pour Tibère, qui fuit son ombre en s'évadant du palais des Césars à Rome, où l'obsèdent les manœuvres de ses ennemis et l'écœure la servilité de ses faux amis, la beauté de Capri devient celle du paradis sans surprise, vu à travers le narcissique enfermement, qui le plonge dans de longues dépressions et soudain le rend fou furieux.

Ni le ciel, ni la mer, ni les parfums de la terre, ni les falaises dans la phosphorescence de la pleine lune, rien ne parle à son esprit méfiant, envoûté par de sombres excitations et de noirs pressentiments. Or Tibère montre une supérieure intelligence du pouvoir...

Le pouvoir qui possède
Et fascine le monde
Fait régner le puissant esprit
En spectre dans les ténèbres
Esseulé en lui-même
Inhumainement lucide
Et la terreur au ventre

Il ne voit pas le paysage
Qui frémit dans la lumière
Comme sous les caresses
D'un loyal amour
Ni la nuit constellée
D'inconnu
Qui élargit la pensée

Le pouvoir acharné
L'abrutit de sexe et de sang
Pour oublier le rétrécissement
Et l'ennui de toute chose
Il invente des divertissements
Qui tuent en lui
Le dernier rire

Le pouvoir dans l'enfer
De l'exil fortuné
Ne crée rien
Que le rêve éteint
D'un mort
Perpétuellement
Sur le qui-vive

On lit dans un petit livre sur Capri l'extrait d'une lettre de Tibère au Sénat. Il dit supplier les dieux et déesses de lui arracher la vie brutalement, tant l'accable la sensation de mourir jour après jour... Est-ce qu'on va verser une larme pour ce spectre couronné, à l'abri de tout sauf de lui-même dans sa puissante intelligence? Pas de larmes, non. Un soupir, peut-être, après la nausée. À la page suivante on apprend que Tibère, dans son exil féroce à Capri, aurait eu connaissance, par un courrier venu de Jérusalem, du procès et de la crucifixion du Christ.

Le contraste entre ces deux destins
L'un de l'isolé supérieurement dominateur
L'autre du solitaire et abandonné pour partager
L'ultime sacrifice de la domination
Le contraste est si nouvellement agissant
Qu'il nous ouvre à présent le vif
De la lumière qui renaît, limpide et renversante
Dans une féminine obscurité.

Apparition de la *Grotta Azzurra* : la quasi miraculeuse Grotte Bleue, trésor naturel de Capri.

L'entrée, étroite et basse, dominée par le roc escarpé, est difficile à franchir, même par temps calme. Seules peuvent y parvenir de simples barques, de petites dimensions. Il faut que le batelier attende patiemment, dans le balancement de la mer, un creux favorable, d'une angoissante fugacité entre deux vagues. La première vague frappe violemment la roche et dans son retrait, qui laboure la seconde vague... dont elle suspend pour quelques instants la progression... la barque pénètre, légère, dans les eaux paisibles, en un vaste et émerveillant puits de lumière sous la haute voûte en berceau naturel, irisée de vibrations bleues.

Ah! quelle intensité... quel plaisir... quel repos...
On flotte, silencieux, dans une luminescence heureuse.
Tout devient indivisiblement lumineux.
Sous la terre
Et loin du ciel
Une clarté de commencement du monde élargit l'espace
Comme dans un coquillage d'un bleu nacré
Où résonne à l'infini le rêve originel.
Il semble que se recrée dans cette grotte inouïe
La transparence qui donne la vie.

En réalité, d'où vient cette lumière qui fait frémir d'amour toutes les fibres du corps et a l'apparence du surnaturel?

L'étroite ouverture, qui se voit à peine à l'extérieur, dans la falaise rocheuse battue par les vagues et que seule peut passer une frêle embarcation, est dans l'immense caverne la source unique de la lumière.

Mais alors, comment s'explique cette sidérante luminosité intérieure?

La lumière descendue
Des hauteurs invisibles
Émerge des entrailles
De la mer
Où la roche colossale
En contrebas

S'est effondrée

De cet effondrement de la roche et de l'absence de toute autre ouverture que l'entrée étroite, juste assez haute pour laisser passer la simple barque et ses quelques passagers, provient la limpidité bleue, doucement oscillante, plus que réelle et plus que merveilleuse, car l'immensité de la grotte et son silence appellent un autre espace, plus vaste encore, à l'intérieur de la conscience...

La conscience qui unit à la lumière bleue
Le tourment de la roche en travail
Et l'obscur chaos

De l'effondrement

En quittant la grotte, où le ciel et la terre s'unissent dans la fluidité bleue, on ne sait pas ce qui brouille la vue, si c'est la clarté du soleil, qui paraît tomber comme une grille d'acier, ou la grande ombre de la falaise abrupte, dont la porte basse a disparu.

À présent, il faut descendre de la barque et se remettre en marche, ayant au cœur la nostalgie de la demeure bleue, née d'un effondrement.

Effondrement

Don Rocco le lendemain nous emmène à son bourg natal, pour une surprise dit-il, ne voulant rien expliquer d'avance. Histoire de nous faire patienter il raconte la dernière éruption du Vésuve, au temps de son adolescence. Dans les rues du bourg les passants avaient peine à tracer un chemin dans l'épaisseur des cendres, qui leur montaient jusqu'aux mollets. Le ciel était resté sombre pendant des semaines. Mais bien pire, dans la région, a été le récent tremblement de terre, qui a fauché ou endeuillé tant de vies. Don Rocco s'est engagé avec les sauveteurs.

La commotion commence par lui ôter la voix, quand il nous parle de l'homme jeune et robuste qui a les jambes prises dans le béton, entre deux étages d'une maison qui en compte quatre et dont il est l'un des seuls survivants. Il envoie au diable le secours de la prière, ce malheureux. Il se révolte de n'avoir pas été assommé, enfoui, perdu de vue, abandonné comme les autres sous la masse énorme des gravats, où les machines ne trouvent plus que des morts bien morts. Pas des condamnés comme lui à la vie morte. Par un phénomène qui reste incompréhensible à Don Rocco et s'observe dans de violentes secousses telluriques, le béton perturbé dans sa structure se transforme pour quelques millièmes de secondes en matière molle. Le jeune homme s'y est enfoncé comme dans du sable mouvant, soudain durci, qui lui a cimenté les deux jambes, à hauteur des cuisses. Seul peut agir le chirurgien, pour l'amputer, comme en temps de guerre. Il n'a pas perdu la parole, ça non, et renvoie sauvagement le prêcheur d'amour. Il maudit le Créateur qui aime sa création pour la foutre en l'air et ses créatures pour les torturer jusqu'à la fin de leurs jours.

Sa fiancée sanglote derrière ce qui reste d'un mur. Il refuse de la voir. Il veut en finir avec l'amour, cette saloperie d'amour qui rend le désastre plus monstrueux.

À notre tour on est sonnés. Le reste du parcours se passe dans un complet silence.

À l'arrivée au bourg Don Rocco nous conduit à la salle du Conseil Municipal, au fond de laquelle est entreposé un crucifié moderne, en attente du cortège qui l'accompagnera, comme un marié, de la Mairie à l'Église et le mènera jusqu'à l'autel, où il sera consacré et mis en place dans le chœur. La surprise, c'est lui, ce crucifié moderne sur sa lourde croix, offert à l'église de son enfance par Don Rocco, en mémoire de sa mère.

Tout l'argent qu'il possède y a passé. Il a économisé sou par sou, depuis près d'une année, pour compléter la somme nécessaire, qui n'est pas mince, vu la modestie de ses moyens. Voilà qui explique sa conversion à la parcimonie. Il n'a plus ouvert son porte-monnaie qu'en faveur du crucifié moderne, pour lequel il aurait vendu ses meubles, s'ils avaient eu la moindre valeur.

Ce crucifié en bois clair a de moderne une sobriété vigoureuse, qui tend à l'abstraction. Rien de la languide horreur du réalisme saint-sulpicien. Cependant la croix massive en bois plus sombre pèse de tout son poids : elle semble immobiliser une figure humaine menacée de disparition. À première vue et d'un peu loin, la statue n'est pas dépourvue de grandeur. On se rapproche.

Don Rocco nous fait voir, transporté de contentement, que son crucifié moderne est articulé. C'est-à-dire qu'il peut bouger sur sa lourde croix, comme une grande marionnette. Il peut baisser plus ou moins la tête, la tourner d'un côté ou de l'autre, de même pour les bras et les jambes, tendus ou un peu repliés, tournant vers la droite ou la gauche, malgré les clous. Quel non-sens !

Don Rocco, devant la surprise dévoilée, s'attend à des exclamations admiratives... Julien demande poliment le nom de l'artiste, gardant pour lui ce qu'on pense lugubrement tous les

deux : quel est le crétin de petit malin qui a pu inventer pareil enfantillage? C'est bien la peine d'avoir un indéniable talent, si c'est pour jouer au plus fin et se servir du désarroi d'un pauvre homme de curé pour lui en mettre plein la vue et l'empêcher de comprendre que ce pantin sacré est d'une consternante ironie!

À en juger plus posément, il se peut que l'artiste, exposé à la Biennale de Venise, comme nous l'apprend gravement le curé, soit plus malencontreux que pervers. Il répond au désir inconscient qui est le sien, celui de Don Rocco plus encore et le désir de tous, y compris des assoiffés d'insaisissable...

L'immense désir
D'échapper
À l'effondrement

Créateur

Sensible à notre embarras, qui frise la répulsion, Don Rocco se replie comme un bernard-l'ermite dans la grande coquille de son devoir sacré, auquel nous ne pouvons rien comprendre, d'après lui. Mais sa déception est palpable. Malheureux nous aussi, il nous semble l'abandonner à son affliction, que les sacralisations rituelles peuvent soulager momentanément, mais pas déraciner ni guérir.

Il nous quitte sombrement, pour aller à la rencontre du prêtre de la paroisse, un long jeune tout pâle, au radieux sourire.

Que faire? On poireaute devant l'église, à quelque distance de la porte où va entrer le crucifié modulable, sorti de la mairie et porté par les rues. Il n'y a pas un chat aux alentours. La Petite Aline s'amuse à la fontaine toute proche, dont elle bouche du doigt le robinet, pour essayer de nous faire sortir de notre léthargie

en nous arrosant. Elle ne réussit qu'à s'asperger elle-même et grimace sous le jet d'eau froide qui soudain lui saute à la figure. Nous n'avons pas la force ni de la gronder ni de rire.

Enfin la procession se montre. Viennent d'abord les dignitaires : le curé de la paroisse, qui a pris du corps dans sa chasuble de brocart et s'avance comme un royal navire entouré d'une flottille d'enfants de chœur, puis un adjoint au maire et deux employés de la commune, tous trois en costume strictement noir.

Après cet imposant début : plus rien.
Le crucifié moderne n'a pas pu suivre.
Il y a donc un trou dans le cortège.
Une absence. Un malaise. Un vide.

Arrive alors, clouée sur sa lourde croix, la grande marionnette à demi-couchée, qui dodeline vaguement de la tête. Ses bras et jambes sont parcourus de petits sursauts. Elle titube comme un fêtard lugubre. Elle risque à chaque pas de finir par terre. Car Don Rocco a voulu porter la lourde croix tout seul et la lourde croix chavire sur ses épaules de colosse à bout de souffle. Courbé en deux, raclant le bitume, l'homme vieillissant ne parvient pas à rejoindre la tête de la procession, ni même à marcher droit. Les yeux au sol, comme embrumé par une ivresse tragique, il a l'air de chercher à l'aveuglette une maison solide au milieu d'un effondrement qui n'en finit pas.

Derrière le vacillant porteur s'effiloche la troupe des femmes sans âge qui hantent l'église matin et soir. L'une d'entre elles traîne d'une main féroce un mioche à l'éclatant maillot de footballeur, qui pleure à fendre l'âme. À la fin du maigre cortège boitillent ou zigzaguent les pensionnaires de l'hospice psychiatrique, encadrés par deux nonnes qui ont saisi l'occasion pour donner un peu d'exercice aux débiles, aux fous inoffensifs, aux éclopés bizarres dont elles ont la charge. Il y en a qui marmonnent, ou rient, ou

bavent, ou se grattent le bas-ventre, ou essayent de s'évader en direction de la fontaine qui clapote mais sont rappelés à l'ordre. Alors ils se remettent à sautiller comme des insectes à qui on aurait arraché une patte et à suivre docilement.

À part nous, personne pour se désoler de ce piteux spectacle. C'est un jour ouvrable et les travaux de plein air demandent toutes les mains disponibles. Il faut rattraper le temps perdu après plusieurs jours de grosse pluie. Sans compter que messes et processions deviennent plus que lassantes, s'étant succédées sans relâche durant les fêtes de Pâques. On s'étonne seulement de ne pas voir les parents de Vittoria, ni d'autres visages de connaissance.

La famille de Don Rocco a tout l'air de boudier son patriarche. Mais pourquoi?

L'explication nous est servie en même temps que la pizza par la patronne du petit restaurant où nous prenons le repas de midi, le curé étant invité chez son pâle et juvénile confrère au radieux sourire. Cette sympathique patronne à la jolie blouse rouge sur un pantalon noir qui moule ses gracieuses rondeurs a travaillé plusieurs années comme serveuse dans un restaurant de Genève. Elle est enchantée de bavarder avec nous, pour raconter les souvenirs des milliers de filets de perche qu'elle a servis au bord de notre lac.

La patronne : *Mais vous trois, qu'est-ce qui vous amène dans cette campagne où il ne faut pas compter sur les touristes pour faire marcher la pizza?*

La Petite Aline : *On est les amis du curé!*

Une ombre passe sur le visage de la patronne.

Julien : *Il a bien besoin d'avoir des amis, on dirait...*

La patronne, dont le visage à nouveau s'éclaire : *Ah! C'est Don Rocco votre ami! Je ne le connais pas très bien, mais j'en ai entendu parler. Surtout ces derniers temps...*

À l'évidence la jeune femme du pizzaiolo a l'art de faire s'épancher ses clients, ravis de commenter à loisir les actualités du bourg. Elle est ainsi la première à connaître les raisons de l'étonnante désaffection de la famille Vitale envers son chef de clan. L'amour-propre, mis à mal, a montré les dents ! Car le patriarche a essuyé un désaveu de la part de ses supérieurs hiérarchiques, quand il a demandé à être remplacé pour la procession et l'office du vendredi saint dans sa propre paroisse. Il désirait ardemment offrir son crucifié moderne le jour même où les habitants de sa bourgade natale se rassemblaient en souvenir du calvaire. La famille se réjouissait d'avance de jouer son rôle enviable, derrière le donateur auréolé de générosité. Or l'évêché n'a rien voulu savoir. Le maigrichon curé au radieux sourire a comploté, paraît-il, pour enlever cette décision. Il rechignait à partager le cérémonial avec un vieux bonhomme de prêtre, dont la dignité plus humaine que cléricale contrariait sa propre idée de l'autorité consacrée.

Pour la hiérarchie ecclésiastique, il n'est pas question de refuser le crucifié moderne, signé par un artiste d'un certain renom. Mais pas question non plus d'encourager un prêtre que les consolations de la foi ne parviennent pas à libérer du chagrin excessif d'avoir perdu sa mère, à plus de soixante ans. Un an après son deuil, il se montre toujours incapable de réciter l'*Ave Maria* sans un tremblement dans la voix et les larmes aux yeux. Est-ce qu'il n'est pas en train de perdre la tête ? De tomber, sans en avoir l'âge, dans un délire sénile ? La cérémonie a donc lieu un jour de semaine, quasiment à la sauvette, malgré la chasuble d'apparat et les nombreux enfants de chœur qui magnifient l'officiant en titre.

Grand dépit pour tous ceux, dans la famille de Don Rocco, qui sont attachés au qu'en-dira-t-on plus qu'à la vie ou presque. Malaise des autres, inquiets de ne plus trouver, dans le déclinant colosse, celui qui donnait le bon exemple sur le bon chemin.

Si seulement la Signora Bosco avait été présente pour envoyer au diable les commères, les jaseurs, la famille ulcérée ! Avec son grand cœur de chamelle à deux bosses, nul doute qu'elle aurait suivi son colosse de frère courbé en deux sous la croix, tout en pestant, comme nous, dans son for intérieur, contre ce mélodramatique imbécile, qui donnait son âme en spectacle à des bien trop sagaces et à d'épais nigauds.

En bref, Don Rocco, le prêtre mis à l'épreuve dans son existence personnelle, éjecté de son rôle de patriarche par sa trop réelle répétition du calvaire, va rester écrasé sous le poids de la croix moderne, où agonise à n'en plus finir un crucifié ridiculement modulable, qui lui a coûté des sacrifices absurdes et le laisse plus orphelin qu'avant.

Il est à tel point effondré de lassitude, quand on le retrouve, qu'il demande à Julien de prendre le volant de la petite Fiat. Nouveauté vraiment inquiétante. Est-ce qu'il ne serait pas préférable de rentrer directement à la cure ? Non, il nous a déjà prévenu : il a un rendez-vous important, sur la côte. Si on l'accompagne et l'attend, ça le soutiendra. Il n'en aura pas pour longtemps.

— *Anche stanco morto, ci devo andare. Ordine del Vescovo.*

Mort de fatigue, Don Rocco tient à affronter le rendez-vous, imposé par l'évêque et dont il n'attend rien de bon. Direction : l'*Albergo Bella Vista*, entre le bourg et Amalfi.

La volubile épouse du pizzaiolo n'a pas manqué de signaler ce fameux rendez-vous, dont tout le monde parle, sans savoir de quoi il retourne. L'hôtel est magnifiquement situé, sur les hauteurs de la côte. Quant au propriétaire et aux clients... Drôles de gens... Drôle d'hôtel aussi, d'ailleurs. Isolé et pourvu d'une route d'accès privée, l'*Albergo Bella Vista* n'attire que de rares clients, toujours

les mêmes, à en croire la patronne qui raconte. Cette ancienne résidence de grand style, dont la tranquillité ne risque pas d'être troublée par la foule et la circulation, est devenue dans la région le théâtre de tous les phantasmes. Difficile de savoir ce qu'il y a de vrai dans les rires émoustillés, les allusions malsaines, les hoquets scandalisés dont résonne le petit restaurant, autour des mangeurs de pizza. L'électricien qui a installé dans les chambres aux lits grandioses les écrans géants, et le plombier qui a vissé les robinets prétendument en or dans les fabuleuses salles de bains supposent la fiesta la plus formidablement érotique. Ils ont vu les vamps qui passent l'aspirateur et les demi-dieux qui cirent les chaussures ! Ébahis, les clients du pizzaiolo en rajoutent et c'est à qui inventera les spectacles les plus débridés, les plus sanglants, les plus glacés.

Personne par contre ne s'aventure à dire bien haut, devant tout le monde, ce que la jeune patronne nous chuchote : soustrait à l'univers commun dans sa belle demeure, dont il ne sort quasiment jamais, le distingué propriétaire est peut-être un des chefs les plus puissants de la camorra, la branche napolitaine de la mafia. Un maudit brasseur de maléfique argent. Un froid Satan.

– Qu'est-ce que Don Rocco peut aller fabriquer là-bas ? Qu'est-ce qu'il lui prend de vous embarquer avec lui ? Alors là, ça me dépasse !

Dans la petite Fiat qui s'est engagée depuis un moment sur la route privée et arrive en vue d'un haut portail ouvert, au centre d'une clôture métallique, Don Rocco pose sa main sur le bras du conducteur : *Fermati !*

Il faut s'arrêter là, dit-il, et le laisser aller tout seul. Pas loin : six ou sept cents mètres. L'hôtel est un genre d'endroit dont il vaut mieux se tenir à distance, si on le peut. Il n'en a pas pour plus d'une heure. Pendant laquelle on prendra peut-être plaisir à se promener sur les vieux chemins et jouir de la vue magnifique. Rendez-vous à la voiture à quatre heures.

Déjà il s'extrait péniblement de son siège... Marcher en plein soleil, dans un tel état d'épuisement? Une folie! Pourquoi Don Rocco ne veut-il pas que Julien, au moins lui, l'accompagne en voiture jusqu'à la porte de l'hôtel et revienne le chercher? Non. Il n'aurait pas dû nous entraîner jusque-là. Il a eu peur de la solitude... Le voulant ou non, il doit aller là-bas tout seul.

– *Carissimi amici, aspettatemi in pace!*

Comment les très chers amis l'attendraient-ils en paix? La mort dans l'âme, on le regarde s'éloigner entre deux haies de figuiers de barbarie.

L'homme vieillissant et seul
Marche la tête baissée
Courbant les épaules

Comme si la lourde croix pesait
Plus lourd encore
D'être invisible

Dans les muscles les nerfs
Les moindres fibres de son corps
Il doit supporter une tension terrible

Pour ne pas la laisser tomber

Il n'a pas marché plus de cent mètres qu'il s'effondre. Quand on arrive à sa hauteur, en courant, il ne bouge plus. Il a perdu conscience, mais il respire. La route est surveillée. En trois minutes une grande voiture grise déverse des hommes en gris. Sans éteindre le moteur ils jugent de la situation, prennent les mesures qui s'imposent et déjà les portières nous claquent au nez.

Enfourné dans la voiture grise, qui fait rapidement demi-tour et glisse vers l'hôtel que dissimule une courbe de la route et une épaisse rangée de pins, Don Rocco a disparu.

Il ne reste plus personne sur place qu'un des gardes en costume gris. Une ambulance a été appelée, assure-t-il dans un français impeccable. L'évêché sera mis au courant. Non, nous ne pouvons pas accompagner notre ami, n'étant pas de la famille. Oui, tout le monde appréciera que nous ramenions chez lui sa voiture, le plus rapidement possible. Il ajoute que ce visiteur était vraiment sur le point de rendre l'esprit pour emmener des étrangers où personne ne les avait invités. Quelle idée de laisser sa Fiat devant la grille ! Il est bien le seul à se tirer à pied le long de cette route, à part la fille muette autorisée à cueillir les figues de barbarie. Elle ne connaît pas d'autre friandise, cette minable, sauf le fruit dressé hors du pantalon. Celui-là, on ne lui demande pas si elle l'aime. On le lui enfourne à volonté. Avec un petit rire le garde nous fait signe de ne pas l'agacer avec nos mines consternées, notre indécision, notre balourdise et aussi détendu que s'il était sorti pour prendre l'air retourne d'un pas élastique d'où il est venu.

À cet instant, devant cet homme obtus, à l'ironie brutale, il nous semble que nous aussi, sans apparent effondrement, on a rendu l'esprit. Mécaniquement, comme des automates, on remonte jusqu'à la porte. On la franchit. Elle se referme électroniquement. Et l'ambulance ? On ne sait rien. On ne peut rien. On est piégé dans cette affreuse réalité, qu'il faut supporter jusqu'au bout.

On va bientôt en apprendre un peu plus. Mais de l'essentiel, on ne se doute pas encore, dans la petite Fiat en deuil de son périlleux conducteur, l'homme de la lucarne imprévue, qui sans être mort va nous quitter.

On n'a jamais revu Don Rocco.

Point d'orgue

On avance avec une pierre sur le cœur. On est ensevelis comme sous les rejets d'un volcan sans feu ni flamme. Irrespirable est le monde couvert des cendres de la lumière, dans le jour éblouissant.

Il faut pourtant se remuer, aller annoncer au sacristain ce qu'on a vu, sans pouvoir participer à l'action ni la comprendre. Peut-être qu'il saura à qui téléphoner, pour avoir des nouvelles ?

Le sacristain et sa famille habitent le village d'en bas. Rosina, l'épouse rondelette, est à sa fenêtre, sous le toit, en train de faire partir jusqu'au mur d'en face, au moyen d'une double poulie, la corde à linge où elle a placé draps et chemises pour les faire flotter dans les hauteurs de la ruelle.

Cette fenêtre ouverte, ce visage là-haut
Cette flottille entre ciel et terre dégagent
La source des larmes.
Elles coulent à flots sur nos joues
On hoquette que Don Rocco s'est trouvé mal.
On garde les yeux levés vers la fenêtre
Où il n'y a plus personne.

On entend Rosina descendre à toute vitesse l'escalier. La porte s'ouvre. En quelques mots on partage le choc. Rosina me prend dans ses bras, me lâche pour saisir des deux mains la main de Julien, soulève la Petite Aline pour la serrer contre son cœur.

– *Andiamo... Andiamo...*

Allons-y, crie-t-elle, car le sacristain n'est pas chez lui : il travaille dans son jardin, près du village d'en haut. Les exclamations de Rosina donnent l'alerte. D'autres portes

s'ouvrent. L'histoire circule. Un petit groupe se rassemble et se met en marche, à grands pas. On dirait que le sacristain, à qui la communauté d'en bas court apporter la tragique nouvelle, tient dans ses mains le destin de Don Rocco. Il est pourtant frêle à tous points de vue, le pauvre. Il n'ose pas téléphoner à l'évêché. D'ailleurs il n'a pas le numéro et ne sait pas comment le trouver. On ne s'est jamais douté qu'il était quasiment illettré. Bref, on ne peut pas compter sur lui, sauf pour l'ampleur de la désolation.

Rosina a l'idée de courir sonner à la porte de l'*Onorevole*.

Un personnage qui a ses entrées à l'évêché.

Il est peut-être également invité aux grandes soirées

De l'*Albergo Bella Vista* ?

Toujours est-il que le soir même le digne personnage nous apprend, par téléphone, que Don Rocco est hospitalisé à Salerne, où les médecins ne craignent pas pour ses jours, dans l'immédiat. Le vieux cœur tient bon. Cependant le malade reste pour le moment aux soins intensifs, où les visites ne sont pas autorisées. En outre, il risque fort de ne pas reprendre conscience avant des semaines, des mois peut-être.

Le jour de notre départ, alors qu'on est en train de ranger la cuisine et empiler les draps retirés des lits, qui voyons-nous arriver, sortant de la limousine de l'*Onorevole* ? Le jeune curé tout sec et pâle. Il a troqué son radieux sourire pour une solennelle tristesse. Il vient nous transmettre les remerciements de l'évêque. Des remerciements ? Pourquoi ? Il ne le précise pas. Est-ce qu'il pourrait par contre nous renseigner sur les raisons qui ont conduit Don Rocco à l'*Albergo Bella Vista* ?

Les yeux baissés, il laisse entendre que Don Rocco a été chargé d'apporter le soulagement de la confession à un malheureux cloué à son lit de souffrances. Un homme d'une grande culture et d'une profonde piété, en séjour permanent à cet hôtel d'un calme

inégalé, protégé du va-et-vient touristique. Or le *Bella Vista* étant situé sur la paroisse de Don Rocco, c'est lui qui tout naturellement avait le devoir et l'honneur de recueillir le don substantiel que le généreux malade destinait *alle Opere dello Spirito Santo*.

Perplexité polie. En silence on se demande si le froid Satan, que rien probablement n'empêche de se déplacer sauf la peur de rivaux et d'ennemis aussi sanguinaires que lui-même, a vraiment eu la lubie de se faire confesser à domicile... Ou est-ce qu'il a choisi ce prétexte pour utiliser à son insu un brave homme de prêtre dans qui sait quels trafics, quelles transactions, quelles tortueuses manipulations?

La révolte ne peut plus s'empêcher de donner de la voix. La mienne et puis celle de Julien :

- *Toujours est-il que Don Rocco, accablé de mauvais pressentiments, n'a pas touché cet argent pour les œuvres du Saint-Esprit...*
- *Il s'est effondré avant.*

Des larmes apparaissent dans les yeux du messager du *Vescovo* et de l'*Onorevole*. De vraies larmes? Le théâtre des larmes? Rien n'est moins facile à distinguer. Tremblant d'une émotion probablement jouée par un comédien supérieur, capable de laisser couler de vraies larmes, plus sincères qu'il ne s'y attendait lui-même, le futur prélat se lève. Il nous domine de toute son onctueuse maigreur. Avec une dernière larme dans la voix, il nous souhaite bon voyage. D'une souple enjambée il rejoint la porte. Sans nous regarder, il envoie une formule de bénédiction et avec un grand signe de croix se défile.

Avant l'heure du départ en car on a juste le temps d'aller prendre un bon café bien noir, avec un petit remontant, chez le frère sacristain et la rondlette Rosina, pour laisser s'ouvrir...

Entre le désespoir
Et la chaleur humaine
La demeure de l'inachèvement
Créateur

Les premiers mois de notre retour à Paris et à Pâques les trois années suivantes, on cherche encore à savoir ce qui se passe. Peine perdue. Il semble que Don Rocco a été transporté dans une maison de repos tenue par des bonnes sœurs, quelque part dans une région sauvage et montagneuse, au centre de la Calabre. Où exactement? Le sacristain et Rosina n'ont pas été informés. Personne d'autre n'a l'air de se préoccuper du prêtre et de sa santé. La Signora Bosco n'est pas du genre à laisser tomber son frère mais elle a remis son épicerie, pour aller vivre ailleurs. On ne sait pas où la joindre. Le temps passe. Complet silence.

Est-ce que notre ami ne peut plus ni parler, ni écrire? Est-ce qu'il s'est enfoncé dans des profondeurs où les lueurs du dehors ne peuvent plus l'atteindre? Est-ce qu'il a renoncé à donner de ses nouvelles? On tourne en rond dans l'inquiétude. Le temps passe. Les liens qui nous rattachaient à la Côte Amalfitaine se distendent. On n'essaye plus de les retenir.

Le temps passe. Notre ami est mort, peut-être.
On ne le sait pas. Qui se souvient de notre adresse?
S'il y a eu des funérailles... point d'orgue pour nous...

Le temps a passé et si longuement passé que plus de quarante ans nous séparent de la rencontre et de la disparition du colosse orphelin de sa mère.

La résurrection est imprévue.
Elle a pris un temps fou.
Elle ne s'installe pas pour l'éternité.

Notre couple n'a pas vécu *in pace*, selon les derniers vœux de notre ami lointain. Plutôt dans un amour en croissant risque de naufrage, que seul fugitivement pacifie...

La présence qui se renouvelle entre nous
Du *pays sans nom* où se perd l'*oiseleur*.

L'image, recueillie sur un papyrus vieux d'environ quatre mille ans, est celle d'un poète égyptien, disant l'ouverture infinie, après la mort. Ce *pays sans nom*, qui relie les êtres et les millénaires, est en mouvement. Dans notre propre civilisation et notre peine à nous satisfaire de ses prodiges, on dirait qu'on a été précipités dans la vie pour expérimenter de mort en mort et d'éveil en éveil l'intuition que le poète réservait à l'au-delà. Dans la forêt humaine il a fallu abandonner les nouvelles tactiques pour piéger les merveilleux oiseaux. Descendus des hauteurs, ils ont picoré les miettes d'immensité. La vie en a été troublée en permanence. Il n'y a plus d'oiseleur, en nous, pour mettre en cage les ailes fragiles et les chants lumineusement simples. L'obscurité grandit mais l'envol, quand il nous emporte à l'improviste, ici ou là, est sauf.

Un jour on est seule et on va prendre le tram. À l'arrêt on a les yeux attirés par un étonnant personnage, en attente lui aussi. Un Indien d'Amérique du Sud. Pour la taille, il a plutôt l'air d'un grand enfant parmi les gens qui le dépassent d'une ou deux têtes. Il tient dans ses bras un étui noir, qui paraît immense, quasiment de la dimension d'un cercueil, où il pourrait entrer lui-même. Bizarre! Qu'est-ce qu'il peut bien trimballer là-dedans? Et d'où vient l'étrangeté de son regard, d'une concentration peu commune, qui ne regarde rien ni personne et pourtant ne fuit pas dans une brumeuse intériorité?

Le tram arrive. Les voyageurs montent. L'Indien aussi sans doute. Ayant trouvé une place assise tout à l'avant et tournant le dos à ce qui se passe dans le double véhicule, on l'a perdu de vue.

Fermeture des portes. Le tram s'ébranle. Et soudain l'aérienne ivresse renaît de l'étui noir, à l'allure de cercueil, dont on n'avait pas deviné le contenu, que d'ailleurs on ne voit toujours pas : une harpe andine.

Plusieurs passagers se retournent pour essayer d'apercevoir le musicien à l'instrument si grand et inattendu. Il s'est placé entre les deux voitures. Il est caché par les passagers debout. La marée de la musique vient bientôt submerger le désir de voir et la vision se lève, nouvelle, inconnue, dans une grotte bleue multipliée. Elle grandit à l'intérieur des passagères et des passagers qui se laissent emmener dans cet autre voyage au cœur du voyage et qu'unit l'étrange ivresse, intime et cependant commune, perceptible à une qualité inhabituelle de silence, d'attention rêveuse, de recueillement ému. Chacune des cordes semble un instrument avec une voix particulière, une autre vibration et c'est un orchestre entier qui fait danser le tram, roulant comme à l'ordinaire. Les files de voitures dehors, les vitrines, les publicités sont toujours en marche ou au garde à vous, mais qui leur accorde la moindre attention ? Dans le balancement mélodique et rythmé, les rails partent à l'aventure. Le sensuel enchantement atteint les cimes des Andes, le bleu intense, le septième ciel. Cependant un hululement lugubre se fait entendre, lointain encore. Une ambulance.

La musique, durant quelques instants, couvre ou presque le signal d'alerte. L'ambulance se rapproche. Elle file à côté du tram, parmi les voitures immobilisées.

Alors la voix alarmante et la voix heureuse ont été entendues ensemble, l'une plus puissante que l'autre et qui déchire l'harmonie envoûtante. Dans chacune des demeures au mystère renouvelé, en voyage à bord du tram, la démons aux ailes sombres a passé, flagellant d'une main la musique, refusant de l'autre le meurtre de la musique. L'ambulance, qui s'éloigne, demeure présente avec sa charge de malheur inconnu.

La musique alors prend toute son envergure.
Des larmes ont brillé. Des yeux se sont fermés.
Déjà disparus et plus vifs que jamais les corps
Sont immergés dans le point d'orgue imprévu
Qui les relie à la musique d'une conscience en création
Ranimant les braises du volcan
Caché dans les obscurités de la mer.

Rude est le silence après cet ébranlement. Le musicien passe dans les deux voitures, avec un petit sac brodé, aux couleurs éclatantes. La harpe reste muette. Est-ce qu'elle va nous offrir un ultime enchantement? On l'espère si fort qu'on laisse passer l'arrêt auquel on devait descendre. Au suivant on a juste le temps de sauter dehors. On vient d'apercevoir, dans la foule, à l'extérieur, le musicien. La harpe est de retour dans son grand étui noir, à l'allure de cercueil et le cercueil, résistant à l'immense désir d'éternité, disparaît au coin de la rue.

On est assommée comme si on avait croisé notre propre mort. C'est bien elle, en effet. Car la musique nous quitte, nous laissant toute seule avec à bout de bras notre propre cercueil, d'où on ne peut tirer aucun instrument à remuer les âmes : un charriot noir, à roulettes, pour faire le marché.

On se voit définitivement condamnée à l'affairement de surface et par en-dessous à l'immense lassitude, embarquée sans repos dans le bruit discordant de la circulation, avec ses crissemments, ses pétarades et martèlements, son grondement obsédant, comme si la ville menait une guerre incessante, où les corps vulnérables, à bout de nerfs, s'excitaient comme des insectes avides ou entraient d'avance en décomposition.

Il faut pourtant revenir à pied, sans traîner, à l'arrêt qu'on a manqué. Il faut atteindre la rue où se dressent les bancs du marché. Il faut remplir le charriot et être de retour à temps, à la maison.

Qu'est-ce qu'on va pouvoir acheter pour préparer à manger aujourd'hui, demain, après-demain? La répétition des tâches nous tombe dessus comme le coup de trique sur la vieille bête, qui n'en peut plus.

Revient alors à notre rencontre la musicienne de l'absurde résistance. On l'a croisée à Paris il y a quelques années, sur un quai de métro. Elle aussi a son chariot à tirer. Sauf qu'à la place du sac à provisions a été installée une grosse boîte noire, ficelée à la structure métallique par des liens verts et rouges à crochets. On dirait un entrelacs de serpents exotiques. Au sommet de la boîte un autre serpent, mais noir, enroulé, avec à son bout un micro.

Cette femme probablement gitane, dans la quarantaine, aux cheveux abondants et sombres, coupés à hauteur des épaules, cette femme qui a dû être une beauté pétulante avant que la grisaille ne l'emprisonne comme un mari jaloux, cette femme s'apprête donc à chanter dans le métro, accompagnée par la musique qui sortira de la boîte aux serpents. Flamenco? Rock gitan? Blues universel? On se réjouit d'entendre chanter l'inconnue, même si elle n'est plus parée d'une longue robe chatoyante à multiples volants ni de fins souliers mais porte un survêtement gris foncé et des baskets fatiguées.

On espère que la musique habillera d'un dansant souvenir cette usée par la vie. On compte sur elle pour chanter sa grandeur de reine dépossédée...

Arrive une des vieilles rames, pas encore renouvelées à l'époque sur cette ligne 9 entre Mairie de Montreuil et Pont de Sèvres, donc terriblement brinquebalante et bruyante. On est les deux seules à monter, la gitane engrisaillée et moi, la dame vieillissante, invitée du côté des beaux quartiers, seules à monter dans un wagon où il n'y a qu'une demi-douzaine de passagers. Rien d'étonnant pour un dimanche matin.

Qu'est-ce qu'elle va pouvoir gagner, cette femme au chariot musicien, dans ces conditions ?

Mise en route de la musique qui sort de la boîte noire ficelée par les serpents verts et rouges à deux crochets. Rien de gitan. C'est la musique du monde le plus banal. Est-ce que le chant va dépasser cette banalité ?

On ne le saura pas.

La femme ne prend le micro et ne se met à chanter que lorsque la rame, quittant la station, commence à tressauter à toute vitesse dans un grand vacarme à l'intérieur du tunnel. À chaque arrêt s'entend la musique de la boîte, mais pas la voix. En plus la chanteuse, quand sa voix renaît, ne se tient pas la tête haute. Le visage caché par sa chevelure en mouvement dans la trépidation générale, elle se penche, tenant inutilement le micro, vers le sol imprégné de milliers de passages disparus.

On ne perçoit, dans les tunnels, que les mourants échos
Les mourants échos d'une voix orientée vers en bas.
La femme chante et personne ne l'entend chanter.
On dirait qu'elle fait tout pour échapper à son rôle
De séductrice gagueuse de deux trois sous.
Comme d'autres font la grève de la faim elle fait la grève
De l'amplification. Elle a l'air d'embrasser dans un étrange
Amour le micro qui ne lui sert à rien. Elle le porte
À ses lèvres dès que le bruit saccadé, dans le tunnel
Devient infernal et tabasse la musique de la boîte accrochée
Par les serpents rouges et verts. Alors elle se remet à chanter.
Elle déploie, tête baissée, sa noblesse de fissurée
Par le chant inaccessible à toute admiration
Comme à toute pitié. Car sa grève outrepassa l'entendement.
La chanteuse ne chante pas pour elle-même : elle incarne
Un accord impossible à conquérir et dompter.

On n'a pas besoin d'imaginer son histoire de pas choyée par le monde performant, son histoire de femme rabaissée par l'arrogance des mâles et les principes des femelles, son histoire de mère tourmentée par le destin de ses enfants. Elle ne peut pas les engager à se calmer, étant poussée elle-même par le harcèlement de la chasse aux sous, même le dimanche.

Qu'est-ce qu'il lui arrive, le soir, dans la bande de coriaces qui la toisent, quand elle revient les poches à peu près vides ? On n'en sait rien. On voit seulement qu'elle ne se soumet pas à l'irréremédiable.

Son anti-spectacle est un cri d'agonie...
Et d'endurante insurrection.
Elle chante le chant dont ne s'entend que le ratage
Et qui fissure le fracas des ténèbres.
Elle chante la fissure hors d'emprise.
Hors d'atteinte
Elle unit tous les fissurés.
Autant dire : les vivants.

Elle chante l'au-delà de la domination.

Attitude des rares passagers en route ce matin-là dans le wagon qui grince et secoue : ils regardent ailleurs, pensent à autre chose, font tout pour annuler la femme dont le chant est une fissure.

Ne sont-ils pas troublés, pourtant, comme moi, dans le tunnel de leur propre tumulte, où palpite la lueur d'une énigme en même temps que diminue de prestige la lumière du bon sens ?

À présent, c'est comme si je sortais du métro parisien et me retrouvais à Genève, tirant mon propre chariot, noir aussi mais vide. Aussi vide que ma non-carrière de fissurée.

Ce vide... qu'il est lourd à traîner!
Pourtant, je ne l'échangerais pas
Contre une valise de dignitaire ou d'illusionniste.
J'ai passé toute une vie à trimballer une âme
Non négociable
Dont la fissure
Échappe à mon esprit
Échappe à ma bonne volonté
Échappe même à mon désir
D'échappée.

Une âme?
Quelle âme dans mon chariot noir?
Il roule à vide.

C'est alors
Alors seulement dans la rue et la foule affairée
Tueuse d'âme
Endeuillée d'âme
C'est alors que la plénitude me soulève hors du moi.
Hors du monde des nains et naines au géant amour-propre.
Hors de la vie à couteaux tirés.
Hors de l'extinction d'âme.
Et soudain le cœur qui n'est plus mort
Flamboie de jeunesse.

Tout est plaisir! Tout est musique!

C'est un vendredi, au printemps. Les nouveaux feuillages frissonnent dans le soleil. Les couleurs du marché débordent d'allégresse. Les premières fraises mettent l'eau à la bouche. Ça sent la terre ocre et rouge du côté des olives et le vert des forêts autour d'une montagne de champignons. Le chariot noir commence à se remplir. On s'envole. On se pose devant la boulangerie en plein air. On choisit un pain à la croûte bien dorée,

tailladée par un pacifique. On voit qu'il y a du vent dans les voiles chez le marchand de vin. On lève devant ce Dionysos au grand tablier brun. Il ne réserve pas la dégustation aux seuls clients et clientes, mais a invité toute une bande de copains et trois copines à cheveux gris, qui n'ont pas l'air de s'ennuyer. Assis en rangs d'oignons sur deux bancs, verre en main, quelques bruyants coqs ne se privent pas de commenter l'apparition des femmes qui leur plaisent, dans le va-et-vient entre les étalages. La plupart des élues font semblant de ne rien entendre et passent en vitesse. Jusqu'au moment où une délurée s'arrête pile et lance :

– *Dites-donc, les champions de la bouteille, c'est plus facile d'arroser vos boîtes à parlote que de porter des sacs de légumes pour la soupe!*

– *La soupe, ça n'est pas notre rayon, jolie nana! Mais si tu as envie qu'on t'apporte des grosses bananes...*

– *Apportez-les moi, vos bananes... j'en ferai de la purée pour mon bébé. Et je vous le donnerai à garder, pendant que j'irai travailler!*

Tout le monde rigole.

Adieu mélancolie

Amertume et colère!

Tout est plaisir! Tout est musique!

C'est plus loin, grâce à une odeur maritime, qu'on se rappelle la marée bleue, dans la vieille cuisine avec sa fenêtre ouverte sur le large. Aux fourneaux le colosse vieillissant porte un tablier de sa mère, qui n'a pas été une insipide bonne à tout faire, moins encore une sournoise gouvernante. Pas non plus une délurée comme celle qu'on vient de voir en si réjouissante action.

L'époque n'était pas mûre

Pour semer les femmes sans peur ni ressentiment

Dont l'autorité ne reproduit pas la parade

De la puissance et du caprice.

En recevant des mains du marchand au long tablier plastifié et tout blanc les filets de poisson, qu'on accommodera selon la recette qui nous revient en mémoire, avec de la tomate, de l'ail, des rondelles de citron, une pincée d'origan, on réunit à nouveau le corps fissuré d'âme et sa vibrante vocation. À notre tour on a choisi de vivre, plutôt que de sauver la face. On est entrée en disparition et notre propre voix nous dépasse, qui dit :

Tout est plaisir! Tout est musique!

Ni les turbulences intimes, ni la cacophonie urbaine, ni les cruautés du destin, ni la marée noire du grand aveuglement, ni la pesanteur de l'impuissance, ni les triomphes de la domination, ni l'anéantissement, plus rien n'empêche de respirer à fond.

En pleine ville et quasiment
Sans le savoir on commence
À dévider le fil et laisser agir
La véridique histoire
Dont le point d'orgue se noie
Dans le feu la flamme
Tout est plaisir! Tout est musique!

Le volcan sous la mer
Libère la douleur la joie

De la nouvelle naissance
À l'entrée basse et périlleuse

Du bleu inespéré

Au commencement	9
Malin piège	19
Le colosse en deuil	31
Pas de sac	45
Drôle de gifle	59
Descente tragique	73
La ville morte	85
Lucarne	99
La pensive	111
La rebelle	125
Alléluia	139
Tempêtes	153
Bête noire	169
Grotte bleue	181
Effondrement	191
Point d'orgue	203

Déjà parus

Sous le nom de Mireille Buscaglia
à L'Âge d'Homme (Lausanne)

Le Tourment et l'Infini
poèmes

Eurydice
poème

Sève
une tout autre histoire de croissance
récit

Sous le nom d'**Altra**
à l'Édition La lampe-tempête (Paris)

L'Énigme des circonstances
récit

Sans point final
roman

Feu-Flamme
roman

Hors miroir
roman

À paraître :

Consulter le site : www.mireillebuscaglia-altra.com

